MERCVRE DE FRANCE

TOME QUATRE-VINGT-DEUXIÈME

Novembre-Décembre 1909

Novembre-Décembre 1909 — Tome LXXXII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Vingtième année

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMIX

N° 297 — Tome LXXXII 1er Novembre 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN,
R. DE BURY, HENRIETTE CHARASSON, GEORGES EEKHOUD,
ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, INTÉRIM,
PHILÉAS LEBESGUE, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
CHARLES MORICE, DANIELLE PLAN, RACHILDE, FRÉDÉRIC RAISIN,
WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE,
FÉLIX SALTEN (RENÉ PUAUX *trad.*), JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 297 — 1er NOVEMBRE 1909

Danielle Plan	*Le Roman de la fille de Madame Roland*, documents inédits	5
André Rouveyre	*Visages: XXVII. Gabriel Séailles*	29
Jean de Gourmont	*Les Muses*	30
Frédéric Raisin	*Réminiscences*, poésie	52
Henriette Charasson	*Jules Tellier. 1863-1889* (fin)	54
Félix Salten (René Puaux *trad.*)	*Et la Princesse Anna fut...*, conte.	77

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues: Dialogues des Amateurs: XCVI. Espagne*	99
Rachilde	*Les Romans*	101
Jean de Gourmont	*Littérature*	105
Edmond Barthélemy	*Histoire*	108
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	113
Henri Mazel	*Science sociale*	117
José Théry	*Questions juridiques*	122
Intérim	*Les Revues*	124
R. de Bury	*Les Journaux*	130
André Fontainas	*Les Théâtres*	133
Jean Marnold	*Musique*	138
Charles Morice	*Art moderne*	145
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	155
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	161
Henri Albert	*Lettres allemandes*	167
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	171
Démétrius Astériotis	*Lettre néo-grecques*	177
William Ritter	*Variétés : Hans Thoma*	182
Mercure	*Publications récentes*	187
—	*Echos*	188

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

FERDINAND BAC

LE MYSTÈRE VÉNITIEN

PIERRE BAUDIN

LA POLITIQUE RÉALISTE A L'EXTÉRIEUR

PIERRE BERTON

LA RENCONTRE (pièce en quatre actes)

ALBERT DU BOIS

L'ARISTOCRATE (LORD BYRON)

(poème dramatique en quatre actes)

AUGUSTE GERMAIN

LES MAQUILLÉS

JULES HURET

EN ALLEMAGNE : BERLIN

CAMILLE LEMONNIER

LA MAISON QUI DORT

ELISE ORZESZKO

MEÏR (traduit du polonais par B. Kozakiewicz)

JEAN RAŸTER

LES RÉVOLTES (POÈMES)

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

Félix ALCAN, Editeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (6

ŒUVRES

du Professeur

CÉSAR LOMBROSO

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'homme criminel (*Criminel-né, fou moral, épilep tique*). 3e édit., 2 vol. in-8 et atla ..... 36 f

L'homme de génie. 4e édit., 1 vol. in-8 avec 15 planche hors texte..... 10 f

Le Crime (*Causes et remèdes*). 2e édit., 1 vol. in-8, illustré ..... 10 fr

L'anthropologie criminelle et ses récent progrès. 5e édit., 1 vol. in-18..... 2 fr. 5

La femme criminelle et la prostituée. En coll boration avec M. Ferrero, 1 vol. in-8 avec 13 planches hors texte... 15 f

Le crime politique et les révolutions. En c labor tion avec M. Laschi. 2 vol. in-8..... 15 f

BERNARD GRASSET, éditeur, 7, rue Corneille, Paris.

ENNENT DE PARAITRE :

ERRE DE BOUCHAUD

PÉRIODES HISTORIQUES DE BOLOGNE

vol. in-16 illustré de neuf gravures hors texte..... 3.50

ON HENDRYK

LE DEVOIR DU BONHEUR

Roman

vol. in-16..... 3.50

SEPH AGEORGES

L'ENCLOS DE GEORGE SAND

vrage de critique littéraire. — Un vol. in-16..... 3.50

AN NESMY

LA LUMIÈRE DE LA MAISON

Roman

uverture illustrée de HENRI DELUERMOZ. — Un vol. in-16..... 3.50

ARC LE GOUPILS

COMMENT ON CESSE D'ÊTRE COLON

Six Années en Nouvelle Calédonie

1 vol. in-16..... 3.50

ABRIEL SOULAGES

LE MALHEUREUX PETIT VOYAGE

ROMAN

Deuxième Édition

uverture illustrée de LOUIS MORIN. — Un vol. in-16..... 3.50

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

SEULE ÉDITION DE LUXE

VICTOR HUGO

THÉATRE

ILLUSTRATIONS DE

MM. BIDA, DUPAIN, MAURICE LELOIR, ADRIEN MOREA
MESPLÈS, ALBERT MAIGNAN, MOREAU DE TOURS
HENRI MARTIN, H. PILLE, BORDES, LALAUZE
LUCIEN MÉLINGUE, ROCHEGROSSE, ETC.

EAUX-FORTES DE

MM. KRATKÉ, COURTRY, MANCHON, LALAUZE, GAUJEA
L. FLAMENG, MONGIN, LEFORT, CHAMPOLLION, VION
GÉRY-BICHARD, ABOT, ETC.

Cinq beaux volumes in-4 carré, brochés
Impression de luxe sur beau papier par Georges Chame
Ornés de 89 Eaux-Fortes
dont trente grandes compositions hors texte
Tirage en Taille-Douce par Salmon

PRIX des cinq volumes :

Imprimés sur beau papier vélin blanc. 150

Payable 10 francs par mois.

PRIMÉ aux premières demandes

SPÉCIMEN ILLUSTRÉ (Envoi gratuit franco poste)

La Librairie CUMIN et MASSON, à Lyon, publie, tous les mois, un c logue de BEAUX LIVRES (Livres d'art, Livres illustrés des XVII XIX^e siècles, Autographes, Belles Reliures, etc., etc.)

Ce Catalogue est envoyé gratuitement sur demande

LE ROMAN DE LA FILLE DE MADAME ROLAND

En essayant de retracer dans un livre l'existence d'un homme qui a été intimement lié avec des personnalités politiques et savantes de l'époque de la Révolution, Henri-Albert Gosse, correspondant de l'Institut, j'ai eu à utiliser, entre autres documents inédits, une liasse de lettres à lui adressées par le Conventionnel Louis Bosc et par la fille de Mme Roland. Voici une partie de cette correspondance, qui me semble présenter l'intérêt d'un roman vécu.

Henri-Albert Gosse, chimiste et botaniste genevois, avait, lorsqu'il était étudiant à Paris, lié connaissance au Jardin des Plantes avec les Roland et, rentré dans son pays, il continua épistolairement cette liaison. Après la mort tragique de ses deux amis, il s'intéressa au sort de leur fille Eudora comme à celui d'une jeune fille qui aurait été de sa propre famille.

Eudora Roland avait alors douze ans. Recueillie pendant l'emprisonnement de sa mère par la famille de Creuzé-Latouche, elle fut ensuite mise en pension, sous un nom supposé, chez une dame Godefroid. En 1795, Bosc, son tuteur, la prit chez lui, avec sa bonne, la fidèle Marguerite Fleury ; mais bientôt, s'apercevant de l'affection croissante qu'éprouvait pour lui sa pupille, il trouva sage de l'éloigner, et l'envoya à Rouen, chez les demoiselles Malortie. Lui-même, inconsciemment, soit que la jeune fille, très développée pour son âge, lui rappelât beaucoup l'amie qu'il avait perdue, soit qu'Eudora eût

un grand charme personnel, il se mit à l'aimer; mais il était trop tard, d'autres influences avaient agi sur Eudora.

A côté de son travail comme secrétaire de l'intendance des Postes, qu'il conserva même sous la Terreur, Louis Bosc d'Antic continuait, par goût, l'étude de la botanique, qui devait lui faire obtenir plus tard un poste important dans les Jardins de la République. C'était, comme Gosse, aux leçons prises en commun au Jardin des Plantes, qu'il avait fait la connaissance des Roland et des goûts semblables, une même manière de voir en philosophie, en politique, les avait liés. Pendant les jours de 93, bien que suspect, il échappa à l'emprisonnement et usa de tous les moyens possibles pour venir en aide à ses amis proscrits. Gosse, après leur mort, ne tarda pas à devenir le confident de Bosc. Et c'est ainsi que le souvenir de l'amour du tuteur pour sa jeune pupille s'est conservé à travers les années, fixé à ces vieux papiers comme la fleur séchée d'un herbier d'autrefois.

L'histoire, très simple, perdrait son charme à être racontée ; mieux vaut laisser parler les vieilles lettres.

A la fin de 1794, Eudora était entrée, sur leur demande, en relations épistolaires avec M. et Mme Gosse :

Eudora Roland à Gosse.

Paris, 18 pluviôse, an 3 de la République.

Enfin ! j'ai donc retrouvé l'ami que j'avois perdu de vue depuis si longtemps ! je vois bien qu'il reste encore des gens bons et sensibles : j'ai reçu votre lettre, citoyen, avec le plus grand plaisir. Vous ne vous êtes pas trompé en pensant que je ne vous avois pas oublié. Vous avez toujours été présent à ma mémoire et je désirois depuis longtems savoir de vos nouvelles, mais les circonstances ne se sont pas trouvées favorables : vous me demandez un détail de mes occupations ; je vous satisferai avec plaisir ; vous savez sûrement que j'ai avec moi la bonne qui m'a élevée, c'est pour moi une grande consolation. Elle a souffert bien des peines pour mes parens. J'espère qu'un jour j'aurai la jouissance de la voir heureuse. Mes occupations principales sont la musique et le dessin. Je m'en occupe avec d'autant plus de plaisir que mon goût m'y porte naturellement. D'ailleurs je suis bien aise de profiter des conseils que l'on veut bien me donner, n'étant pas toujours sûre d'être à la portée d'en recevoir ; je ne suis pas avancée dans le dessin, mais l'envie que j'ai de faire quelque chose me donne du courage ; je fais dans ce moment des académies, et j'espère

bientôt travailler d'après la bosse ; pour mon piano, je le néglige un peu à présent, par rapport au froid, mais je le reprendrai bientôt pour m'en occuper sérieusement. Pour la citoyenne dont vous me parlez, c'est une personne fort intéressante et fort aimable, j'ai demeuré pendant quelque temps dans la même maison, mais je n'ai plus le plaisir de la voir. Je n'ai pas perdu en venant chez la citoyenne Maillot. J'ai trouvé dans cette personne une seconde mère, pleine de douceur, et bien capable de veiller à ma conduite, aussi me plais-je beaucoup avec elle, et ne désirai-je pas la quitter. J'espère qu'un jour je serai à même de vous entretenir de tout cela de vive voix. Je suis, en attendant ce moment avec impatience, votre amie.

EUDORA R.

(*Lettre de Bosc sur la même feuille.*)

J'attendois, mon cher, le retour de la Cᵃᵉ Maréchal pour répondre à ton aimable épitre. Je voulois causer de toi avant de causer avec toi. Hier j'ai mangé du pain de ta femme, c'est t'en dire assez, car c'est t'apprendre que j'ai joui de tes bonnes actions ainsi que tu as joui des miennes. J'espère que nous ne serons jamais en arrière à cet égard, l'un vis-à-vis de l'autre.

Je suis touché de l'offre que tu me fais pour la malheureuse fille de nos malheureux amis, actuellement ma pupille. Elle ne peut en profiter en ce moment. Sa présence est nécessaire ici pour réclamer les tristes restes de sa mince fortune. Je m'en occupe avec activité et quoique mes démarches ayent eu jusqu'à présent peu de succès, j'espère parvenir bientôt à en sauver une partie. L'esprit public s'améliore de plus en plus et son parfait développement ne tient plus qu'à un fil qui peut se rompre à chaque instant.

Je t'envoye la réponse d'Eudora. Tu y jugeras de son cœur et de son esprit. Il n'y a pas à espérer qu'elle vaille sa mère, mais elle ne sera cependant pas sans intérêt. Je veillerai autant qu'il dépendra de moi sur le développement de ses facultés intellectuelles et morales. Je suis fort content de sa conduite et de ses progrès. J'espère qu'elle continuera de même. Je crains, cependant, je vous le dis comme à un ami, que la grande force physique dont elle est douée, son excès de santé activé par un tempérament bilieux, ne me rende difficile le moyen de la préserver des passions. J'ai déjà eu quelques inquiétudes à cet égard pendant la persécution, inquiétudes qui heureusement se sont dissipées lorsque, son nom n'étant plus si dangereux à prononcer, j'ai pu choisir le lieu de sa retraite, la placer dans une pension où elle a retrouvé les moyens de répression nécessaires. C'est principalement, mon cher, dans la supposition qu'il peut m'être nécessaire un jour de la dépayser, que je me réserve de profiter, tant qu'elle sera sous ma direction, de la faculté que tu m'offres aujour-

d'hui. Au reste mon intention est de la marier aussitôt qu'il se présentera un parti digne d'elle, car je sens que c'est un terrible dépôt qu'une fille de 14 ans à 21. Je me ferai un plaisir et même un devoir de t'instruire de tout ce qui lui arrivera d'intéressant. Je désirerois même que tu l'excitasses à s'entretenir souvent avec toi pour l'habituer à écrire et à donner de la suite à ses idées, etc.

Quant à moi, mon cher, victime des persécutions des anarchistes, j'ai perdu la place qui me faisoit vivre, mais j'ai conservé ma tête. J'ai survécu à presque tous mes amis morts sur l'échafaud. En ce moment je ne cherche point à me replacer, mais la nécessité m'y forcera bientôt. Je suis dans une indécision très pénible sur ce que je dois avoir en vue. Je vois des inconvénients, résultant de la situation actuelle des affaires, soit que je jette mes vues sur les places de science, de commerce ou d'administration. Je suis très malheureux et si je n'étois distrait par la nécessité de m'occuper des affaires d'Eudora et de réparer le dommage que 17 mois de scellés ont occasionné dans mes collections d'histoire naturelle, je le serois encore bien plus. Je me trouve au milieu de ma carrière presque aussi isolé, presque aussi peu avancé que si je ne faisois que paroître dans le monde. J'ignore ce que le destin me prépare, mais si l'on me demandoit aujourd'hui ce que je veux, je serois dans l'impossibilité de répondre. Pendant la persécution j'étois moins affaissé que je ne le suis en ce moment. L'indignation ou mieux la rage impuissante me soutenoit au milieu de la perte de mes amis et de mes dangers personnels; je me nourrissois de projets de vengeance; actuellement je vois la playe tout entière et la difficulté de la guérir m'épouvante.

Adieu, mon cher, joye et santé. Parle de moi à ta femme dont la C^ne^ Maréchal m'a parlé avec tant d'attendrissement. Peut-être un jour me sera-t-il permis de vous embrasser l'un et l'autre.

J'aurois quelques lettres à faire successivement passer à des savants étrangers. Voudras-tu les recevoir et tenir compte du port? Tu reconnoîtras mon écriture.

Bosc à Gosse.

Paris, 26 germinal, an 3.

Je t'envoie, mon cher, un exemplaire de la 1^re^ partie des derniers écrits de notre malheureuse amie. Je te ferai passer la suite à mesure qu'elle paroîtra. C'est une offrande que son ombre fait à ta vive et constante amitié. S'il est pénible pour nous d'avoir à regretter une femme aussi supérieure, nous pouvons trouver au moins quelque douceur dans l'espérance que son existence n'aura pas été inutile à ses contemporains et à la postérité. Je m'attends à un très grand effet moral et politique de la publication de ses écrits. Je ne les ai mis en vente que ce matin, ils ne sont pas encore annoncés

par les journaux et nous en avons déjà près d'un millier de placés. J'espère que le produit ne sera pas à dédaigner dans la fortune de ma pupille, mais je crains les contrefaçons et je te recommande de les veiller comme placé dans une ville où elles passent ordinairement en abondance. Il est probable que, sous peu de jours, la Convention, par une loi générale, me mettra en état de réclamer le bien de la mère et de l'oncle, comme par celle du 22 de ce mois elle m'a mis à portée de réclamer ceux du père, en sorte que la fille sera au dessus des besoins...

Je voudrois causer longuement avec toi, mais je suis très pressé. Ce sera pour une autre fois. Ma pupille t'embrasse sans scrupule comme l'ami de sa mère et moi j'en fais autant. Bien des choses gracieuses à ta femme que la Citoyenne Maréchal m'a appris à aimer autant que toi, quoique je ne la connoisse pas.

BOSC.

Bosc à Gosse.

Paris, 12 floréal, an 3.

Rue des Prouvaires nº 32.

Je t'envoie, mon cher, la seconde partie des écrits de notre amie; tu verseras des larmes en la lisant, et ce souvenir de l'amitié consolera son ombre fugitive...

Tu auras des portraits de notre amie. Celui que je fais graver en ce moment n'est pas bon. Il est possible que, malgré les considérations amicales, je ne l'employe pas. Alors j'en ferai faire un autre. En attendant je t'envoye un Phisionotrace assez ressemblant. Il n'y a pas et je ne veux pas faire faire en ce moment le portrait d'Eudora.

Je te l'ai dit. La sensibilité d'Eudora n'est pas encore développée, mais elle s'améliore de jour en jour. Elle n'a pas encore pris l'habitude d'écrire. Je cherche à faire naître les occasions de la développer. Comme elle n'est pas avec moi, je ne puis l'*activer* comme je le désirerois. Elle est rentrée chez l'ami Creuzé où elle sera plus à portée de se perfectionner et la rentrée de sa fortune, sur laquelle je compte, me fournira plus de moyen de perfectionner son éducation. J'ai été obligé de la retirer subitement de sa pension, parce que j'ai sçu que les prêtres s'y étoient introduits et cherchoient à la fanatiser et à l'aristocratiser par conséquent. La maîtresse trouvoit beau de sauver son âme à son insçu ; on vouloit lui faire faire sa première communion, et il lui étoit défendu de me le dire. Les scélérats! J'avois pitié d'eux lorsque la persécution pesoit sur leurs têtes. Je les hais aujourd'hui autant que sous l'ancien régime. Il s'agitent vivement en ce moment et avec succès pour opérer la contrerévolution. Insermentés, constitutionnels, tous sont coalisés contre la liberté...

Lanthenaz s'est séparé de Roland, s'est brouillé avec sa femme

quelque temps avant sa sortie du ministère, c'est-à-dire à l'époque où ils avoient le plus besoin des consolations et des secours de l'amitié. Il s'est lié avec la montagne et a abandonné tous ses anciens amis, ceux qui ont été l'objet de la persécution et qui ont péri presque tous sur l'échafaud, tels que Brissot, Pétion, etc. Il a sauvé ainsi sa vie, mais s'est couvert du mépris général. Je ne le vois plus depuis cette époque. Il avoit bien quelques motifs secrets pour tenir cette conduite, mais il n'y avoit qu'un lâche qui pût le faire valoir dans la circonstance. Aussi notre amie n'en dit qu'un mot dans sa dernière partie. Elle me disoit quelques jours avant sa mort : *Il m'a trop aimée pour que j'en dise du mal. Je le méprise trop pour pouvoir en dire du bien.*

Le Camus est toujours à Paris, à la tête des travaux publics. Je le rencontre peu. Sa conduite ne me paroît pas franche. Il a obtenu cette place supérieure sous la tyrannie dë Robespierre, et il a dû renier son ami pour s'y soutenir. J'ai observé que les deux ou trois fois que je l'ai vu depuis la mort du tyran, il ne m'a jamais parlé de Roland, ne m'a pas demandé de nouvelles de sa fille qu'il sçait être sous ma main. Cependant des rapports de gens qui le voyent souvent lui sont favorables...

Je ne suis pas en état de te donner actuellement les écrits de Roland. Lorsque les scellés seront levés, je ferai une pacotille exprès pour toi.

Je t'embrasse.

BOSC.

Bosc à Gosse.

Villefranche, 8 thermidor, an 3.

Il y a déjà près d'un mois, mon cher, que je suis dans cette ville, fort occupé des affaires de ma pupille. Je ne t'ai pas écrit parce que j'ai toujours eu jusqu'à présent le désir et l'espoir de pouvoir t'aller surprendre en compagnie de ma pupille. Aujourd'hui il n'y faut plus penser. Les affaires se prolongent au delà du temps que j'avois à leur donner et ne prennent pas une tournure qui permette des dépenses de pur agrément. La fille de Roland, comme beaucoup d'autres victimes, perdra la moitié, au moins, de la fortune qu'elle avoit lieu d'espérer avant la révolution. J'emporterai moins d'assignats que je n'en avois apporté et je vais probablement être obligé de sacrifier le produit du bien de campagne pour en conserver le fond, qu'un frère de Roland, cy devant moine, paroît vouloir aliéner, de sorte qu'Eudora sera très gênée jusqu'à sa mort. Nous n'avons trouvé de meubles que dans le cabinet du Ministre. Le reste de la maison de ville et celle de la campagne en étoient complètement dégarnis. La vente s'en est fait il y a un an à un prix tel que les

bœufs qui ont été vendus 800 L. la paire me coûteront aujourd'hui 16000 L. et tout le reste dans la même proportion. De plus le prix de cette vente qui monte au total à 30000 L. nous sera remboursé conformément à la loi, en bons applicables seulement à l'acquisition des biens des émigrés, de sorte que nous ne pourrons ni acquérir les animaux nécessaires à l'agriculture, ni les meubles les plus indispensables pour un ménage. De quatre maisons meublées, ma pupille n'a plus qu'une chambre où, à part la bibliothèque et quelques objets d'art, les effets ne valent pas 1200 L.

Au reste j'ai lieu, dans notre malheur, d'être satisfait des dispositions des habitants de ce pays en faveur de la famille Roland. Beaucoup de particuliers avoient sauvé des effets et de l'argenterie. On nous a fait, surtout à la campagne, un accueil fort tendre et on cherche les moyens de nous faire oublier le dénuement où nous nous trouvons par les services que l'on cherche à nous rendre. Parmi les bonnes trouvailles que j'ai faites, je mets au premier rang les anciens manuscrits de la maman. Je ne les ai pas encore pu examiner, mais il n'y a pas de doute qu'ils fourniront matière à impression. J'ai retrouvé toutes les correspondances amicales depuis 15 ans et la tienne, quoique peu nombreuse, y tenoit un rang honorable. Tu étois, par ces excellents amis apprécié à toute ta valeur. Je n'ai pas cessé un instant depuis mon arrivée d'avoir le cœur plein de leur image ; tous les papiers qui me sont passés par les mains m'ont donné de nouveaux motifs de regretter leur perte ; il est difficile d'allier autant de vertus à tant de talens. Je m'honorerai toujours de leur amitié plus qu'aucun autre événement qui me soit survenu. Je cherche comme je puis faire pour élever leur gloire à un degré encore plus éminent, car il me semble réellement qu'on ne les apprécie pas encore tout ce qu'ils valoient, quelle que soit l'estime qu'on leur accorde. Je ferai ce que l'amitié m'inspirera et certes je ne négligerai aucune occasion si les circonstances me deviennent favorables.

Je suis aussi satisfait de la petite que je puis le désirer. Elle ne mérite aucun reproche par sa conduite et elle a le désir de s'instruire. Je ne blâme en ce moment que l'insouciance de son caractère. Ce défaut, qui n'est sensible qu'aux yeux de ceux qui prennent un véritable intérêt à son bonheur futur, est grave à mes yeux, mais il tient à la nature de ses organes, je ne puis pas chercher à l'affoiblir.

Adieu, je t'embrasse et présente mes hommages à ta femme.

BOSC.

§

Dans la seconde moitié de juillet, Gosse va à Paris pour ses affaires et compte y trouver Bosc et sa pupille, mais ils sont déjà partis pour Villefranche. M^me^ Gosse, au reçu de la

lettre précédente, chagrinée, en songeant que son mari ne les verra pas, écrit à Bosc et lui propose de faire elle-même la moitié du chemin de Genève à Lyon pour les rencontrer. Bosc lui répond :

Villefranche s. Saone, le 17 thermidor, an 3.

Si quelque chose, estimable citoyenne, pouvait me faire surmonter les obstacles qui s'opposent au désir que j'ai de vous voir, de faire connoissance avec l'épouse de mon ami, ce seroient les touchantes expressions de votre lettre, la séduisante proposition que vous me faites de faire la moitié du chemin. Mes regrets seroient augmentés, s'ils pouvoient l'être, de voir que mes affaires et mes finances ne me permettent pas de m'éloigner d'ici en ce moment. Je dois de préférence à tout plaisir, tout séduisant qu'il soit, m'occuper de l'objet qui m'a amené, faire mes efforts pour conserver quelques revenus à ma pupille et quoique mes opérations soient fréquemment suspendues pendant plusieurs jours de suite, il faut que je sois là pour les reprendre lorsque cela se peut. Ce malheureux enfant perd plus de la moitié de sa fortune par l'effet des événements ; elle devoit trouver quatre appartemens meublés et elle n'a pas une chaise pour s'asseoir, pas un verre pour boire.

Nous n'avons trouvé ici que la bibliothèque de son père qui n'a pas été vendue et quelques meubles de réquisition ou déposés chez des amis qui nous ont été rendus. Je croyois toucher en argent le produit d'une partie de ces meubles et le défaut de preuve de propriété pour son père les range parmi ceux de son oncle et entraîne le remboursement en *Bons* pour l'acquisition des biens d'émigrés. Les revenus des terres et de la maison sont confisqués par la même cause, de sorte que je me trouve avec le peu d'assignats que j'avois apportés de Paris, pour faire face aux dépenses courantes, aux acquisitions indispensables dans un aussi grand dénuement, et à son retour les vivres seront très chers ici et quoique la campagne de ma pupille nous présente quelque ressource, je crains, malgré notre économie, [de] nous trouver dans l'embarras. Vous sentez que je dois redouter d'emprunter, que je dois éviter tout ce qui pourroit embarrasser davantage les affaires, nuire aux revenus futurs et aussi préférons-nous nous restreindre et nous restreignons-nous dans nos dépenses. Je vis cependant toujours dans l'espérance de vous conduire mon enfant, de la mettre à portée d'apprécier vos vertus pour l'engager à les imiter ; j'ai toujours le désir de voir votre intéressante cité, d'étudier le riche cabinet de Jurine, de fréquenter vos hommes instruits, etc., mais l'exécution dépend d'événemens que je ne puis prévoir, que je suis forcé de me contenter d'attendre. Je sens fort bien l'impossibilité où vous êtes de quitter votre maison en l'absence de

votre mari, aussi sais-je apprécier toute la valeur de l'élan de votre amitié et serai-je le premier à m'opposer à ses effets...

BOSC.

I

Gosse se décide, en retournant à Genève, à passer par Lyon, pour tâcher de voir ses amis. A Villefranche, il reçoit un billet de Bosc, qui a dû se rendre au *Clos* et l'engage à les y rejoindre. La lettre suivante fait connaître Eudora, qui alors avait quinze ans. Lors même que le tuteur ne lui a pas encore fait de confidences, Gosse prévoit que son ami ne pourra rester insensible aux charmes de la jeune fille (Bosc avait trente-sept ans).

Gosse à sa femme.

Villefranche, fructidor 1795.

Chère amie

Tu vas être bien malheureuse; je t'annonçois par ma dernière que j'avois déterminé Bosc et son intéressante pupille à m'accompagner à Genève ; déjà nous nous préparions pour ce voyage d'amitié, lorsque des nouvelles de Paris sont venues renverser tous nos projets ; il faut que Bosc se rende à Paris le plus tôt possible et qu'Eudora l'y accompagne. Je comptois partir hier pour Lyon, mais le départ a été renvoyé à ce matin dimanche. Je remporte d'Eudora des dessins imparfaits de sa bien agréable et douce figure et bien plus je conserverai ce que je ne pourrai te communiquer, une impression forte de la douceur de son caractère, de sa grande bonté, de la pureté de son âme et de son excellent jugement, je pourrai même dire de la finesse de ses pensées ; il ne lui manque, suivant moi, pour en faire une fille accomplie, que de l'instruction en plusieurs genres à laquelle Bosc s'occupe chaque jour ; elle est si désireuse de connoître que je ne doute pas qu'elle ne remplisse bientôt le but précieux de ce digne ami.

Bosc va s'occuper à réunir les œuvres de notre infortunée amie; je lui ai laissé mes Lettres sous la condition expresse qu'il me les rendra toutes en nature ; il y a ici un buste parfait de Roland dont il doit m'envoyer une copie en plâtre, que ne puissions-nous en avoir de semblables du reste de la famille? nous les placerions dans le lieu le plus cher de notre demeure afin de vivre le plus possible idéalement avec eux. Il n'existe qu'un très mauvais portrait en trois quarts de la Cit. Roland fait dans son jeune âge et ce portrait est certainement à laisser ; les seuls donc qu'il y a à avoir sont ceux en profil; j'ai trouvé une silhouette de grandeur naturelle assez bonne ; la Cit.

Roland est représentée devant une table d'où son mari lui tend la main pour recevoir d'elle une lettre, la jeune Eudora est derrière Roland lui présentant un bouquet de fleurs. Cet excellent et intéressant tableau en silhouette a été donné à Bosc par la Cit. Roland elle-même. Juge du cas qu'il en fait, il m'a promis de le faire copier.

Les momens que je passe ici sont délicieux, puissions-nous ne former avec ces bons amis qu'une même famille et c'est ce que j'espère voir se réaliser...

Villefranche, le dimanche au matin.

Je remis hier à Bosc et à Eudora les lettres dont tu m'avois chargé pour eux ; Bosc ne peut se déterminer à faire inoculer sa pupille qui suivant les apparences sera pour lui un jour d'un intérêt bien plus majeur, c'est du moins mon idée, car il faudroit qu'il fût un ange pour résister à tout ce qu'a de touchant et de tendre les abords affables et les baisers donnés par la vertu personnifiée : le sentiment profond de la plus vive reconnoissance étant sans cesse exprimée fortement dans les bien agréables traits de la jeune pupille, la sensibilité particulière s'y réunissant ensuite doivent former dans ce respectable sujet une combinaison d'idées dont le résultat suivant moi ne pourra se terminer que par le désir de la réunion et cet espoir de parfait bonheur.

Eudora à Gosse.

J'ai reçu la lettre que je désirois depuis longtems ; je craignois que la multitude de vos affaires, ne vous eût fait oublier la promesse que vous m'aviez faite de m'écrire souvent ; promesse qui avoit été bien flatteuse pour moi, puisqu'elle me prouvoit l'intérêt que vous preniez au développement de mes facultés morales et de mon instruction. Je vais satisfaire à vos premières questions ; je voudrois être autorisée à dire que l'idée que vous avez de moi est juste, mais si vous aviez vécu plus longtemps avec moi, vous auriez jugé mon caractère et m'auriez aidé à corriger mes travers.

Les principaux défauts qu'on me reproche sont l'insouciance et le manque de confiance ; je ne puis pas juger moi-même de l'étendue de ces défauts, ni vous expliquer leurs effets, parce que je ne les sens pas moi-même, ou que je les sens d'une manière différente des autres.

L'insouciance est un défaut qui paroît exister en moi beaucoup plus qu'il n'existe en effet, car souvent, je traite avec légèreté et sans conséquence une chose qui mérite attention, et pour laquelle je m'intéresse réellement : ainsi, cette insouciance qui cependant existe à un certain degré est, je crois, l'effet du peu d'habitude que j'ai de réfléchir.

Le manque de confiance est encore un défaut en moi, dont je ne connois pas les effets, car si je cache ce que je pense, je le fais sans intention et peut-être cela vient-il encore de ce que je n'ai pas toujours été avec des personnes à qui je puisse me confier facilement, de sorte que j'ai pris l'habitude d'agir sans consulter. D'ailleurs vous pouvez en juger vous-même et me faire part de vos réflexions à ce sujet, j'espère que de cette manière je pourrai parvenir à m'améliorer. Je crois avoir d'autres défauts, mais je ne puis vous dire de quelle nature ils sont, car je ne les connois pas assez moi-même pour cela. Je vais tâcher d'employer mon hyver le plus fructueusement qu'il me sera possible pour mon instruction ; je fais de grands projets de travaux que j'espère bien exécuter ; je compte apprendre l'anglois, car il y a longtems que j'en ai formé le désir et que je n'en ai pas trouvé l'occasion. Je continuerai la musique et le dessin. Je ne pourrois peut-être finir par acquérir les connoissances que j'aurois acquises si je fusse restée à Paris, mais comme je pense ne pas rester longtems hors de cette ville et que je désire à tout égard revenir ici, je ne perdrai pas de tems, ou du moins très peu. J'espère que mon absence ne mettra point d'obstacle à notre correspondance; je vais passer l'hyver à Rouen ; Bosc vous instruira des raisons de ce voyage et vous dira pourquoi Paris qui m'étoit odieux il y a quelque tems m'est agréable à présent.

J'attends vos lettres avec impatience, je me fais une fête de répondre à vos questions. Je vous prie de m'écrire le plus souvent que vous le pourrez, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire. Je n'ai peut-être pas entièrement rempli votre but ; mais comme je vous l'ai dit, je ne me connois pas assez moi-même pour pouvoir vous donner des détails précis sur mon caractère.

Vous voudrez bien, ainsi que votre aimable épouse, recevoir mes respects et mes embrassements et me croire pour la vie votre amie. Ma bonne (1) est presque entièrement guérie ; elle me charge de vous dire mille choses ; sa dartre est passée, mais elle ne se sent pas tout à fait à l'aise, d'ailleurs elle se tourmente pour si peu de chose qu'il est difficile qu'elle soit longtemps dans son assiette.

EUDORA.

Le 16 brumaire [1795].

Bosc à Gosse.

Paris, 20 brumaire, an 4.

... Je ne puis penser en ce moment à la nouvelle édition de œuvres de notre amie. Il faut vivre et à peine le pouvons-nous. J'en-

(1) Marie-Marguerite Fleury, née à Amiens vers 1759, entra au service de Roland en 1781 ; arrêtée comme suspecte après la condamnation de sa maîtresse, elle passa 8 mois en prison. En 1795, elle reprit auprès d'Eudora sa place de fidèle servante.

voye Eudora passer deux ou trois mois à Rouen chez les amies qui avoient recueilli son père, tant pour éviter d'être à charge à Creuzé que pour des causes qui nous sont personnelles et dont je te parlerai une autre fois. Elle a dû t'écrire hier. Je joindrai sa lettre à celle-cy...

Adieu, mon cher, j'embrasse ta femme. Nous avons été fort touchés, Eudora et moi, de ses nouvelles sollicitudes sur l'inoculation, mais nous sommes restés dans la détermination négative. Je lui ai fait part des motifs dans une lettre précédente. J'imagine qu'Eudora lui aura répondu positivement.

B.

La lettre d'Eudora ne remplit pas tout à fait ton objet. Je l'ai blâmée de ne pas s'être étendue davantage. J'insiste pour qu'elle entre une autre fois dans de plus grands détails. Il ne faut pas se dissimuler cependant qu'elle pouvoit difficilement répondre d'une autre manière à ton interpellation.

Eudora à M^me^ Gosse.

Rouen, 27 nivôse, l'an 4.

Pardonnez, respectable citoyenne, si je suis restée si longtemps sans vous écrire, plusieurs circonstances ont mis des entraves à mes désirs. Mon cœur n'a eu aucune part dans la suspension de notre correspondance, veuillez en être persuadée, ainsi que de la sincérité de mon amitié.

Je suis ici depuis quelque tems, Bosc vous a dit pourquoi, mais l'étude diminue mes chagrins et je m'y livre entièrement. J'ai commencé l'anglois aussitôt mon arrivée, et je m'en occupe fortement. Je suis avec des amis et des amis comme il y en a peu, à qui je dois, et pour qui j'auroi une reconnaissance éternelle.

J'espère que vous voudrez bien ainsi que notre ami continuer les relations d'amitié qui nous unissent ; j'ai besoin dans ma situation d'avoir des amis qui me soulagent et me soutiennent. J'espère trouver en vous, citoyenne, cette amie qui voudra bien m'aider de ses conseils et me permettre de lui faire part des sentiments qui agiteront mon âme.

J'avois le projet de répondre particulièrement à l'aimable lettre que vous m'avez adressée il y a déjà longtems, mais elle s'est égarée dans mon voyage. Je la regrette parce qu'elle intéresseroit mon cœur, mais j'espère que vous voudrez bien m'en dédommager promptement.

Je mène une vie ici bien conforme à mes goûts, je suis fort retirée et j'emploie mon tems le mieux qu'il m'est possible ; d'ailleurs, la société ici n'est pas fort agréable, la plupart des habitants sont fort

ignorants ; à la vérité les environs sont fort agréables, mais je n'ai encore eu l'occasion de les voir qu'une fois, car je sors très peu.

J'ai désiré en venant ici continuer le dessin et la musique, malheureusement je crains bien que les trois mois que je dois y passer ne soyent perdus pour cet objet.

Voilà déjà un mois bientôt expiré dans mon exil ; cela me donne du courage pour aller jusqu'au bout. J'attends ce moment avec impatience.

J'espère que quand Bosc et moi serons libres et unis, nous pourrons courir avec vous sur vos montagnes ; je le souhaite bien vivement, que ce tems vienne bientôt et je suis sûre que Bosc ne le désire pas moins.

Je vais vous quitter, aimable citoyenne, pour écrire un mot à Bosc. J'espère que vous voudrez bien me regarder comme une de vos meilleures amies et recevoir tous les deux les assurances d'une sincère amitié.

EUDORA ROLAND.

Bosc à Gosse.

Paris, 10 nivôse, an 4 de la Répub.

... Eudora est depuis deux mois à Rouen occupée avec beaucoup d'activité à apprendre l'anglois. Je lui ai fait part des plaintes de ta femme et elle a dû les faire cesser.

Dans la situation, où je suis avec elle, mon cher, j'espère que tu excuseras la préférence donnée à Rouen sur Genève. Je voulais bien l'éloigner de moi, mais j'aurais craint de l'éloigner trop. Il falloit que je fusse à portée et de recevoir fréquemment de ses lettres et d'aller la trouver si quelqu'événement l'exigeoit. Il falloit encore épargner des assignats, car nous sommes tous deux fort gênés. Point de doute que s'il y avoit eu une détermination de prise lors de ton passage à Villefranche, tu aurois raison de me blamer de ne t'avoir pas confié cette jeune plante, de ne t'avoir pas, ou mieux ta femme, établi le modérateur entre elle et moi, mais je combattois encore à cette époque, j'espérois encore surmonter mon penchant. Je te conterai un jour les progrès de ma passion, les efforts violens et longtemps continués que j'ai faits pour résister à la sienne. Je te ferai passer la lettre où je lui détaille tous les inconvéniens qui peuvent être la suite de notre union, etc. Elle persiste depuis près d'un an, et si l'absence ne la change pas, je compte l'épouser au printemps prochain. Que cela soit ou ne soit pas, notre liaison aura été fort utile, aura épuré son caractère, développé son goût pour l'étude, etc. Elle s'est singulièrement améliorée, au dire de toutes les personnes qui la fréquentent, depuis que nous nous aimons. Je fais usage avec succès de ma double influence pour l'affermir dans les bonnes voyes. Je ne suis pas

2

un amant complaisant, mais un amoureux sévère auquel il faut plaire par la pratique des vertus sociales et l'étude des bonnes choses. J'ai si considérablement changé ses idées et sa conduite que sa mère ne la reconnoîtroit pas si elle revenoit au monde. J'espère qu'elle sera une femme plus intéressante, plus distinguée que je ne l'avois cru d'abord. Il n'y a que son peu de goût pour écrire des lettres que je n'ai pas encore pu vaincre, mais comme cela tient à des causes qui me sont connues, j'espère y parvenir. Je me sens entraîné à continuer, mon cher, mais il faut cependant finir. Je n'ai encore rien de décidé pour une place. Je ne veux toujours pas l'exercer en compagnie de brigands qui m'ont été donnés pour collègues. J'attends une détermination du Directoire exécutif où j'ai des amis.

Adieu, mon cher, bien des choses gracieuses à ta femme. Je vous embrasse tous deux.

BOSC.

Bosc à Gosse.

Paris, 2 ventôse, an 4

Eudora est toujours à Rouen, toujours occupant ses instans dans le silence du cabinet à cultiver son esprit, à former son cœur, et à penser à celui qu'elle aime. Je lui suis plus attaché que jamais parce que je la vois faire des progrès dans tous les genres, fixer son caractère d'une manière louable et développer sa sensibilité à un point dont je ne la croyois pas susceptible.

Il y a déjà un mois et demi qu'elle est éloignée de moi, elle doit y rester encore le même temps, mais je ne puis résister à l'envie de l'aller voir. Je pars demain pour aller passer cinq à six jours avec elle, bonheur dont je n'aurois pas pu jouir si je l'eusse envoyée près de toi. Je te remets une lettre d'elle pour ta femme. Elle craint d'écrire des lettres parce qu'elle sent qu'elle n'a pas encore acquis la faculté nécessaire et qu'elle sçait qu'on la comparera à sa mère. Adieu mon cher, joye et santé.

J'embrasse ta respectable moitié.

BOSC.

Bosc à Gosse.

Paris, 9 germinal, an 4.

... Eudora est toujours bonne, toujours curieuse de s'instruire pour me rendre heureux. Je compte la rappeler à la fin de ce mois pour ne nous plus quitter. Il est probable que nous irons faire les vendanges au Clos si les événements politiques ne s'y opposent pas ; je te promets, pour peu que nous ayons quelques sols devant nous, d'aller passer quelques jours avec toi pour apprendre à connoître ton excellente moitié, et étudier la collection de Jurine et autres.

. . . . . .

J'ai vu ta maison (1) l'autre jour. Diable, ce n'est pas une si petite maison. Elle est très agréable. J'y logerois volontiers mon Eudora si elle n'étoit pas si éloignée. Il y a de beaux appartemens, un beau jardin. C'est un effet dont le revenu ne doit pas être considérable, mais qui se vendroit bien dans un temps d'opulence. Je crois que tu feras bien de la garder pendant deux ou trois ans, et t'en défaire lorsque la révolution sera terminée. En ce moment, tu n'en tirerois rien par l'espérance qu'ont les émigrés.

Adieu, j'embrasse ta femme.

B.

Bosc à Gosse.

Paris, 24 prairial, an 4.

... Pour moi, mon cher, je touchois au bonheur, mais il s'est évanoui comme un songe. Je suis tombé dans un abîme de douleur dont je ne puis espérer de sortir. Juges-en. Depuis un an Eudora répondoit à mon amour de manière à ne laisser rien à désirer que notre union complette. Nos cœurs s'étoient identifiés de manière à anéantir à mes yeux les inconvéniens de la différence de nos âges. Elle s'améliorait rapidement sous le point de vue moral et me donnoit espérance qu'elle ne seroit pas un jour indigne de sa mere. J'étois le maître d'en faire ma femme, elle me sollicitoit de lui donner enfin cette qualité, moi j'ai cru de mon devoir de condescendre aux désirs de Creuze, et faire précéder notre union d'une séparation de quelques mois. Cela étoit d'ailleurs sage sous plusieurs rapports. L'excès seul pouvoit être ridicule. Enfin le temps fixé étoit expiré, nous devions nous rejoindre dans le courant du mois dernier, lorsque, quelques jours avant le 1er, de nouveaux scrupules engagèrent la femme de Creuzé à me demander encore un délai. Je ne voulois d'abord pas m'y prêter. Mais enfin j'y ai consenti pour leur prouver ma reconnoissance. Je leur ai sacrifié mon bonheur présent dans l'espérance que je m'en dédommagerois au plus dans trois mois. Eudora a reçu cette nouvelle avec dépit, mais je ne me serois pas attendu que sa douleur tourneroit contre moi, amèneroit des aveux que rien ne m'annonçoient. Je t'envoye la copie des lettres qu'elle m'a écrites depuis le premier floréal; tu verras dans celle du 9 si je n'ai pas dû renoncer à sa main. En effet en m'aimant c'étoit un don qu'elle me faisoit, aujourd'hui ce n'est plus qu'un sacrifice. Les inconvéniens de la différence des âges se reproduisent avec toute leur plénitude. Je ne puis plus avoir confiance dans la permanence de notre bonheur. Juge de ma situation et plains-moi. Je n'espère plus de bonheur avec elle et je ne puis con-

(1) Gosse venait de gagner à la loterie une maison d'émigré.

cevoir de bonheur sans elle. Ses lettres postérieures à celle qui cause mes peines répètent toujours qu'elle n'a pas changé et la froideur de son style et sa conduite me prouvent qu'elle n'est plus la même. Tu jugerois la différence si je t'envoyois quelqu'unes de celles qu'elle m'a écrites cy devant. Elle demande du tems et ne met aucun obstacle à mon départ. La dernière seule est un peu affectueuse. J'ai été près d'un mois sans lui écrire et si je l'ai fait c'est que j'espérois que la reprise de notre correspondance adouciroit mes maux. Elle n'a fait que les agraver. Aujourd'hui je suis décidé à aller chercher des distractions parmi les sauvages de l'Amérique. Je sollicite un titre politique pour aller à Philadelphie. J'attends avec anxiété l'exécution des promesses de Lepeaux à cet égard. Je n'ai plus rien qui m'attache à la France. Mes amis sont tous morts ou éloignés de moi par la révolution. Ma qualité de Girondin me prive des places auxquelles j'aurois lieu de prétendre. Aucun des avantages que j'espérois de la révolution ne se présentent. La corruption et des intrigues plus viles que sous l'ancien régime se montrent partout. Celle qui m'avoit promis des consolations, qui vouloit me dédommager de toutes mes pertes m'abandonne. Que puis-je faire de mieux ? Mourir peut-être ! Ainsi, mon cher, après avoir bravé les passions dans l'âge où il est permis d'en avoir, je me vois à 37 ans victime d'un enfant dont je n'avois voulu être que le père, et des amis de 16 ans, sur lesquels je m'étois plus à concentrer toutes mes affections, me sacrifient à des convenances sociales. Ma conduite ne me reproche rien et, quoique j'aye à me plaindre de l'injustice des hommes, je n'en ferai pas moins des vœux pour leur amélioration morale et politique. Je veux seulement me séquestrer de leur société. Ne plus vivre qu'avec moi et avec la nature, si je puis reprendre assez de force, pour la considérer encore. Dans l'état actuel, je ne suis capable de rien, je ne m'occupe depuis un mois qu'à faire le tour de ma chambre et à aller de ma table à mon lit et de mon lit à ma table. Louvet et sa femme sont les seuls amis que je voye et chez lui j'ai trouvé quelque consolation. Ils ont éprouvé aussi des passions ! Les efforts que je fais pour surmonter mes peines ne servent qu'à m'épuiser et la misère qui me talonne broche par-dessus tout.

Mais en voilà assez. Conserve-moi toujours quelque attachement. J'emporterai dans l'autre hémisphère la douceur d'avoir encore un ami dans celui-cy.

J'embrasse ton excellente moitié.

BOSC.

Copie, de la main de Bosc, des lettres qu'Eudora lui a adressées de Rouen et qu'il envoie à Gosse avec sa lettre du 24 prairial :

Rouen, 1er floréal, 9 h. du soir.

Bonsoir, mon ami, j'ai besoin de causer un peu avec toi ce soir. Je suis triste. J'ai versé des larmes amères et quoique mes regrets soyent inutiles, ils ne peuvent s'effacer de mon âme. Tes lettres m'ayant rendue mélancolique, j'ai pris la 4e partie de l'*appel* et loin de me calmer elle a augmenté mes peines. J'ai pensé que si j'avais papa ou maman il n'y auroit pas d'obstacles à notre bonheur, il ne seroit parlé ni de voyage ni de chose semblable. Ensuite en lisant la manière dont maman avoit employé les premières années de sa jeunesse, j'ai regretté que les miennes n'ayent pas été employées de même et j'ai pensé que s'il en avoit été ainsi je serois plus propre à faire ton bonheur. Mais aussi quelle différence dans la situation ! maman n'avoit pas éprouvé à mon âge mes malheurs, elle n'étoit pas privée de ce qu'elle avoit de plus cher au monde ! Enfin, mon ami, si un cœur sensible et un entier dévouement peuvent faire ton bonheur, tu trouveras en moi les moyens pour cela.

Mais parlons un peu de nos affaires. Il est nécessaire que j'aille à Paris sur-le-champ. Je le dois à Justamond qui a pris tous les arrangemens convenables à ce projet. Je te prie en grâce de faire entendre cela à maman Creuzé. En suivant ton idée d'aller passer quelque temps au Clos, elle n'aura aucune objection à faire. Je lui écrirai demain pour lui faire sentir encore plus vivement cela. Quoique dans le principe les craintes soyent des absurdités, qu'on dira toujours la même chose à quelque époque que nous nous mariions, il faut se conformer aux convenances qu'elle juge bonnes. A mon arrivée à Paris je travaillerai fort et ferme et j'espère que tu auras lieu d'être content de moi lorsque tu y reviendras.

Mais l'heure avance. Adieu, cher ami, je t'embrasse tendrement et suis pour la vie ta petite femme.

E. R.

Du 3 floréal.

J'ai reçu, mon aimable ami, ta petite lettre et je t'avoue que je voudrois être à demain pour sçavoir comment va ta santé, elle m'inquiète et cependant j'espère que ce ne sera rien. J'imagine que ma lettre aura fait effet. J'en ai écrit une seconde pour communiquer le projet de ton voyage au Clos ou à Servin. Il est bien cruel d'être assujetti de cette manière et de ne pouvoir faire un pas sans craindre la censure d'autrui. Il faut nous en aller en Amérique.

. . . . . .

Adieu, mon cher Minet, instruis ta petite amie de l'état de ta santé ; tu sçais qu'elle n'a rien de plus cher que toi.

Je t'embrasse bien cordialement et suis pour la vie ta bonne petite femme. E. R.

Du 5 floréal.

Enfin les lettres que j'attendois avec une si grande impatience sont arrivées. Elles m'ont fait verser plus d'une larme, mais puisque les raisons qui sont mises en avant sont pour ton intérêt, je m'y soumets avec résignation. Je vois que dans tout cela moi seule serai la victime. Les talens qui auroient pu convenir à mon bonheur seront sacrifiés. Mais ces reproches ne doivent pas sortir de ma bouche, si je fais des sacrifices ils sont pour toi, ainsi point d'objection.

Je t'envoye la lettre de maman Creuzé. L'article qui te concerne je le trouve juste, je l'approuve, mais à l'égard du dessin et de la musique la manière dont elle m'en parle m'impatiente et me déplaît à un tel point que je ne sçais pas ce que je ferois si j'écoutois mon indignation. Je n'oublierai pas que maman vouloit me donner un talent dans le cas où une circonstance funeste me priveroit de ma fortune et c'étoit le dessin qu'elle avoit choisi. Il me seroit encore possible d'espérer actuellement de grands progrès puisque bien d'autres femmes sont devenues peintres plus âgées que moi. Enfin il faut y renoncer, mais je t'avoue que ce sacrifice m'a coûté cruellement et que ce sera un sujet de regrets éternels.

Peut-être dans trois mois pourrai-je retourner à Paris. Il y en a déjà quatre que je suis ici et qui sçait si on ne m'y laissera pas expirer l'année. Si je pouvois au moins m'épancher dans le sein de l'amitié! mais je me vois absolument isolée, abandonnée et ne trouvant de consolation que dans mon propre courage et l'idée que ce que je fais est pour ton bonheur et pourra y contribuer un jour. Je n'ai plus de papier. Je n'ai plus de livres à lire. Je voudrois... je voudrois... Je ne sçais trop ce que je voudrois. Je pleure de n'être pas plus instruite et je n'ai de courage à rien. J'aurois besoin que tu me traces un plan de conduite relativement à mes études comme à un enfant, que tu m'indiques les livres que je dois lire. Ma tête ne peut plus me conduire et je suis toute sotte. Le courage ne m'a cependant pas abandonné et j'espère que je me sentirai mieux demain. Tu sçais que la dernière nouvelle qui m'annonçoit le retard de mon voyage a été reçue par moi avec courage; il est vrai que j'avois conçu de l'espérance, mais à présent je n'en ai plus. Ta santé m'inquiète beaucoup et tu n'as pas une amie pour te donner des soins. Adieu, mon tendre ami. Je t'embrasse et suis pour la vie ta bonne petite femme.

E. R.

Du 7 floréal.

J'ai reçu hier, mon cher ami, la lettre qui m'annonce ta prochaine venue. Je t'engage à arriver le plutôt possible, tu ne peux douter du plaisir que tu nous feras. Viens donc tout de suite, profite

du bon conseil qu'on t'a donné. J'ai reçu aussi une lettre de papa Creuzé qui m'annonce son voyage de Châtellerault ; ainsi voilà six mois encore que je passerai ici. Nous causerons de cela quand tu seras ici. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on dit toujours la même chose. Le projet de voyage en Amérique me paroît toujours délicieux, mais je pense bien comme toi que les circonstances ne nous permettent pas de le faire...

Adieu, mon ami, je t'embrasse tendrement et suis pour la vie ta femme. E.

Du 9 floréal.

Ta lettre m'est parvenue, mon ami, au moment où je réfléchissois sur ma destinée, sur la tienne, sur les avantages et les inconvéniens de notre union ; certainement les uns et les autres existent. Il s'agit de les balancer. Tu sçais ce que je t'ai déjà dit là dessus et je veux encore te le répéter.

Avant mon voyage pour Villefranche, au moment où j'ai reçu la lettre qui me déclaroit tes sentiments, je n'en avois aucun pour toi que ceux de l'amitié ; mais en réfléchissant à ce que tu souffrois, à ce que tu avois fait pour moi, je me regardois comme t'appartenant et ce don me paroissoit encore léger en comparaison de tes actions. Insensiblement je me suis attachée à toi comme à l'être auquel je devois unir ma destinée ; je t'ai regardé comme le seul homme qui pût me rendre heureuse et celui auquel je devois un jour m'unir. J'ai pensé qu'un engagement envers un autre ne pouvoit ni ne devoit avoir lieu et c'est ainsi que je t'ai aimé. Je n'ai pas éprouvé ce qu'on appelle une passion, mais un sentiment tendre mêlé de respect et de reconnoissance t'a montré à mes yeux au-dessus de tout autre être. Certainement mes sentimens ne varieront jamais parce que mon attachement est fondé sur des bases solides. Je te regarderai toujours comme mon meilleur ami et comme celui dont je dois faire le bonheur. Je sçais qu'il est entre mes mains. Tu peux le regarder comme certain et si le sort de chaque individu étoit aussi bien disposé et en d'aussi bonnes mains, il seroit sûr du succès. Rétablis ta santé, mon ami, et viens me voir, tout le monde sera bien aise de te voir. A l'égard d'une disposition positive, je n'en puis prendre en ce moment. Nous en causerons lorsque nous serons ensemble. Cependant, il ne faut rien presser qui puisse blesser les opinions de papa et de maman Creuzé. Je causerai demain avec toi, mon ami, sois sûr que je ne suis pas ingrate. Je t'en donnerai la preuve et si je n'éprouve pas pour toi l'amour que tu as pour moi, tu verras que mon attachement sera sans bornes et j'espère qu'aucune passion d'aucune espèce ne viendra troubler le bonheur que je veux te faire goûter. Je veux et je dois te tenir lieu des pertes que tu as faites à la révolution. Tu

t'es sacrifié pour moi; tu as exposé tes jours pour sauver les miens et je ne serois pas reconnoissante! Non! non, ne me crois pas ingrate et sois sûr que j'emploierai tous les moyens possibles pour te rendre heureux. Je te connois, tu m'aimes, hé bien! je me donne à toi, je me dévoue entièrement. Ma principale occupation sera de chercher à te faire couler des jours heureux et paisibles. En attendant ce moment, viens me voir, ménage ta santé et espère dans l'avenir.

Montre si tu veux cette lettre à maman Creuzé, afin qu'elle soit persuadée que je ne ferai rien sans son consentement et que ce sera toujours un bonheur pour moi de suivre ses volontés. Adieu, je t'embrasse.

EUDORA.

Du 11 floréal.

J'ai reçu hier, mon ami, la lettre qui m'annonce le retard de ton arrivée et la conférence que tu dois avoir avec maman Creuzé. Je sens combien ta position est désagréable et ton état d'incertitude gênant, mais il ne faut rien presser, la précipitation m'effraye; nous causerons de tout cela bien mieux lorsque nous serons ensemble, mais dans tous les cas je te demande du temps, tu dois sentir toutes les raisons qui m'en font t'en demander. Il est certain que si tu avois une place et que tu fusses fortement occupé, le temps te paroîtroit moins long et tu pourrois attendre avec plus de patience. Je ne puis t'écrire plus longuement aujourd'hui. Je suis pour la vie ton amie.

E.

Du 17 floréal.

Malgré la deffense de ne plus t'écrire, mon ami, je ne puis m'empêcher de te désabuser. J'étois bien loin d'attendre la lettre que j'ai reçue hier. Je vois que tu as mal entendu la mienne. Ton cœur blessé t'y a fait voir des choses qui n'y étoient pas. Je ne t'ai pas dit que je ne t'avois jamais aimé, j'en suis aussi sûre que si j'avois le papier devant les yeux. Au reste je soumets ma lettre au jugement de tes amis et des miens. Je leur demande ce qui a pu t'offenser. Est-ce de t'avoir dit que je n'avois pas éprouvé une passion? Ne peut-on pas aimer sans passion?

Réponds-moi, je t'en prie, mon ami, et explique-moi cette énigme. Je vois que ta vivacité t'a seule dicté cette lettre et j'espère qu'un moment de réflexion t'aura fait regretter de l'avoir écrite. Pense donc que j'aurois ton malheur à me reprocher toute la vie et que ce seroit un souvenir qui empoisonneroit mes jours. Pourquoi ne veux-tu pas être heureux quand je puis faire ton bonheur? Pourquoi me refuser la douceur de te prouver ma reconnoissance et de te montrer tous les sentimens dont je suis pénétrée? Je ne sçais si tu as fait part de tes

nouveaux projets à quelqu'un. J'imagine que non et j'espère que tu les chasseras promptement de ton imagination.

A l'égard des arrangements que tu veux que je prenne regardant mes affaires, je ne crois pas devoir y répondre.

Adieu, mon ami, réfléchis, et fais-moi part du résultat. Considère bien qu'en faisant ton malheur tu me mets dans le cas d'éprouver des regrets éternels d'avoir négligé le bonheur d'un homme à qui je dois tout, l'honneur, la vie et la fortune. Adieu, je serai toujours ton amie.

E.

5 prairial.

J'ai reçu hier ta longue lettre, mon bon ami, et je n'ai qu'une chose à y répondre. C'est à l'égard de la nomination d'un nouveau curateur. Ton départ ne paroît pas encore décidé. Si tu restes, il n'y a rien à changer à ce qui est. C'est toi que je destine à être mon époux et tu dois rester mon tuteur jusqu'au moment où tu le deviendras. Si tu pars, nous verrons ce qu'il y aura à faire de mieux. Tu remettras tes pouvoirs à un ami et à ton retour tu me trouveras telle que je suis à présent. D'après cela, c'est à toi à juger de mon cœur.

Adieu, mon ami, tranquillise-toi, ne me fais plus de reproche et juge-moi mieux. Ton amie.

E.

Prairial.

J'ai reçu hier une lettre de toi, mon ami, et je ne croyois pas que tu persistasses dans ta détermination après la dernière lettre que je t'ai écrite. Je suis désespérée de te voir dans cet état et je n'ai qu'une chose à te répéter : c'est que je suis toujours la même pour toi, que je n'ai pas changé et que je suis prête à faire tout ce que tu voudras. D'ailleurs pour ton honneur, ta réputation et la mienne, les choses étant au point où elles sont, il ne nous est pas permis de reculer. Ces raisons là jointes aux autres doivent t'en dire assez et plus que je ne puis le faire. Mon bonheur dépend de toi, je te l'ai dit plusieurs fois et je le répète encore.

Adieu, je t'embrasse. E. R.

Je reçois à l'instant ta lettre, mon bon ami, et je ne puis m'empêcher d'y répondre sur le champ. Tes reproches sont si injustes qu'il ne m'est pas possible de les supporter. Est-il possible que tu me croyes capable de cette insouciance dont tu me blâmes? Tu me connois bien mal si tu penses que mon âme peut être calme en voyant l'état de ton cœur. Non, juge-moi mieux et ne me crois pas ainsi. Il est vrai, cher ami, que je suis la cause de ton malheur, mais la cause innocente et je ne m'en consolerai jamais. Avoue que si tu avois pris les

choses telles qu'elles étoient, tout seroit encore dans le même état. Mais tu les as prises telles que tu craignois qu'elles ne fussent et comme ton imagination te les a représentées. Ton cœur blessé te fait voir tout en laid et tu t'épouvantes des fantômes que toi-même as produits. Va, je te plains plus que tu ne penses et je partage tes peines plus que tu ne crois.

Cette demande que je veux te faire et qui t'effraye tant n'est pas si terrible que tu le crois. N'imagine pas que je veuille te priver de ce que tu as de plus précieux et comment voudrai-je t'ôter mon portrait tandis que je ne t'ai pas ôté de mon cœur!

Ce que je désire est de vouloir bien faire une relation de ton voyage. C'est la seule chose que je te demande et de me faire le plan d'étude et de conduite dont je t'ai parlé.

Je te prie, mon cher ami, à l'avenir de mieux me juger et d'être bien persuadé que mon cœur est sensible à tes maux. Si je pouvais te dissuader et te faire sentir combien tu as mal pris cette fatale lettre, je croirois avoir beaucoup fait et mon cœur se glorifieroit d'avoir pu te faire connoître mes vrais sentimens. Mon bonheur dépend de ta décision ; je te l'ai dit tant de fois que tu devrois être bien persuadé de cette vérité. C'est à toi de le faire et de me rendre heureuse.

J'ai communiqué mes intentions à papa et à maman Creuzé, ainsi ils peuvent t'en rendre compte.

Adieu, mon cher et bon ami, je t'embrasse bien sincèrement et suis pour la vie ta meilleure amie.

E. R.

§

Gosse écrit aussitôt à son ami, mais sans comprendre que c'est l'idée de sacrifice que Bosc ne peut supporter, il veut « combattre sa passion et la raisonner avec lui ». Il trouve qu'Eudora n'a pas tort et que son ami peut trouver le bonheur auquel il aspire, « dans cette union d'estime de deux vrais amis de sexes différents ».

A quoi Bosc répond :

Paris, 17 messidor, an 4.

Je croyois, mon cher, que tu avois de moi une meilleure opinion que tu ne m'en témoignes dans ta dernière lettre. Certainement j'aime Eudora avec passion, et je sçais qu'il me sera difficile de retrouver le bonheur qu'elle m'a fait perdre, mais certainement elle ne sera plus jamais ma femme, quelque permanence de volonté qu'elle y mette. Elle m'a aimé et aimé aussi vivement que je pouvois le désirer à son âge et cet amour seul pouvoit autoriser notre union à mes yeux et aux yeux des personnes raisonnables. Dès qu'elle ne voit plus notre

mariage du même œil, dès que c'est un sacrifice qu'elle me fait, je dois le refuser et je le refuse. Il ne me seroit plus possible de trouver ni de lui procurer le bonheur. Je n'ai point cherché à alimenter cet amour de sa part, au contraire j'ai fait ce que j'ai dû pour n'être pas accusé de séduction, j'ai agi contre les intérêts de mon bonheur, d'une manière directe en m'imposant des privations et d'une manière indirecte en subordonnant ma volonté à celle de Creusé. Il paroît que tu n'avois pas sous les yeux ses lettres lorsque tu m'as répondu, car tu aurois vu que ce n'étoit pas moi qui lui imposois le sacrifice de ses goûts et de ses talents; bien au contraire, c'est Creusé qui vouloit la fatiguer pour la séparer de moi, qui lui aura fait perdre six mois de son temps pour me rendre malheureux le reste de mes jours. Tu aurois également vu que ce n'est pas moi qui lui proposois d'aller en Amérique, que c'étoit elle qui, lorsqu'elle m'aimoit encore et qu'elle se dépitoit des obstacles qu'on mettoit à son retour, me demandoit de l'y conduire et que j'ai rejeté cette idée comme impraticable au moment actuel, pour elle. Tu aurois également vu, si tu avois bien compris la mienne, que je ne suis pas assez vil pour spéculer sur la fortune d'une femme et que si Eudora m'apportoit des revenus territoriaux, je pouvois espérer de lui en fournir deux ou trois fois plus d'industriels. Si j'ai employé le mot perte de fortune, j'entendois la nécessité où j'étois de refuser la place d'administrateur des postes, place au 3e rang dans la république, parce qu'on m'y vouloit conserver pour collègues des hommes immoraux.

Je sçais qu'un homme qui a des bras et une tête ne manque jamais de subsistance quand il est modéré dans ses désirs et qu'il ne craint point le travail. Je sçaurai bien me procurer le nécessaire dans tous les lieux où je pourrai développer mon industrie et j'aurois bien sçu le lui procurer à elle-même, comme je l'avois projeté, si les événemens ne l'avoient pas fait rentrer dans son bien, et à cette époque je n'étois pas amoureux d'elle, ni elle de moi, je ne la considérois que comme le rejeton de mes amis, comme mon amie elle-même depuis son enfance.

Ta morale n'est point la mienne. Je ne veux pas être vertueux pour en être payé après ma mort, mais je veux continuer à haïr les hommes qui font, pour leur intérêt mal entendu, le malheur des autres. Je les pourchasserai partout où je les rencontrerai et me sauverai, comme je fais en ce moment, lorsque je m'apercevrai que mes moyens ne répondent pas à mes désirs, que mes efforts sont inutiles. Je laisse la liberté dans un état d'incertitude très affligeant pour ses vrais amis, mais il ne m'est plus possible de la défendre. Je vais la chercher dans un pays où elle existe réellement et où j'espère être distrait de mes chagrins par l'observation des objets de la nature que je ne connois pas encore.

Je pars après-demain pour Bordeaux et le 10 du mois prochain je ne serai plus sur le territoire d'une patrie que j'aime toujours, mais où je ne puis plus être heureux.

Je te salue.

BOSC.

J'ai envoyé ta procuration à Fontanes. C'est le Maire imprimeur du bonhomme Richard qui reste chargé de la mienne et de mes effets. Dis à Jurine que je me ferai un plaisir, si l'état de mon cœur le permet, de lui faire des envois d'insectes de Caroline et autres contrées.

§

Le roman finit là. Bosc partit pour l'Amérique, où il resta deux ans. Quand il en revint, il fut nommé Inspecteur des pépinières.

En 1806, il est membre de l'Institut. Il s'était marié en 1799 avec une cousine.

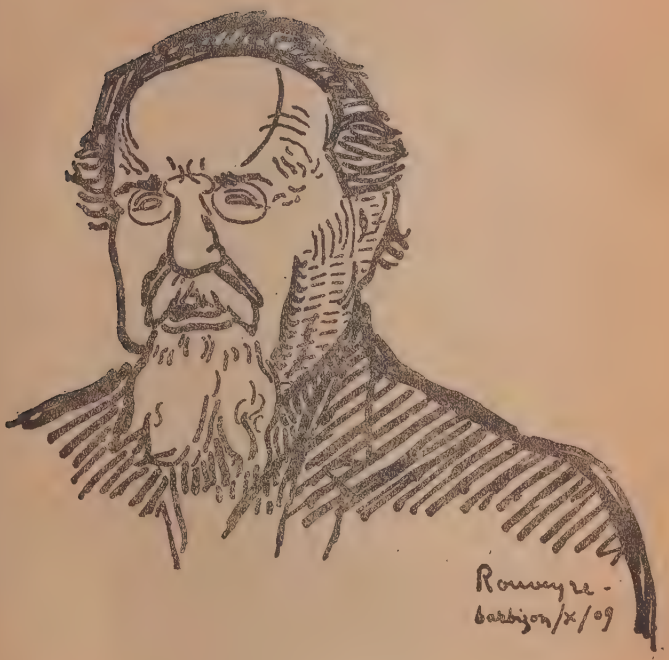
Quant à Eudora, elle épousait, six mois après la rupture, le fils du Girondin Champagneux, jeune homme âgé de vingt ans, qui l'emmena dans le Dauphiné. Sa correspondance la montre menant une existence tranquille, uniquement occupée des soins donnés à ses deux filles. Eut-elle des regrets ?

Voici un fragment d'une lettre qu'elle adressait de Paris en 1822 à Mme Gosse :

«... Vous avez reçu une visite intéressante (1) et qui l'a été pour moi au plus haut degré ; après vingt ans d'absence, revoir mon tuteur, l'ancien ami de mes parents, au moment où je le croyais fort éloigné de moi, cet événement, car c'en étoit un, ne pouvoit que produire en moi une violente émotion, aussi en ai-je été fortement ébranlée ; notre attachement mutuel ravivé par cette entrevue a donné lieu à une correspondance suivie qui est pour moi d'un grand prix. »

DANIELLE PLAN.

(1) Bosc était allé à Genève.



GABRIEL SÉAILLES

LES MUSES [1]

ESSAI DE PHYSIOLOGIE POÉTIQUE

—

HÉLÈNE PICARD

Les poètes possèdent cette merveilleuse faculté de créer de la vie avec toutes les suggestions qui les sollicitent. Si les individus, ainsi que les sociétés qu'ils composent, ont besoin, pour alimenter leur vie, d'un mensonge religieux, philosophique ou sentimental, les poètes sont les êtres les plus vivants, parmi ces individus, puisqu'ils poussent leur faculté d'illusion jusqu'à la métamorphose, jusqu'à se vouloir tout à fait autres à leurs propres yeux, et à s'inventer des sentiments et des passions qui deviennent les principaux mobiles de leur activité cérébrale, et, par répercussion, physique. C'est la justification de la formule de Nietzsche : « Le non-vrai comme condition de vie. »

L'œuvre poétique d'Hélène Picard nous montre une jeune femme, belle et sensuelle, cultivant avec ténacité le mensonge d'un amour aussi absolu que celui du Dante pour Béatrix, malgré la certitude que cet amour ne sera jamais ni partagé, ni réalisé sensuellement. Mais elle sait transformer cérébralement cette douleur en volupté, et se donner des raisons de croire à son décevant amour.

J'ai regardé la vie et j'en ai rapporté
Le sentiment qu'elle est inférieure et pire,
Que les amants promis à de l'éternité
S'étaient presque toujours aimés sans se le dire.

Le dédain vient si vite après la volupté !...
Seul, le rêve, à nos fronts, met la suprême marque.
La mort, la mort fait seule épouser la Beauté.
Ainsi l'ont éprouvé, jadis, Dante et Pétrarque.

Forte de ces glorieux exemples, elle se persuade que c'est mieux et plus beau ainsi :

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 290 et 292.

Va-t'en !... qu'à tout jamais ma tendresse soit pure,
Ton ombre est immortelle et toi tu ne l'es pas !

Elle imagine que son bien-aimé vivra éternellement, sorte de Béatrix-homme, dans la mémoire des femmes :

Mes vers vous font un coin éternel dans l'espace,
Tous vous ignoreront... mais des yeux aussi purs
Que les miens, mon Héros, en des printemps futurs,
S'ouvriront doucement, dans des clartés suprêmes
Pour vous chercher, ô vous qu'ont chanté mes poèmes !
Non, vous ne mourrez pas, vous qui fûtes aimé...

On devine que cette muse s'est grisée de poésie romantique jusqu'au délire : elle s'est voulue aimée, comme l'ont été les héroïnes de Musset, de Lamartine, de Léopardi, du Dante et de Pétrarque, etc. L'amour, elle sait que c'est l'absolu : elle l'associe à l'idée de gloire et d'immortalité, elle s'échappe du temps et bat de l'aile vers l'infini.

Ces battements d'ailes — cette poésie — ont un rythme fou et sans mesure : on perd le souffle à vouloir suivre le vol de ces strophes vers la gloire. L'œuvre d'Hélène Picard est certes vivante, lourde de sensations, de désirs, mais sa plus grande qualité, c'est d'être dépouillée de tout art. Plus qu'en toute autre œuvre féminine, c'est ici de la vie immédiate, où se bousculent les sensations vraies et les suggestions livresques.

Dans son premier recueil, *l'Instant Eternel*, la poétesse nous dit, avec une très belle sincérité, le besoin d'amour de la jeune fille : en vérité, toutes ses pensées sont lourdes du désir de respirer la nudité de l'homme.

Oh ! sur sa tempe avoir un fardeau de douceur,
Par des pleurs amoureux mouiller toute son âme,
Et goûter une lèvre en sentant une fleur,
Et se sentir mourir du frisson d'être femme !...

L'amour est partout qui la guette : elle voudrait être sa proie : « L'amour est là présent... Et je suis jeune fille ! »

Le jet de l'arbre « droit, adorant » trouble sa chair vierge : elle a peur, et elle sent « monter des lis » sur le sol où elle passe :

Oh ! le Bien-Aimé qu'on attend dans l'ombre,
O soirs inconnus !...
Le désir qui croît, le vouloir qui sombre
Entre des bras nus...

Elle est triste d'attendre, et nul amant n'est venu, pendant son sommeil, relever « le voile épars de sa jeunesse ». L'image est jolie et d'une si fraîche impudeur. Chastes rêves des jeunes filles !

Je sens que je péris de n'être pas aimée,
D'avoir de tièdes mains et la bouche embaumée...

Cette première partie de l'œuvre d'Hélène Picard est peut-être la plus belle, la plus pure de toute emphase lyrique. Mais voilà l'Amour. Ce fut « terrible, indicible ».

Ce fut un incendie, un vertige, une crue...

Une crue de lieux-communs, d'éternités, d'heures sacrées, d'étoiles, de toiles et de voiles, de roses, d'allégresses et d'ivresses :

Avant qu'il ne parût, je l'ignorais encore
Et, cependant, je crus que, plus que la prière,
Que la bonté, l'ardeur, le rêve de la mort,
Il m'était, à jamais, devenu nécessaire.

Il lui vient du génie, avoue-t-elle : alors elle chante l'Amour vrai, qui est un, qui est seul, qui est tout, qui est soi.... mais qui n'est encore qu'une imagination.

Ces exagérations d'expression ne peuvent pas cependant étouffer tout à fait la sincérité de ce sentiment subit :

Tu passas... je me tus... L'âme, à tes pieds, fauchée,
J'écoutai, les yeux clos, tes pas qui décroissaient,
Je te suivis de toute mon ardeur cachée...
Oh ! ce silence et les lilas qui l'emplissaient !

L'exaltation passée, la poétesse réintègre sa tristesse solitaire, et j'aime cette plainte biblique, digne et sobre :

Jamais il ne m'a dit : « Je suis ton bien-aimé »...
. . . . . .
Toi qui dois me quitter, garde-moi la douceur
D'une pensée et d'une larme...
. . . . . .
Jamais il ne m'a dit : « Je suis ton bien-aimé... »
Et pourtant, et pourtant, il est mon bien-aimé !

Ce vers, que je cueille à l'espalier d'un long poème, est un beau fruit qui contient vraiment le goût d'amertume du désir impossible :

Je voudrais, une fois, prendre vos mains, un soir.
. . . . . .

Mais, elle souffre dans sa chair, en contemplant sa beauté inutile. Il y a une sincère émotion dans ces strophes que soulève un sanglot.

C'est trop de s'endormir sans que l'on vous console,
D'être belle dans tout l'éclat de son miroir,
De se sentir si grave, et, tout à coup, si folle
Et si tendre qu'on en arrive au désespoir.

Ah ! oui c'est trop cruel de mourir de son âme,
Et de sa vie et de ses veines au sang lourd,
C'est trop amer, ô volupté, d'être une femme,
Une bien vraie, avec des flancs et de l'amour.

Son désir la fait défaillir, et elle « tombe sur la nuit, lourde comme une rose ».

La poétesse nous dit elle-même ce qu'il entre de réminiscences littéraires dans son amour : elle a accumulé dans son bien-aimé tous les héros des poètes; il synthétise en lui toutes les sentimentalités, toutes les poésies, et son cœur est « plus doux que Naples et la musique ». Cette dernière image nous montre qu'Hélène Picard s'est assimilé la manière de Mme de Noailles; mais savez-vous pourquoi vous m'êtes aussi cher? demande-t-elle à son bien-aimé :

C'est parce qu'Eloa pleura sur Lucifer,
Que Lamartine mit son front contre sa lyre
Et que le Lac monta jusqu'à l'âme d'Elvire...
. . . . . .
Ce ne fut pas en vain que Pétrarque a chanté
Et que Laure mourut dans l'odeur de beauté...
. . . . . .

Et voici qu'elle nous révèle la composition de sa subtile et lumineuse ardeur : on y trouve, à l'analyse, les lèvres d'Héloïse, les yeux de Rolla, la douleur de Werther, la robe d'Ophélie,

Et le temps romantique et les belles chimères
Et les joyaux des doigts qui ne bougeront plus, etc.

et jusqu'à l'âme de Salomon, la mort, Venise, et une grenade ouverte.

C'est tout cela qu'elle voudrait revivre, en un soir d'amour, quand le bien-aimé aura franchi le seuil de sa demeure pleine de fantômes romantiques.

Mais elle trouve un immense bonheur dans la contemplation de son propre amour,

Lorsque je vous aurai rencontré, tout à l'heure,
Vite, je rentrerai m'asseoir dans ma demeure,
Je fermerai la porte et mon cœur sera seul,
Dans son parfum, ainsi que, le soir, un tilleul...

dans l'orgueil de se sentir une grande poétesse :

Oh! cet instant lyrique où mon âme divague
Avec l'universel et fou balbutiement !

. . . . . .

Splendide incohérence !... Ardeur vive de l'Etre !...
Quelles larmes, Poète, exaspèrent tes yeux,
Quand de toi, tout à coup, un poème veut naître,
Fait, de sa face occulte, autour de toi, paraître
Ce désordre sacré qui précède les dieux !...

Le second recueil d'Hélène Picard : *les Fresques*, est tout bouseulé par ce désordre sacré : la poétesse veut se surpasser et elle atteint trop souvent une incohérence qui n'a rien de splendide.

Elle parle de son œuvre faite éternelle « de par la patience et la ferveur de l'art », alors que ses vers ne sont trop souvent qu'une cascade de mots, un épanchement presque physique : on y devine la respiration haletante du désir. Cette spontanéité est belle, mais en dehors de toute précision artistique. C'est de la divagation : on dirait que cette Muse a été frappée d'une démence sacrée par les premiers rayons de la gloire.

La gloire et l'amour sont les deux motifs de sa mélodie. Elle voudrait « perdre cet air d'avoir touché l'ombre du Dante » et pouvoir être aimée un soir, un divin soir,

Par un blond Titien qui me tiendrait captive.

. . . . . .

Au fond de son exaltation sentimentale, on découvre, et elle découvre toujours elle-même, la sincérité de son désir physique de l'homme, de « l'amère odeur de l'homme ». Je suis « toute impureté », dit-elle. Alors, cette ferveur physique, qui se couchera le long de ses poèmes, s'appuiera à sa propre poésie comme au corps tiède du bien-aimé. La voici,

Souffrant de ma blancheur, de mon flanc, d'être femme
Jusqu'au gémissement.

Elle parle à l'amour, qui est nu devant elle, et elle s'écrie :

Quand vous nous imposez vos farouches élans,
Lorsque vous nous brisez sous le grand poids de vivre...
Mais pour nous empêcher d'être à vous, de vous suivre,
Il faudrait qu'on changeât la forme de nos flancs !

Mais on dirait que, pour elle, l'adaptation parfaite à la vie est impossible. En un des meilleurs poèmes de son œuvre: *Nostalgie*, Hélène Picard a eu l'intuition d'une sorte de dépaysement :

J'ignore cette lune... Une autre m'est présente...
Elle éclaire un adieu, des vagues, des regrets...
Ah ! ma mélancolie à ma robe est pesante
Plus que septembre encore aux branches des forêts !...

Quel sentiment d'avoir, éternelle passante,
De fleurs, de fleurs, toujours, mes gestes désemplis...
Hélas ! Quel sentiment désolé d'être absente
D'un soir aux pentes d'or, d'un cœur et d'un pays !...

Toute sa poésie, pleine de ferveur, de regrets et de désirs, se trouve résumée dans ces deux vers, qui semblent le refrain d'une éternelle complainte :

Dans quel pays sont mes amours, sont mes royaumes ?
Quand m'y conduirez-vous, nostalgique rameur ?

Il y a certes, dans l'œuvre poétique d'Hélène Picard, une grande richesse de vie, de véritables trouvailles d'images : c'est tout un monde de rêves, sages et fous ; mais quelques-unes de ses poésies vivront, parce qu'elle y a mis toute la tiédeur et tout le parfum de son corps de femme, et l'élan harmonieux de son désir de l'homme. Elle a encore agrandi son désir de tous les désirs des grands poètes, et grossi sa propre ardeur de tous les apports des littératures.

Mme CATULLE MENDÈS

La poésie de Mme Catulle Mendès est un jardin plein de clarté, où les sentiments et les émotions de l'heure se dessinent et se détachent nettement dans les paysages, comme des fleurs au bout des tiges et des branches. La vie de cette Muse semble enclose dans ce parc harmonieux où rêvent en jupe courte les tendresses de la jeune fille, et où, demain, s'épanouiront les sensualités hautaines de la femme. La poétesse nous restitue, par ses vers, la lumière qui accompagna chacun de ses gestes, avec les nuances des instants, et cette lumière est la reverbé-

ration même de son émotion. Avec quels mots de fraîcheur, et comme mouillés de rosée, elle a su noter une matinée de son enfance : toutes les fleurs du jardin penchent sous les pollens du désir, et toute cette lourdeur d'amour pèse sur elle. C'est le premier poème des *Charmes :*

Les lilas blancs piqués d'abeilles courageuses
Sentent une tiédeur sur les branches neigeuses
Comme un souffle d'amant sur un cou qui s'incline.
Et les pas de l'enfant qui rêve
S'alanguissent encor, encor,
Tandis que sa traîne soulève
Plus doucement le sable d'or.

On dirait un matin de Monet; mais ici la nature s'éblouit encore du rêve d'une enfant amoureuse et inquiète :

Quelle annonciation, quelle attente éperdue
Fait ce silence au cœur des plus vivantes choses ?
Les bourdons sont sans bruit sur les boutons de roses.

La jeune fille entre dans le jardin. Près des lys, les pivoines « semblent de grands péchés au pied de purs autels ». Elle cueille les lys, « parce qu'ils sont plus blancs que la clarté du jour » et les emporte dans ses bras :

Autour d'elle et des fleurs s'épaissit la buée
Et la grosse chaleur des parfums amollis,
Et longtemps, l'espéreuse adore, exténuée,
Le mal du rêve vain et de l'odeur des lys.

Les lys, comme les jeunes filles dont ils symbolisent l'innocence, enferment l'odeur de l'amour. Elle écoute :

Au dehors le jardin et le grêle tumulte
Est une sérénade au balcon déserté,
Et la pièce fermée où le silence exulte
S'emplit de frissons lents et de mysticité.

Mais cette orchestration d'odeurs et de couleurs, ce silence mystique où elle se développe, ne font que préciser le seul désir vivant au cœur des jeunes filles: l'amour. Elle l'attend; elle sait qu'il va venir, et c'est une peur délicieuse : « Un jour il sera là. »

Comme j'ai peur ! jamais la grâce du jasmin
Si délicate à la muraille qui s'effrite
N'offrit mieux son parfum, presque comme le rite
D'un malade qui tend la main.

Et les roses de chair qu'on mord comme une bouche,
Passantes dont on va tuer les lendemains,
Jamais n'eurent ce cœur qui tombe dans mes mains
Et ce consentement farouche.

C'est elle qui consent. Il est venu, et c'est déjà l'inquiétude, toutes les subtilités de l'inquiétude amoureuse : « Les lèvres où passa l'amour n'ont plus de rire. » La poétesse a bien compris la vanité égoïste de l'homme qui trouve dans les larmes qu'il fait couler une preuve de sa puissance. Elle se sent seule, et la plainte qu'elle chante à la nature est d'une douce résignation :

Nature où j'ai vécu le plus beau de mon heure,
Nature d'aujourd'hui qui n'es plus ma demeure,
Ne montre pas du doigt d'un hêtre les chemins
Si jolis, si pareils à ceux de l'autre année,
Laisse-moi, laisse-moi, solitaire obstinée,
N'être que cette enfant qui pleure dans ses mains.

Mme Catulle Mendès, dans ce premier recueil, ne s'abandonne pas encore à toute l'éloquence de son inspiration : elle sait régler le jeu de ses effusions, et a écrit des petits poèmes verlainiens, d'une ligne pure et dont les mots sont choisis.

Beauté de nos regards, de nos visages, fastes
De nos tranquilles pas que suivent des dentelles...

. . . . . .

Elle note ce « soir cruel »

Qui nous atteint avec un charme fatidique.

En lisant *le Cœur magnifique*, où les rimes s'abattent l'une sur l'autre comme des vagues en furie, je regrettais la féminine précision de cette strophe :

Je ne sens plus mon cœur ni mon rêve béant,
Je suis une harmonie étroite et paresseuse,
Et, si je le voulais, je serais presque heureuse,
Mais je crains ce bonheur comme on craint le néant.

On dirait que les femmes ne peuvent prendre conscience d'elles-mêmes que dans la frénésie de la passion : elles craignent le calme, le repos, comme la mort. Dans la sérénité des jours sans amour, elles revivent les heures pamées :

Souviens-toi de ces nuits que l'on croit éternelles
Où, lorsque les amants se sont trop embrassés,

La chair a pris le goût des pétales froissés,
De ces étroites nuits qui tiennent tout en elles ;

Et des graves instants que plus rien ne troublait,
Comme si nous étions les seuls vivants du monde.
Sans que le bruit d'un mot questionne ou réponde,
En t'inclinant sur moi tu voyais ton reflet.

Le Cœur magnifique, dont ces deux strophes sont le prélude, est une abondante symphonie voluptueuse, développée musicalement. Il y a de belles images qui rebondissent de strophes en strophes : on est emporté comme par un courant qui nous berce ; on voit passer, incertains, les arbres du paysage : une seule sensation est précise, le bruit cadencé des deux rimes battant le flot. Mais si on s'arrête dans sa course pour contempler le détail du paysage traversé, si on s'approche des rives, on peut cueillir des vers d'un beau jet, et des fleurs pleines de clarté :

Tout dort, les doux oiseaux et les bêtes agiles.
Ce soir est las, tout-puissant et terrible. Oh ! laisse
Se joindre sur ton cœur mes deux mains de faiblesse
Contenant tout l'amour en leurs paumes fragiles.

. . . . . .

Vois mes doigts incrustés de belles pierreries.
Laisse-les s'approcher de ton immense extase,
T'offrant comme un parfum qui découle d'un vase
L'angoisse de la terre et ses idolâtries.

Mais les motifs poétiques s'élèvent ici au-dessus de l'aveu personnel, et jusqu'à une généralisation de l'amour, avec toutes ses nuances : ses extases, ses dépits, ses regrets, ses amertumes et ses douleurs. Les femmes trouveront, dans ce bréviaire poétique, l'expression musicale de leurs sensations amoureuses, et la plus orgueilleuse glorification de leur être :

. . . . . .

Si tu n'as pas conçu sans effroi qu'il périsse
Le rêve que je suis Myriam, Béatrice,
Cléopâtre, Hélène et Psyché,

Si ton être n'est pas comme un métal qu'on forge
Sous le martèlement dur de ta passion,
Si tu ne sens de ta poitrine en fusion
Le feu monter jusqu'à ta gorge,

Si tu n'as pas le cœur fabuleux de Tristan,
Si, de m'avoir brisée entre tes bras fidèles,
Tu ne crois pas ta chair et ton âme immortelle,
Si tu ne m'aimes pas, va-t'en !

Au bout de la conception qu'elle se fait de la passion, la poétesse ne trouve plus qu'une issue pour s'évader, les ailes déployées : la métaphysique de l'amour. Il lui paraît logique qu'après avoir goûté au parfum de sa chair l'homme se sente éternisé : l'amour se nourrit de ces mensonges.

Mais la femme, pour l'excitation mentale et sexuelle des hommes, se drape en un double mensonge ; par la déformation artistique de la ligne féminine, qu'est son vêtement, quelle que soit la forme imposée par la mode, elle se crée physiquement autre ; mais son esprit réclame une déformation identique. Il lui est aussi insupportable d'être nue, d'être elle-même psychiquement que physiquement : alors, elle se vêt de sentiments empruntés aux dépouilles des héroïnes de la vie et du roman. Mais se vouloir Hélène ou Cléopâtre est la marque d'une haute conception de soi-même : je suis Hélène. Et c'est vrai. Et les jeunes bergers, pleins d'admiration et de désir, viennent baiser les pommes jumelles de ses seins :

> Comme on colle l'oreille à la conque marine,
> Tu poseras ta joue entre mes deux seins frais
> Pour écouter au loin battre les beaux secrets
> Qui scandent la lenteur tendre de ma poitrine.

Posons notre joue contre les seins frais de cette poésie : elle nous révélera un peu du secret de l'âme féminine. La poésie de Mme Catulle Mendès, d'abord timide et inquiète dans *les Charmes*, s'est faite grave et hautaine dans *le Cœur magnifique*. Parfois même, comme une végétation trop riche, l'éloquence et son rythme balancé y étouffent un peu le souffle des aveux, et la respiration de la femme. Mais il semble que c'est en élevant la voix que la poétesse a réussi à couvrir les bruits de la vie qui l'importunaient. C'est d'abord pour elle-même qu'elle chante et qu'elle se grise des harmonies de son chant ; écoutons-la : sa voix est pure et d'une belle sonorité, grave et sensuelle.

CÉCILE SAUVAGE

La poésie de Cécile Sauvage est une poésie de plein air et de plein vent : elle a la souplesse et la sveltesse d'un arbre solidement attaché à la terre, mais qui s'élance de toutes ses branches vers la lumière. Il y a dans ces vers un amour de la vie pour elle-même, qui ne cherche pas à comprendre au delà

de la sensation d'être. Ce contact direct avec la nature, cette participation à tous ses mouvements a permis à cette Muse de la surprendre dans ses gestes les plus secrets et comme dans sa nudité même. Elle s'est approchée d'elle, comme un amant de son amante, et l'a respirée, avec une curiosité passionnée. Curiosité de ses propres sensations, désir de fixer toutes les émotions de sa vie, il n'y a pas de poésie sans cela. On a cette joie en lisant les poèmes de Cécile Sauvage, de voir que cette jeune femme ne s'est laissée suggestionner par aucune poésie antérieure ; les images qu'elle nous offre sont toutes fraîchement cueillies et ont encore l'humidité parfumée des fleurs coupées au buisson.

Sa philosophie est une sorte de panthéisme où elle éprouve le besoin de se baigner jusqu'au cou. La nature, elle le sent bien, n'est que le prolongement de son être :

> ... Je porte le jour ainsi qu'on porte un cœur
> Ou comme lourdement on traîne une douleur.
>
> . . . . . .
>
> Et je ne sais plus bien parfois ce que je suis,
> Si mon âme est le jour, si le jour est mon âme.
>
> Dans ces communions pourtant je reste femme
> Et ma douceur sourit ; peut-être je suis Dieu,
> De me trouver ainsi tout entière en tout lieu,
> D'être une et d'être mille avec des yeux sans nombre...

Mais, davantage encore : elle est toute la nature, et sa poésie sera une vivification de la formule de Schopenhauer : « Le monde est ma représentation. » Une autre pensée pèse sur elle : on est en prison sur la terre ; jamais on ne pourra s'en évader que pour mourir. Elle titube comme une petite mouche, ivre dans l'éther. J'ai rêvé, dit-elle,

> J'ai rêvé de saisir la comète à la queue
> Et d'approcher Vénus où clignote un feu vert.
> Je fuirai sans avoir, sur les monts de la lune,
> Cherché parmi les rocs des coquillages morts,
> Et, poursuivant son vol pesant et sa fortune,
> L'astre s'éloignera jaloux de ses trésors.
> Je ne m'asseoirai pas au clos de la Grande Ourse,
> Dont le lopin d'azur hante mes soirs d'été ;
> Comme un cheval lancé dans l'arène à la course
> Je tournerai toujours dans mon humanité.

Au bout de cette course, il faudra « rentrer dans la mort

comme dans un étui ». Obsédée par cette pensée d'être un petit être éphémère, accroché aux flancs de la Terre, ce grain de poussière égaré dans l'espace, Cécile Sauvage a intitulé son livre encore inédit : *Tandis que la Terre tourne*. La nuit, lorsque le réseau des étoiles enveloppe la terre, et que nous pouvons nous situer dans l'étendue, la poétesse éprouve vraiment le vertige d'une course haletante, à se sentir emportée, sans savoir pourquoi, vers de mystérieuses constellations. Ce n'est pas une inquiétude métaphysique, mais une angoisse toute humaine, faite de l'impossibilité de s'échapper, et de sentir le poids de l'atmosphère sur son âme et sur ses épaules. Toute la nature participe à cette angoisse :

L'arbre, cherchant de l'air, du tronc crispé s'élance ;
En son étroit bassin, la source blêmit et meurt ;
L'ombre, dans les recoins, bâillonne la lueur ;
Sous la glèbe enfouie avorte la semence.

Mon sein pour respirer doit soulever un mur ;
La lune, en haut, blêmit dans son carcan d'azur ;
En surgissant le vent s'étrangle sous la porte ;

La nuit jette au soleil son ténébreux lasso ;
Le ciel serre le monde en son énorme étau
Et le sol est glacé comme de la peau morte.

Pourtant, après avoir communié à cette inconsciente angoisse des choses, la poétesse s'évade du rêve dionysiaque, et se place, spectatrice, au-dessus des contingences. Qu'on me laisse rire, dit-elle, « rire indéfiniment ainsi qu'un masque grec... »

Je ris de voir les gens trouver l'ombre angoissante
Et vouloir pénétrer ce qui n'existe pas...

J'aime ce rire philosophique, jeune frère du rire de Zarathoustra ; j'aime ce sourire ironique qui se glisse sous les frondaisons de l'Automne. Il ne faut pas avoir de pitié pour ce qui meurt :

Le vieux jour se cramponne aux ramures du soir ;
Le corbeau sépulcral fait claquer son vol noir ;
. . . .
L'ombre qui tombe étend ses derniers lambeaux
Sur le sol souffreteux où se fane la vie...
. . . .
Le monde poitrinaire au bois toussaille encor
Ses arbres consumés crachent des feuilles d'or...

Devant la joie neuve du printemps, Cécile Sauvage aura le même sourire, sans gravité inutile : elle nous dira le vol des hannetons « qui titube et qui grince », « la chouette miauleuse et qui n'a pas sommeil ». Le Printemps :

C'est un monde enfantin avec un remuement
De pétales, d'oiseaux, d'insectes et de vent.
Le silence, le soir, s'avance à pas d'eunuque
Et fait tomber sans bruit quelque étoile caduque
Sur cet arbre nocturne où l'allégresse dort ;
La lune amarre là son petit bateau d'or.

Ailleurs, une autre image, plus familière encore, nous représentera la nuit, laissant en fuyant « sa pantoufle lunaire » et le soleil « ramant vers son déclin ». Voici l'abeille, qui de « pollen empoussière ses bottes », tandis que « les branches d'un tilleul disent des messes basses » et que, des cloches de moutons « versent leurs eaux dolentes ».

Avec quelle sagesse, cette Muse nous dit qu'il faut jouir des minutes de la vie et ne rien désirer au-delà :

Heureux qui met sa chair au soleil et l'y gonfle
D'un puéril orgueil et d'un sucre d'été,
Comme l'insecte noir qui butine et qui ronfle.

Elle-même ne veut rien connaître du monde, où « l'amour est cruel » ; elle veut « faire simplement son devoir d'eau courante ». Elle considère l'amour et ses sensualités comme une des fonctions de son être et ne le vêt pas de mysticités compliquées. Cependant, dans cette simplicité, quelle délicatesse de sentiments :

Je pleurerai l'instant vécu loin de tes yeux,
La minute d'oubli pour ton âme perdue,
L'inconstance d'avoir humé le vent joyeux,
D'avoir, en regardant une abeille quêteuse,
Ri sans me souvenir que tu n'étais pas là ;
. . . . . .
Car pour toi je me veux aussi pure et fermée
Qu'une étoile de lait qui sur la nuit descend.

Mais voici que dans la dernière partie de son volume : *l'Ame en bourgeon*, la poétesse, fructifiée par l'amour, se penche vers le mystère qu'elle porte en son giron. Il y a dans ces aveux d'une femme une belle sensualité animale, et jamais peut-être les secrètes sensations de la maternité n'avaient été exprimées

avec cette sincérité. Je regarde, « avec un œil gros d'infini », dit-elle,

Grouiller dans mon giron les graines de la vie
Et des chapelets d'œufs ceindre mon flanc béni.

Puis, s'adressant à cette enfant qui dort en elle :

Autour de toi ma vie est une chaude laine
Où tes membres frileux poussent dans le secret.
Je suis autour de toi comme l'amande verte
Qui ferme son écrin sur l'amandon laiteux.

. . . . . .

La larme qui me monte aux yeux, tu la connais,
Elle a le goût profond de mon sang sur tes lèvres.

. . . . . .

Je vois tes bras monter jusqu'à ma nuit obscure
Comme pour caresser ce que j'ai d'ignoré.

. . . . . .

Ecoute, maintenant que tu m'entends encor,
Imprime dans mon sein ta bouche puérile,
Réponds à mon amour avec ta chair docile :
Quel autre enlacement me paraîtra plus fort ?

Plus tard, ajoute-t-elle, je me souviendrai des temps où j'étais avec toi, « lorsque nous étions deux à jouer dans mon âme ».

Ouvre d'abord les yeux à mon doux crépuscule,
Prépare-les longtemps à l'éclat du soleil ;
Vole dans mes jardins, léger comme une bulle,
Afin de ne pas trop t'étonner au réveil.

L'enfant naît ; la mère nous dit son émotion et sa douleur :

Te voilà hors de l'alvéole,
Petite abeille de ma chair ;
Je suis la ruche sans parole
Dont l'essaim est parti dans l'air.
Vois-tu, je suis vide et suis soûle
Comme une jonque sans rameur.

. . . . . .

Tu n'es plus tout à moi. Ta tête
Réfléchit déjà d'autres cieux
Et c'est l'ombre de la tempête
Qui déjà monte dans tes yeux.

Et tandis qu'elle regarde les yeux de son enfant, encore pleins de son ombre, elle se trouve « petite et l'âme retombée ».

Une grande sensualité fraîche se dégage de cette poésie, qui plonge ses racines dans la terre, comme un arbre : elle nous apporte, dans son souffle rythmé, l'élan spontané d'un être jeune et sain qui veut vivre et ne se refuse à aucune des sensations de la vie. Ce recueil de vers simples, nets, et cependant d'une belle langue aux images et aux métaphores neuves, contient toute l'âme d'une femme, à la fois sereine et angoissée, mais qui sait que c'est cette angoisse qui donne de la valeur à nos sensations humaines. *Tandis que la Terre tourne*, l'emportant vers la mort, la poétesse chante sa joie et sa douleur et, sachant que sa fonction de femme est de transmettre la vie qu'elle a reçue, elle lègue son âme, lourde de rêves anciens, à son enfant, qui continuera son sourire devant le mystère des choses.

La poésie de Cécile Sauvage est bien son propre reflet : c'est par son chant qu'elle a pris conscience d'elle-même et de la nature, qu'elle sent battre, à ses tempes, comme une artère enfiévrée. On devine qu'elle ne peut trouver le repos que dans la sensation de participer aux mouvements des choses, qui ont le rythme de son cœur. Et lorsque, selon son expression, elle veut « prendre dans un élan le monde à bras le corps », elle appuie vraiment sa chair de femme contre lui, et se laisse posséder par la vie comme par un amant.

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

Jeanne Perdriel-Vaissière a mis en épigraphe à son livre : *Celles qui attendent*, cette phrase d'André Gide : « Une existence pathétique, Nathanaël, plutôt que la tranquillité. Je ne souhaite pas d'autre repos que celui du sommeil de la mort. » C'est le tourment de l'attente qui fait la poésie de cette Muse ; le bonheur qu'elle espère est d'autant plus beau qu'il la fuit davantage : elle l'imagine et lui donne une réalité perpétuelle en elle-même. L'important, pour elle, comme pour tout être sensible, c'est de s'inventer une existence pathétique. Ce ne sera pas l'atmosphère d'un pays qu'elle étendra, artistiquement, autour d'elle, mais elle évoquera le retour d'un être aimé dont la présence créait autour d'elle une atmosphère de bonheur. Depuis, sa vie, comme une horloge dont on oublie de remonter les poids, s'est arrêtée : elle vit désormais dans

ce passé toujours présent, si présent que la poétesse en parle comme de la seule réalité immédiate :

Le vent qui court, lissant les lames déferlées,
Sur tes lèvres sècha leur haleine salée,
Et ton baiser, ce soir, a le goût de la mer ;
Il me plaît d'en garder l'âpre saveur intacte,
Car l'amour dont il inscrivit l'image exacte,
Serait moins pénétrant s'il n'était moins amer.
Ta bouche, en le scellant d'une empreinte brûlante,
Semble asservir plus fort celle qui le reçut,
Celle-là dont le cœur ne t'aura point déçu,
Qui garde, obstinément tenace et patiente,
L'ardent et douloureux bonheur qu'elle a choisi,
Et librement t'a dit : « Je t'aime et me voici. »

Elle rêve à chaque instant que le navire qui ramène son amant a jeté l'ancre dans la nuit ; mais le retour des saisons « a plusieurs fois dressé le décor des adieux » et voici que d'autres images se réveillent : rappelle-toi :

Une abeille rôdait dans la chambre, obstinée,
La joie et l'abandon m'avaient fermé les yeux,
Le soleil à mon front tissait des fils de cuivre,
Mes lèvres attendaient ton souffle pour en vivre,
Tu me soulevas vers ta bouche, encore un peu,
Et, prenant notre amour pour une fleur vivante,
L'abeille, interrompant sa course bourdonnante,
Lourde du miel des fleurs, tomba sur mes cheveux.

Un autre été est revenu : elle ne veut pas le vivre et ferme ses yeux à la beauté des choses ; sa poésie ne décrit pas sa vision de l'instant, mais l'hallucination du passé qui s'interpose entre elle et la nature.

Ce soir, dans la vallée ouverte sur la mer,
Près des sources dont se gorgèrent les ciguës,
La violente odeur des foins imprègne l'air.

Elle imagine que, portée au large par le vent, l'odeur de l'été réveillera en son ami le souvenir des caresses passées,

Et d'un visage ardent que pâlissait l'amour.

L'angoisse de l'attente se fait plus lourde, puis il lui semble avoir épuisé la puissance de souffrir. Cette torpeur l'épouvante :

Réveillez-moi, je veux sentir, je veux souffrir,
Car ma douleur étreint plus fort mon souvenir.

Elle sent qu'il lui est nécessaire, pour maintenir toute la chaleur de sa vie, d'entretenir en elle cette flamme douloureuse.

Elle se remet à souffrir :

> Vos larmes, c'est encor quelque chose qui vit;
> Leur brûlure à votre visage
> Est chaude comme fut le baiser de celui
> Dont vous poursuit l'ingrate image.

Au seuil de son livre, Jeanne Perdriel-Vaissière nous montrait celles qui attendent, penchées « au balcon de leur longue espérance » :

> Avec la main ouverte au-dessus de leurs yeux,

elles ont interrogé toutes les voiles qui passent sur la mer, elles ont vécu, de longues années, dans l'attente du bien-aimé qui n'est jamais revenu ; elles sont devenues celles qui n'attendent plus rien :

> Celles qui n'attendaient plus rien
> Etaient plus mortes que les mortes.

LAURENT ÉVRARD

On est étonné, après tant de spontanéités féminines, si proches encore de la vie directement captée, de trouver, dans l'œuvre d'une femme, une poésie d'un art parfait, aussi savant que l'art de Mallarmé. Sous ce pseudonyme masculin, se cache, en effet, une femme, qui nous a révélé dans deux romans, déjà, ses qualités d'analyste. Laurent Evrard n'a pas cru qu'il lui suffirait, pour être poète, de s'abandonner aux intuitions de sa pensée; elle a voulu, avant d'écrire ses poèmes, posséder son art, son métier, comme les Maîtres, étudier toutes les ressources de sa langue, afin, connaissant les secrets des mots, de manier à son gré les images et les idées.

Aussi pourrait-on penser que le poète s'est trouvé un peu étouffé par l'artiste, mais quelle sagesse d'avoir voulu maîtriser les élans de sa sensibilité, pour n'en retenir que le dessin précis. L'émotion que l'on éprouve en lisant, en étudiant ce volume, *Fables et chansons*, difficile un peu (ce qui est vraiment beau est toujours un peu caché, mystérieux, et ne se livre pas au premier regard, au premier palper des mains et

le l'intelligence), — l'émotion ressentie est d'abord presque toute intellectuelle. Mais on admire le poète de ne nous avoir lui-même livré son émotion qu'intellectualisée par l'art. Obscurément nous retrouvons en nous les sensualités secrètes qui composent cet émoi, et on se sent troublé comme devant un beau marbre nu, ou devant l'Hérodiade de Mallarmé.

Ces poèmes sont écrits comme de la musique, avec toutes les ressources de la symphonie : allitérations savantes, cadences et rythmes, qui permettent au vers d'enfermer non pas seulement l'abstraction de l'image, mais son bruit même :

La rafale a froissé les frondaisons et les tente.
Par un geste qui retrousse leurs trop traînantes garnitures,
Les bras nus ont ployé dans la lenteur des détentes ;
En ses poses le bois craque sous les aisselles des ramures.

Ces vers nous évoquent la double vision de la forêt et des danseuses sylvaines. Nous voyons des arbres tordre sous le vent leur chair de femme, tendre leurs muscles. Nous écoutons bruire, sous leurs bras levés, les feuillages de leurs aisselles.

Le plaisir fait crier tout le squelette et les feuilles :
Tourner vite sur les aines ! Meurtrir l'écorce par les chocs !
S'allonger, osciller dans le péril et l'orgueil
Des beaux muscles, des longs torses, du grand spectacle qui disloque !

Il y a dans cette poésie un sens de l'expression exacte et de la concision qui est d'un art interdit à la plupart des poètes. Quel artiste a jamais su féminiser ainsi la forêt, faire d'une rafale automnale un soulèvement de gorges haletantes, un déhanchement de désirs, un appel de bras levés ? Pas un vers de ce poème, qui ne rappelle à ceux qui ont aimé et regardé les bois un des gestes familiers des arbres :

Soudain, droit, arrogant, comme arcbouté sur des hanches,
Un corps raide se soulève dans ses verdures libertines,
Et brandit des bras noirs avec emphase hors des manches !
Et s'élance sur les pointes épouvantables des racines !

Et voici une des notations musicales du vent :

L'intolérant orgue roi, jaloux du bruit, s'enfle, refoule :
Ses fugues vivaces se poursuivent et s'enchevêtrent, roulent, se foulent.

Pour réciter ces vers, il ne faut pas tenter d'éluder tout à fait les muettes ; elles ont leur valeur musicale et résonnante :

Et longtemps elle écoute, en haletant sur l'échine
Tout l'orchestre de la danse qui la provoque dans ses ombres.

Il serait trop facile de dire que ces vers de quatorze, de quinze ou de seize pieds ne sont en somme que deux vers de mètres connus, soudés. Cette tentative d'allonger de quelques syllabes la mesure des vers, afin de lui donner l'amplitude d'une phrase musicale, n'aura pas été tout à fait vaine, puisqu'elle nous aura prouvé que la rime, au bout de cette longue mesure, répond encore à sa sœur lointaine. Écoutons ces cloches :

Deux cloches choquantes, tempêtent, tracassent, se pressent sans cesse
Et sonnent, monotones, les craintes, les plaintes, les haines prochaines,
La horde des laides, des grandes, des lourdes, démentes tristesses!

Mais cette poésie n'essaie pas seulement de capter, dans son souple réseau, les harmonies de la nature : elle les marie aux angoisses d'une sensibilité. Orgues de la nuit, cloches du cœur qui battent aux artères le rythme des souvenirs et des peines : on entend le branle monotone d'une cloche mystérieuse qui sonne dans notre cœur, et au loin dans la forêt.

Un symbole toujours s'appuie au tronc des arbres, et contre le marbre des strophes. Mais il est difficile de faire comprendre l'harmonie de ces poèmes en n'en montrant que des fragments.

Que les bois ont l'air dur, inexorable, immobile,
Dans ces heures invincibles de force inerte, chaude et grise :
Sans lueur qui zigzague ou rien qui passe et s'irise,
Ils se tiennent formidables par le prestige survenu.

Le feuillage en suspens, inextricable et menu,
S'éternise dans l'angoisse de ces silences d'attitude.
Un repos si nombreux a les douleurs d'une étude
Surprenante dans les touffes, les fouillis sombres et les jets!

Jadis « les forêts cherchaient leur place et bougeaient ».

On voyait travailler les ressorts secs et l'acier
De ces feuilles métalliques qui se déplissent et se plissent...

Mais ces « fugaces véhémences, dont la nature se complique », devaient suggérer à l'homme « ancien et mystique » « des contraintes uniformes et des attentes sans désir » :

Qu'ils sont forts et pareils, exorbitants et farouches,
Les troncs d'arbres, les troncs d'hommes avec des feuilles ou des mains!

On sent le prodige « d'une occulte loi humaine survenue ». Symbole des contraintes nécessaires, qui font que les hommes se surmontent et que les arbres, élagués de leurs branches basses, s'élancent d'un jet plus svelte, vers la lumière :

Qui ne sent qu'à son heure un idéal convenu
Donne aux frustes silhouettes des accents justes et du style !
Que les troncs aujourd'hui sont douloureux ! qu'ils s'effilent !
Quelle angoisse dans la force des apparences immobiles !

C'est l'art humain qui donne une valeur à la nature en la stylisant, en lui imposant le rythme même de son cœur.

Dans ce poème : *Roues de Moulin*, le poète a cherché à rendre musicalement le bruit obstiné de l'eau se jetant sur les roues ; les mots ont la souplesse et les courbes mêmes d'une cascade :

Et la roue en tournant sent le cours et le poids d'un mystère
Terrifique, comme un rêve volubile, lunatique, qui sur place
La soulève, et l'oblige au tapage
Agitant, aux sursauts et fracas
Cahotants des volants, dont les brefs ronflements se succèdent,
Cédant vite, tour à tour, tant la chute torrentielle les obsède !

L'eau ruis*selle*
*Celé*brant sa puis*sance*
*Sen*suelle dans un *flux*
*Lux*ueux d'éme*raudes*
*Au*dacieuses, de ru*bis*
*Bize*autés ; elle agra*fe*
*Af*fairée ou ré*pand*
En traînées les ag*iles*
*Illu*soires colliers d'ambres qui vacillent.

Ici la rime est remplacée par la répétition en écho, au commencement du vers suivant, de la dernière syllabe du vers précédent. Ce rebondissement de la dernière note simule bien la seconde d'arrêt, d'hésitation presque, de l'eau qui coule, et le tournoiement un peu saccadé de la roue qui reçoit ce halètement de la cascade. Ces rimes, heurtantes — écrit Laurent Evrard, au seuil de son volume, — ne sont pas une innovation. Qu'on me permette une altération typographique, explique-t-elle, et les voici, ou peu s'en faut, dans « la chasse du Burgrave » :

Daigne protéger notre chasse,
Châsse de Monseigneur Godefroi,
Roi ! etc...

On voit l'altération typographique que Laurent Evrard impose au texte de Victor Hugo. Chez V. Hugo, les rimes gardent leur plénitude traditionnelle : c'est un mot qui répond, en écho, à un mot. Chez l'auteur de *Fables et chansons*, c'est, plus musicalement, le rebondissement d'une sonorité; et cela, me paraît tout de même une innovation.

Mais voici *la Légende de Saint Marc*, qui compose à elle seule presque la moitié de ce recueil. C'est un poème d'une grande beauté, et d'une grande habileté, où l'auteur a enfermé tout le mystère symbolique d'une légende, la sérénité antique et l'inquiétude chrétienne. Chaque strophe, chaque mot de ce poème est comme la pierre ou la colonne nécessaire d'un édifice, et j'hésite à donner une trompeuse analyse de cette œuvre. J'en citerai quelques fragments, qui donneront le désir de connaître l'ensemble, et de savoir par quelle incantation, Marc, le magicien, « l'étonnant scribe de la Bible », dompta, subjugua les marbres antiques pour en composer sa basilique. Il entre à Bysance dans l'hippodrome au grand tour :

Vingt-deux rangs de statues y présidaient le parcours.
Près des bornes, un quadrige, fier des lointaines origines,
Dédaigneux par le cuivre et l'or épais ajouté.

Ces chevaux, en voyant l'index se tendre et pointer,
Caracolent ! Ils se cabrent ! Ils broient le socle ! Déracinent
Leurs sabots ! Ils ont peur des fouets futurs sur leurs reins !

« Marc pour eux entreprend de fabriquer un grand char, » fait de toutes les colonnes et de tous les troncs de marbre qui l'environnent. Puis, il précipite l'attelage dans la mer, l'attelage dont « tous les muscles se dépêchent ». Il sait que Jésus, dont il envie

Le pied fort et léger qui va serein sur les eaux,

a marché sur la mer. Il veut, lui, mener son char de marbre sur l'océan ; mais le doute de sa puissance le pénètre. Le char s'arrête à jamais, et il dédie au « seul Mage Inimitable et Parfait » son arche, les bons étalons et le lion amical.

Il dételle en pleine eau le char branlant et le cale,
Met en pièces les roues riches et si prodigieuses en colonnes,
Etayant l'édifice avec les fûts qui scintillent.

. . . . . .

Sur l'un d'eux, orgueilleux du bel élan et du saut,

Toujours noble, plein d'arcanes, inexpugnable, démoniaque,
Le Lion de Saint-Marc est désormais à l'affut.

Or quand Marc eut mis l'ordre et l'harmonie dans les fûts,
Il fit place sur le porche de la récente Basilique
Au quadrige immobile en plein travail et fumant,
Arrêté dans l'ampleur d'un immortel mouvement.

Et saint Marc, l'étonnant scribe de la Bible, se courbe devant Jésus, le Mage Inimitable. Mais il songe que son grand char surnagerait comme une île,

Tous les marbres, tous les bronzes, grâce aux effluves qui fascinent,
Se baignant, s'animant, seraient à moi dans la mer,

s'il avait vu jadis « le Pied fort et léger marcher sans peur sur les eaux ».

On se rendra compte par ces quelques citations de la qualité du talent de Laurent Evrard. Alors que les autres poètes, hommes et femmes, se penchent avec tristesse sur les amertumes de leur cœur, elle nous donne une leçon de maîtrise sur nous-mêmes, et nous excite, par son œuvre, à nous projeter en dehors de nos tourments intimes, pour créer, avec les reflets de la vie, un peu de beauté stylisée.

La plupart des œuvres des Muses, dont j'ai essayé de noter le bruissement au-dessus de la vie, symbolise bien l'effort d'une ruche s'abattant sur un champ de parfums. Il y a, dans cette poésie féminine une frénésie de vibration, un désir de se jeter dans tous les calices et de se poudrer de pollens, qui est beau à regarder, dans le soleil. Vivre, de toute la puissance de son ressort physique, sans autre curiosité que le mécanisme de ses propres sensations, vierge de toute culture intellectuelle, telle me paraît être l'ambition de la femme poète. Si, selon Buffon, le génie, pour l'homme, est une longue patience, une longue recherche de soi-même, le génie de la femme poète est une spontanéité, l'expression de la vibration immédiate de sa sensibilité, la réaction subite de ses sens effleurés par les émotions de la vie. Mais ce travail d'abeilles, butineuses de sensations fraîches, n'aura pas été inutile ; un poète de génie viendra qui fera du miel avec cette cire parfumée de l'odeur de la femme.

JEAN DE GOURMONT.

RÉMINISCENCES

—

I

Ce sont des visions passagères, brèves :
des aspects de la brume où passe un jour soudain ;
une apparition imprécise, des jardins
que dessine un ciel par l'art merveilleux des nues.

Des incarnations de femmes inconnues,
d'êtres dont le destin se mêle à mon destin ;
figures du passé dont le contour éteint
ne laisse en mon cerveau que des traces ténues.

Réminiscences ! Souvenirs imprécis, confus,
d'un temps dont mon esprit ignore la distance,
où j'ai vécu pourtant lors d'une autre existence.

Où je fus, je le sens, un être qui n'est plus !
Pourquoi, révélateurs des images secrètes,
passer, comme l'éclair, dans mon âme inquiète ?

II

Dans les replis cachés de ma mémoire obscure
s'élèvent, tout à coup, d'éclatants tableaux :
une ville de rêve, où j'erre, au bord des eaux,
dans l'éblouissement des nefs et des sculptures.

Un vieux burg féodal, couronné de créneaux,
que j'ai bâti pour une étrange créature :
une salle, avec ses fenêtres à meneaux,
où ***j'épèle, dans un manuscrit à figures.***

Une place publique où passe, sous la neige,
aux lueurs des flambeaux un funèbre cortège,
que précède un bourreau masqué de velours rouge :

Près du dôme je vois flotter des étendards,
et des soldats de pierre aux mystiques regards
s'effacer, lentement, dans le brouillard qui bouge.

FRÉDÉRIC RAISIN.

JULES TELLIER

(1863-1889)

(*Suite* [1])

L'œuvre poétique de Tellier est tout classique. Sa technique, à l'heure où Gustave Kahn et Laforgue s'efforçaient à libérer le vers, demeurait traditionnelle. Symboliste (Cf. *les Deux Flûtes*, — *le Banquet*), il l'était forcément comme tout poète, mais en restant fidèle au procédé de l'image expliquée par l'application. Il n'a pas pressenti l'influence prodigieuse de Mallarmé ; après les luttes wagnériennes, au moment où Debussy allait scandaliser « l'amateur » — et pendant les terribles combats que suscitaient les harmonies impressionnistes, — il ne semble pas que la musique et la peinture l'aient *particulièrement* intéressé : sans doute, il ne percevait pas les subtiles analogies qui relient tous les arts.

La forme de *la Cité Intérieure* est plus soignée et plus parfaite ; ce recueil posthume est assez difficile à analyser parce qu'il n'est pas *un*. A côté de pièces imitées de l'antique, amusement de lettré, « *jeux* de mandarins las, » — dont quelques-unes sont d'une délicieuse pureté de forme (*l'Enfant aux Roses* (2), *Eglogue* (3),) nous trouvons des poèmes où se peint le mal de penser (*Princes de la Jeunesse*) et des poésies plus proprement lyriques. Tellier peut difficilement prendre ses sujets hors de lui-même ; il avait abusé de l'analyse et l'analyse le lui rendit. Mais il avait trop le sentiment de la mesure pour se livrer à des dévergondages de verbe. Après cette *Prière à la Mort*, si sobre et si poignante, où, vers la fin, se mêle aux accents de Vigny et de Leconte de Lisle un grondement plus *humain* :

> Donne-moi le Repos et l'Oubli, les seuls biens !
> Endors-moi dans la paix de ta couche glacée.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 296.
(2) Epigraphe de Straton.
(3) Epigraphe de Virgile.

Mais avant le moment où tu clôras les miens,
Ferme les yeux par qui mon âme fut blessée !

Périsse à jamais l'Être éphémère et charmant,
Apparence flottant parmi les apparences,
Dont la grâce a touché mon cœur profondément,
Et par qui j'ai connu de si dures souffrances !

Car, dût-elle aussitôt disparaître à son tour
De ce monde où tout n'est que mirage et que leurre,
Quand même pour la vie elle n'aurait qu'un jour,
Et quand pour le plaisir elle n'aurait qu'une heure,

Cette heure-là, rien que cette heure, en vérité,
Quand j'y songe un instant, m'est à ce point cruelle,
Que je n'en conçois plus même la vanité,
Et qu'à mon cœur jaloux elle semble éternelle...

nous ne trouvons guère qu'une poésie dictée par ce sentiment d'amour haineux (1), et qui rappelle assez curieusement par ses doubles aspects Henri Heine et Baudelaire; ainsi que cet amer sonnet indulgent et triste, où, longtemps après l'énoncé des mots, vibre encore en échos assourdis la plainte de cette âme complexe, — comme des harmoniques se perdant peu à peu dans l'atmosphère.

Au moment le plus cher des nuits, je ne sais quoi
D'indulgent et de triste en mon amour se mêle,
A voir quelle folie hystérique et charnelle
Tient tes sens sous son joug et leur dicte sa loi.

Mais quand je te redis, troublé d'un vague effroi,
Mes injustes soupçons et ma plainte éternelle,
Ta voix se fait plus douce et presque maternelle,
Mon cœur d'enfant malade est rassuré par toi.

Exigences de fille et reproches de mère,
Gestes fous que gouverne une sombre chimère,
Mots qu'inspire une douce et sereine bonté,

O faiblesse si forte et calme quand je tremble,
J'aurais pour toi respect et dédain tout ensemble,
Si je n'en voyais trop l'égale vanité...

« Notre âme est comparable à celle des cités », nous dit le poète dans sa pièce liminaire,

La cité de mon âme est dès longtemps troublée,
Les Instincts, orageuse et mouvante assemblée,

(1) Le sonnet dont les quatrains commencent ainsi :

Ton corps passe en blancheur les neiges...
. . . . . .
Ton cœur passe en noirceur la grotte...

Y luttent et chacun la domine à son tour.

Que pour eux soit l'éloge et pour eux soit le blâme !
Ils parlaient. Je n'ai fait que noter tour à tour
Les Voix qui s'élevaient dans la Cité de l'Ame.

Dans ce ton symboliste, remarquons aussi ce délicat sonnet du *Banquet*, fine sculpture aux médiocres reliefs, mais sonnet digne des anthologies. Au banquet de Platon, après les dissertations des sages,

Apparaît, entouré, comme un roi de sa cour,
De joueuses de flûtes en robe diaphane,
Ivre à demi sous sa couronne qui se fane,
Alcibiade, jeune et beau comme le jour.

— Ma vie est un banquet fini, qui se prolonge ;
Seul, parmi les causeurs assoupis, comme en songe,
J'ouvre et promène encor un regard étonné ;

Les fronts sur les coussins ont fait de lourdes chutes :
Verrai-je survenir, de roses couronné,
Alcibiade avec ses joueuses de flûte?

Cette mollesse, qui fait trop défaut au vers de Tellier, nous la pourrions retrouver pourtant. N'y a-t-il pas comme un écho de langueur verlainienne dans l'exquise pièce des *Trois Soirs*, un rappel lointain des *Romances sans Paroles :*

C'était un soir d'avril, sous les rameaux mouvants ;
Nous nous taisions : souvent, le soir, tu te recueilles.
Un vent frais t'effleurait comme effleurent les vents,
Et les feuilles étaient vertes comme des feuilles.

Un soir d'août, très chaud, très languide et très las,
Dans le jardin, parmi les fleurs toutes écloses,
Nous nous taisions, et les lilas étaient lilas,
Et les roses étaient roses comme des roses.

Nous nous taisions, un soir de décembre, aux lueurs
Que jetait dans la chambre obscure l'âtre en flammes,
Et nos deux cœurs battaient comme battent les cœurs,
Et nos âmes étaient tristes comme des âmes.

La rareté des *Reliques* oblige à ces nombreuses citations, car laisser dans l'ombre quelques-unes de ces fines poésies, c'est les condamner à l'oubli presque général. Une très belle pièce est encore cette *Fin de Douleur :*

La douleur fut poignante et rude ; elle est passée ;
On s'occupe, on applique à des riens sa pensée,
On n'est plus ce passant absorbé qui songeait,
Captif d'un rêve unique, et plein d'un seul objet,

Dont la voix basse avait une douceur farouche,
Dont l'esprit se troublait dès qu'il ouvrait la bouche,
Dont le cœur se serrait dès qu'il voulait manger,
Et qui regardait tout d'un regard d'étranger,
On se console, on a la force d'être lâche ;
Mais parfois, cependant, tandis qu'on fait sa tâche,
Et qu'on travaille au coin du feu dans sa maison,
Sans un souvenir même et sans une raison,
Il nous vient une étrange et profonde faiblesse,
Quoique le cerveau reste attentif, et qu'on laisse
Ses yeux soudain mouillés sur les lignes courir...
Et tout le cœur défaille, et l'on voudrait mourir.

Mais cette pièce est belle par sa sincérité profonde plus que par sa *pâte*, et précisément l'on n'y trouve pas de ces

accords de mots mystérieux,
doux comme le baiser de la paupière aux yeux

dont Samain fut prodigue. Mais, à feuilleter le volume, on pourrait pourtant en trouver :

..... et l'horreur caressante et douce de la mer.

..... et d'une envahissante et mortelle langueur,
ce souvenir si doux a pénétré mon cœur.

... et toi, Vesper,
La plus cruelle et la plus douce des étoiles.

Ou bien encore, au hasard des pages :

..... Et c'est un air profond, si naïf et si tendre,
Qu'on veut l'entendre encore, et qu'on pleure à l'entendre.

..... Les yeux indifférents des antiques étoiles.

..... Le large ciel a l'air d'attendre et de se taire,
Et sur mon cœur, et sur la plaine solitaire,
Tout un fourmillement d'étoiles tremble et lait.....

... Et Jules Tellier écrivit Anatole France (1) sera accueilli parmi les petits poètes qui ont des qualités que les grands n'ont point. Si les *minores* de l'antiquité étaient perdus, la couronne de la muse hellénique serait dépouillée de ses fleurs les plus fines. Les grands poètes sont pour tout le monde ; les petits poètes jouissent d'un sort bien enviable encore ; ils sont destinés au plaisir des délicats...

§

Il était naturel que ce jeune homme, épris de poètes, écrivît un livre sur les poètes. Il n'y manqua point. Il est d'usage de

(1) *Le Temps*, février 1890.

considérer négligemment ce volume de critique, dont quelques parties en effet sentent un peu trop la nomenclature; les exigences de librairie ont des cruautés regrettables : un volume de deux cent cinquante pages, où plus de cent noms contemporains sont cités, ne peut manquer d'être superficiel par endroits. Mais certains passages sont des morceaux tout à fait remarquables: telles les études du début sur Leconte de Lille, Banville et Sully-Prudhomme, tels les articles sur Mendès, Mérat, Richepin; et ces remarquables pages consacrées à Verlaine, si émues et si vibrantes, et dont on appréciera mieux la généreuse hardiesse et la sûreté de jugement si l'on songe à l'époque où elles furent écrites (en 1888).

Rien de plus intéressant que *Nos Poètes* pour nous faire pénétrer dans la *connaissance* de Tellier, car nulle critique n'est plus subjective que la sienne, et il lui arrivera de se peindre en voulant dénuder un autre :

Pour ce poète *toujours obsédé par l'idée du néant* (1), l'instant de vie et d'amour qui nous est laissé prend une importance étrange. Il s'attache d'autant plus à son rêve qu'il sait que ce n'est qu'un rêve et qu'il va s'évanouir tout de suite... ce bouddhiste a des oppressions de sensualité.

Ou encore :

Si le poète (2) invoquait la mort, c'est, peut-être, qu'il la craignait déjà. Pourquoi la craindre ne conduirait-il pas à l'aimer ? Qui la craint y songe souvent; et il n'est pas de songe continuel où l'on ne finisse par trouver une douceur.

Mais le mérite de cette critique serait mince si elle n'était qu'une confession déguisée; et s'il arrive à Tellier d'identifier à la sienne l'âme d'un poète, il sait aussi apprécier loyalement, analyser avec sagacité les personnalités les plus opposées. Nul n'aima les poètes d'une passion comparable à la sienne, et combien de ses jugements témoignent de cette « partialité pleine d'amour » dont parlait Gœthe. — De là, souvent, trop d'indulgence à nos yeux, peut-être à cause du recul des ans, qui maintenant remet les choses en place. Si les poètes de clocher m'intéressent peu, si je n'apprécie guère les vers célébrant un plat local, j'ai sans doute tort. Mais il n'est pas

(1) Cazalis.
(2) Leconte de Lisle.

en moi d'être à ce point éclectique et c'est à mes yeux un blasphème que d'employer la langue divine pour célébrer le « boudin grillé (1) ». Tellier, autrement et sans doute mieux que moi, aimait les vers, pour eux-mêmes en quelque sorte, et quel qu'en fût le sujet, — comme certains, épris de sons, chérissent des accords. C'est en se plaçant à ce point de vue qu'il faut lire *Nos Poètes*, et l'on comprendra mieux ainsi ses éloges et ses citations.

Ce qu'on ne saurait trop louer, c'est la note délicieuse dans laquelle ce livre est écrit, — cette phrase d'une bonhomie souriante et familière, qui peut s'élever jusqu'à la grandeur. On imagine difficilement que ces accents d'aïeul enthousiaste et pourtant désabusé appartiennent à un jeune homme de vingt-cinq ans. Jusque dans le blâme, il manque de cette âcreté juvénile qui nous est coutumière : point d'exclamations tragiques, il ne lève pas les bras au ciel, mais égratigne doucement en passant :

M. Dorchain n'a donné jusqu'ici qu'un recueil : *la Jeunesse pensive*. Tout le long du livre, il se pose cette seule question. S'il doit ou non perdre sa candeur, et s'il peut se permettre de consommer l'œuvre de chair en dehors du mariage ? Le « Baiserai-je papa ? » du jeune Diafoirus, c'est à lui-même que ce poète se l'adresse, et il n'obtient pas sa propre autorisation... Ce n'est pas qu'il ne se donne de bonnes raisons : « Tu seras plus tranquille ensuite, tu auras la tête moins lourde et tu travailleras mieux. » Mais, tout de suite après, il s'interrompt et se tance :

> Ah ! sophiste éhonté, cœur fragile, âme lâche,
> Tu glisses, malheureux !

Ce cas de conscience a son intérêt, sûrement ; mais c'est beaucoup de l'agiter durant deux cents pages.

Il avait imaginé de classer « la foule dolente des poètes ses contemporains » en groupes déterminés : les rustiques — les modernes — les lyriques — les baudelairiens — les habiles, etc. — Le léger pédantisme de cette classification le réjouit, et il s'en amuse le premier :

Je rangerai aussi M. Jean Rameau parmi les philosophes, et ce sera l'un des étonnements de ma vie. Mais quoi ! ses vers sont tout

(1) Gabriel Vicaire, *Emaux Bressans*. (Voir les passages que Tellier y consacra.)

pleins de cosmogonies. Il développe assez souvent des lieux communs de métaphysique ; et il a fait beaucoup d'alexandrins comme ceux-ci :

> Pan, Hasard, Tout, Néant, Force, Grand Etre épars,
> Cause première, Corps immense, Esprit, Matière...

Au reste, jamais poète n'eut de telles émotions. M. Jean Rameau a senti sous son front « comme un grand astre chaud » ; l'astre a grandi ; le crâne de M. Rameau a éclaté, et M. Rameau tout entier ; il s'est dilaté, dilaté ; il a été tout l'univers ; et puis, une main a pesé sur lui, l'a comprimé, comprimé, aplati et refaçonné et rajusté ; et il est redevenu M. Jean Rameau. De ces aventures-là, il en reste toujours quelque chose.

Pour ma part, je préférerais les critiques les plus violentes à cette ironie familière. — Tellier a d'ailleurs manié plus souvent la louange que le blâme. Il était de ceux qui admirent comme ils respirent, sans jamais un mesquin retour sur soi ; et non seulement ses contemporains, mais aussi les poètes disparus, étaient pour lui des amis chers. Les morts vivent par nous, c'est notre enthousiasme qui nous les rattache, et toute l'humanité ne forme qu'une longue chaîne vivante et vibrante. Et le vrai but de notre existence devient ainsi l'amour ; aimer par le cœur ou par l'esprit, mais aimer, donner un peu de soi, et les créateurs donnant un peu d'eux-mêmes, c'est un perpétuel échange d'âmes qui s'effleurent...

§

Le meilleur de l'œuvre de Tellier, *ce qui durera*, tient dans *les Reliques :* ses poèmes en prose, et les contes. Là se déploie la magnificence ordonnée de ses phrases, ondulantes et souples et comme musclées ; là se donne carrière la particulière finesse de son humour. On a souvent rapproché Tellier de Laforgue et il *semble* à première vue que le rapprochement s'impose : une certaine parenté existe entre ces esprits comme entre ces destinées : morts tous deux avant la trentaine, tous deux étonnant leur entourage, et chez l'un comme chez l'autre, la « blague » dans la tristesse, le dédoublement de l'observateur chez le sentimental. Mais l'humour de Tellier est plus estompé : ce n'est pas la manière aiguë et frappante de Laforgue ; le ricanement atroce et douloureux de l'Hamlet moderne, cet éclat de rire discordant comme une dissonance non préparée, nous le retrouvons chez le « Poète contumace », nous

ne le rencontrons pas chez Tristan Noël. Ce dernier n'a qu'un sourire, un pauvre sourire doux qui voudrait être sec, et qui plisse à peine les commissures des lèvres. Parce que la blague et l'ironie sont désormais inséparables de notre modernisme, le sentimental applique un masque sur les inesthétiques grimaces, — et plus la sensibilité s'aiguisera, plus le masque sera contourné. Tristan Noël est bien le continuateur des Werther et des René, moins l'orgueil, et sans les apostrophes et le délire de la persécution extérieure. *Le Romantisme, évoluant, aboutit à l'ironie :* qui, au fond, fut plus romantique que l'auteur des *Amours jaunes* ? Fut-il sensibilité plus douloureuse que celle de Corbière, que Pol Kalig appelait « un tendre comprimé » ? A Leopardi écrivant

Non so se il riso o la pietà prevale,
Je ne sais si le rire ou la pitié l'emporte,

Corbière répond :

Et je ris parce que ça me fait un peu mal.

Le rire ici l'emporte, mais quel rire ! il n'est rien de plus navrant que ce rictus dans un visage, lorsque les yeux se ternissent de la buée des larmes.

Tellier se « tient » davantage ; dans une pièce qui ne fut pas éditée dans *les Reliques*, laissant voir la « sincère face », il avouait avec la passion hautaine et contenue d'un Vigny :

.... Nul ne sait le secret sous mon masque enfermé,
Et qu'en ce faux stoïque ont lentement germé
Tant de désirs, et tant d'angoisse, et tant de rage.

Triste et morne, et lassé d'avoir trop tôt vécu,
J'ai donné pour parure à mon orgueil vaincu
Un calme si profond qu'on me prend pour un sage.

Il était trop curieux de frissons nouveaux pour ne pas apprécier, — s'il en connut des passages — l'originalité marquante des *Complaintes* et des *Moralités*. Mais il avait trop de goût, — « ce bon sens de l'esprit » — pour oser les coq-à-l'âne, les pitreries de Laforgue, et son humour comporte je ne sais quoi de fin, de mesuré, de délicat qui est comme la marque de son esprit. Loin de nous la pensée de vouloir rabaisser l'auteur de *l'Imitation*, ou de cet admirable *Solo de Lune*, mais l'idéal esthétique de Tellier était loin également de ces vers libérés, dépourvus de mélodie. Il faut se garder de

certaines comparaisons superficielles; plus parent de Henri Heine que de Laforgue, l'auteur si complexe des *Proses* avait naturellement un esprit fin, délicat, malicieux, dont les souplesses de pensée le rapprocheraient plutôt d'Anatole France; ne croirait-on pas entendre M. Bergeret, entré à son tour dans un théâtre de marionnettes :

Voici le drame primitif, à un personnage, dans la manière de Thespis. Une danseuse danse ; ses habits sont brillants et fripés ; sa figure est peinte crûment ; elle ressemble tout à fait aux danseuses réelles ; et quand elle a dansé, elle s'en va. Et puis? Et puis c'est tout. Il n'en arrive ni plus ni moins. Le tort de nos pièces, à nous, est d'attribuer toujours des conséquences aux actes humains qui en ont si rarement. Et voici le drame à deux personnages, comme dans Phrynichus. Un Chinois et une Chinoise dansent ensemble, s'approchent pour se donner un baiser, dansent encore et sortent chacun d'un côté différent. Voilà qui résume, pour un esprit bien fait, l'éternelle histoire de l'amour. Pas de spectacle plus fertile en réflexions. Ce théâtre a sa philosophie, d'où le libre arbitre est tout d'abord exclu. Rien de plus évident que l'irresponsabilité des personnages : on peut compter les fils qui les font mouvoir. Et une telle représentation de la vie est pour enchanter un déterministe (1).

Quel humour fin, à peine saillant, malice des yeux plutôt que sourire des lèvres en des remarques de ce genre : « C'était à mon gré, un esprit faux. J'entends naturellement par là que nous différions le plus souvent d'avis », ou encore : « A toutes les époques, on a été persuadé vaguement que, cinquante ans plus tôt, les hommes avaient de bien plus belles âmes, et que les vers se vendaient. »

Il vient d'envier le sort des peintres, il s'exclame :

Ils n'ont pas le souci de nommer. Ils n'ont qu'à voir et à reproduire. Après cela, je ne m'y entends guère, et vous me direz peut-être qu'il leur faut connaître exactement ce qu'ils reproduisent. Et puis, ils travaillent au soleil, ils portent des choses lourdes et salissantes, et, s'ils récitent des vers, ils ne manquent point de les rendre faux. Il ne faut les envier sous aucun prétexte. Ce sont des infortunés et des pervers (2)...

Cette parenté avec Anatole France se retrouve dans la tournure philosophique de son esprit. Jules Tellier avait rêvé deux

(1) Article du *Parti National*.
(2) Article du *Parti National*.

séries de Contes; l'une comprenait, — avec les *Notes de Tristan Noël*, — *les Deux Paradis d'Abd-er-Rhaman*, et deux autres Contes ingénieux où devaient se répandre, comme dans les discours de Jérôme Coignard, les opinions et les réflexions du jeune auteur. — Le titre de ce futur volume, *la Mort* (tout noir avec des filets blancs), indique assez la préoccupation dominante.

L'autre recueil aurait compris, — avec *le Pacte de l'Ecolier Juan*, paru en 1887 dans *les Chroniques*, et *le Rêve de Mohammed-ben-Sliman*, encore en brouillon, — une série de contes préparés dans son esprit, mais que la mort emporta dans la nuit.

C'est là que nous pouvons prévoir ce qu'aurait été Jules Tellier; nul doute qu'il n'eût pu s'abstraire de sa prépondérante personnalité : toujours et partout nous aurions retrouvé, plus ou moins évoluée, la philosophie de Tristan Noël, en des romans « à la manière » d'Anatole France. Mais peut-être, analyste subtil comme il l'était, aurait-il conçu plus tard, avec la connaissance plus approfondie de Stendhal, un roman semi-autobiographique dans le genre de *le Rouge et le Noir*?

§

Ces *Notes de Tristan Noël* ont été écrites par un étudiant de Caen, bizarre personnage peu sympathique, paraît-il, qui mit un jour le feu chez lui en voulant brûler de vieux papiers. A la faveur du tumulte, on a pu s'emparer d'un de ses cahiers. Il se compose de trois chapitres : « Heures d'Ennui » — « Heures de Pensées » — « Heures de Tristesses ». — Ce n'est qu'une suite de variations sur le même thème : la mort, — entrecoupées d'analyses minutieuses.

On dit : « A qui la vie déplaît, il est toujours loisible de la quitter. » Oui, mais comptez-vous pour rien la douleur? et qui nous dit que j'aie ce qu'il faut de courage pour cette lâcheté-là? On m'enferme dans une cellule au haut d'une tour et l'on trouve merveilleux que je me plaigne de mon ennui : « Il est, me dit-on, si simple de vous jeter par la fenêtre. » Je le sais, mon ami, et j'y songe. Mais, que diable! j'aimerais encore mieux n'avoir pas été enfermé.

Une absence complète de tout désir ; il n'avait pas ce souci de l'exotisme, qui pousse certains modernes à errer par

toute la terre, dans l'espérance de trouver *ailleurs* la joie qui les fuit dans le présent :

Je n'ai jamais entendu sans étonnement une marche militaire. Cette musique-là a l'air persuadée qu'il y a un intérêt quelconque *à aller quelque part.*

Des recherches maladives sur ses sentiments : une amitié :

Au fond, tous ses bonheurs me blessent au cœur, *mais j'ai besoin de le lier à moi*, et de me créer une supériorité sur lui, et c'est pourquoi je lui fais tout le bien en lui désirant tout le mal... S'il mourait, j'éprouverais, je le sens, plus de soulagement que de douleur.

... Tout cela, ce n'est point l'amour ; c'est l'envie qu'on a, ne pouvant plus le connaître, pour ceux qui l'éprouvent et celles qui l'inspirent... — Ne pas pouvoir être aimé de celle-ci, ce serait encore une chose grande : la douleur. Ne pas pouvoir aimer comme celui-là, c'est une chose bête : l'ennui.

Et pour chasser l'ennui, Tristan Noël se met à penser, et, comme il est horriblement déterministe, il conclut vite :

Je suis. Me suis-je voulu avant d'être? Y-a-t-il un moment où j'existais, sans attributs, et où il m'a été donné de choisir moi-même ma nature ? Non. C'est fatalement que je suis, et que je suis une certaine chose, plutôt qu'une autre. Je suis Tristan Noël ; je pourrais être chacal, rosier ou bloc de fer, et j'y aurais précisément le même mérite.

Toutes ses réflexions vont découler de ce principe ; ce n'est pas un orgueilleux, il se juge sans indulgence et se croit sans mérites. Mais qu'y faire?

On me dit : « Vous pouvez changer votre nature : la sottise s'atténue par le travail ; les mauvais instincts se surmontent par la volonté. » Soit. Mais si je n'ai pas en moi ce qu'il faut de curiosité pour travailler, ou ce qu'il faut de scrupules pour vouloir?

Et alors, n'espérant plus rien, Tristan Noël s'abandonne à sa tristesse, et s'empoisonne.

Suivant un chemin différent, l'autre conte arrivera aux mêmes conclusions. *Les Deux Paradis d'Abd-er-Rhaman*, publié en 1887 dans *les Chroniques*, constitue peut-être le chef-d'œuvre de Tellier.

Pendant longtemps, ce vieux taleb, le héros, avait cru au Koran d'une foi absolue. Mais à fréquenter les Français après

leur entrée à Constantine, il perdit la paix de son esprit; dès lors, un combat perpétuel se livre en son âme :

Comment sortir de ces doutes? Plus Abd-er-Rhaman méditait, plus il lui semblait difficile de décider entre les deux religions. La question était grave pourtant. L'Evangile le menaçait de l'enfer s'il doutait de la divinité de Jésus; le Koran le menaçait du Gehennan s'il ne croyait pas à la mission de Mahommed.

Le soir de sa mort, pris d'une subite indisposition, le vieux taleb fait venir tour à tour le prêtre chrétien auquel il déclare vouloir embrasser la religion catholique, — et l'iman, dont il voudrait la bénédiction; et, « cette nuit-là, par un prodige unique, il eut vraiment deux croyances, absolues toutes les deux, car il ne les comparait plus et ne s'arrêtait plus à leurs contradictions; il se contentait de songer séparément à chacune d'elles, et d'y adhérer de toutes les forces de son âme ».

Voici donc Abd-er-Rhaman qui meurt, et deux anges s'empressent autour de lui, s'offrant chacun à lui servir de guide : Raphaël, l'ange des chrétiens — Azraël, l'ange des musulmans. Ils expliquent :

Sache qu'aucune religion n'est plus vraie que les autres, parce que toutes sont également vraies à la fois... C'est de ce que vous avez rêvé pendant la vie que se compose votre destin après la mort. L'homme qui a cru à une religion l'a rendue vraie pour lui en y croyant, et il est jugé par elle.

Le vieillard aura donc, tour à tour, droit aux deux paradis, et le voici suivant le blanc Raphaël; sur son trône, il reste longtemps en extase :

Cependant, peu à peu, le ravissement se dissipa, et Abd-er-Rhaman n'éprouva plus qu'un plaisir assez calme. Il en vint même à se sentir un peu lassé par tant de musique; il lui semblait que si on eût interrompu le concert un moment, il en eût joui davantage ensuite... C'est le Zabour du saint roi David que les phalanges célestes chantent ainsi en chœur; quand on est ainsi à la fin du vieux recueil, on revient tout de suite au commencement; et il n'y a point de raison pour que cela finisse.

Alors, le vieux taleb se réjouit à contempler les anges, mais l'immobilité de leurs visages et leur ressemblance entre eux le lasse encore :

Abd-er-Rhaman se fatigua de regarder toutes ces belles ombres. Il

alla contempler Dieu, et s'en fatigua de même. Cela aussi était la même chose, et, d'ailleurs, on ne voyait que très vaguement.

Ensuite, il entend :

Comme une grande rumeur interminable et gémissante, et plus triste que la voix du vent lorsqu'il s'engouffre dans les cheminées, ou que celle de la mer quand elle se brise sur les grèves ; il demanda ce que c'était, on le lui dit. Cette rumeur lointaine était composée de millions de sanglots et de cris de rage ; et c'était la plainte des chrétiens morts coupables *suivant leur doctrine*, et que faisaient hurler les tortures de l'enfer.

Alors, Abd-er-Rhaman jouit de la grande tristesse et de la pitié qu'il éprouve, mais cela ne suffit plus bientôt à l'occuper, et le morne ennui l'enveloppe. Tous les bienheureux sont également accablés de la monotonie de leur bonheur ; un sage vieillard lui confie que son unique espérance est dans le néant, car,

Pour enfanter un enfer et un paradis, il ne suffit point d'un élan parti d'une âme et d'un rayon sorti d'un œil ; une croyance qui n'a qu'un fidèle ne produit qu'un fantôme inconsistant et qu'une insaisissable ébauche, et tout rêve solitaire est un rêve perdu.

Donc, rien ne saurait subsister si le rêve qui créa ne continue à entretenir.

Nous ne rêvons plus, ni personne d'entre nos compagnons : car la possession tue le désir ; et commencer à jouir, c'est finir de rêver... — Nous aussi, nous sommes destinés à disparaître avec tout ce qui nous entoure ; et cette disparition, qui sera complète le jour où il n'y aura plus une âme chrétienne chez les vivants d'en bas, nous y marchons graduellement à mesure que la foi diminue parmi eux. Jadis, aux temps où j'arrivais ici, nous avions tous des corps matériels et tangibles, et c'était avec de lourdes clés en fer véritable que Pierre faisait tourner sur ses gonds la porte énorme du paradis. Mais maintenant, nous sommes, comme tu le vois, très semblables à des ombres ; à travers la porte devenue transparente, on aperçoit distinctement le vide extérieur ; deux ou trois seulement d'entre nos saints ont conservé leurs auréoles, et les feux mêmes de l'enfer sont demeurés beaucoup plus supportables qu'ils n'étaient il y a cinq cents ans... De corps que nous étions, nous sommes devenus fantômes ; ces fantômes deviendront fumée, et cette fumée deviendra néant. Et loin d'accuser le destin, nous le remercions d'en avoir disposé ainsi, de n'avoir pas voulu que nous fussions châtiés éternelle-

ment de la niaiserie de notre rêve mystique, et de nous avoir réservé pour l'avenir le repos que nous aurions dû lui demander dès l'abord.

De tels discours attristent profondément Abd-er-Rhaman, qui conclut que « la société des houris lui sera de plus de ressources que celle des ombres désolées », qui d'ailleurs l'envient fort, « car aucun regret n'égale en amertume celui des élus qui n'ont pas aimé ».

Il appelle Azraël, qui le transporte dans le grand Jardin des Délices, « l'endroit unique qui comble avant qu'ils ne soient formés tous les désirs des yeux et tous les rêves de l'âme ».

La vue des houris le charme tout particulièrement ; mais il « ne trouve point aux élus un air aussi allègre qu'il s'y attendait, et il pensa qu'ils étaient bien difficiles. Puis l'eau du Selsibid l'emplit d'une grande joie, et il ne s'inquiéta plus de ce que ressentaient les autres ».

Le soir venu, il se retire dans un pavillon fait d'une perle creuse, avec une femme plus belle que tous les désirs, et pendant longtemps il jouit de cette vie nouvelle. Mais le dénouement fatal arrive, et il doit chercher à s'expliquer l'inquiétude qui l'opprime.

Il lui semble que c'était de la plénitude même de sa satisfaction que venait tout son mal. Il aurait voulu qu'il lui manquât au moins une chose, pour la désirer, ou pour la chercher; pour connaître encore la volupté de rêver ou la ressource d'agir. *Mais la jouissance était là, implacable*, et elle supprimait tout à elle seule. Elle rendait le rêve impossible et l'action inutile !

... Même sur terre, on se fût lassé d'une telle vie ; on devait s'en lasser plus sûrement et plus vite encore au ciel. Sur terre, on change sans cesse, et on voit tout changer autour de soi ; *on a envie de se retenir à tout, parce que tout passe et qu'on se sent passer aussi*, et on s'attache d'autant plus aux choses qu'on peut craindre à chaque instant de se les voir arracher violemment, et qu'en tout cas on les sent vous échapper un peu chaque jour. Mais ceux qui sont au paradis sont les habitants fixes d'un monde fixe ; et leur vie est pareille à une horloge arrêtée.

Ainsi tous étaient tristes au septième ciel, et Mahomet lui-même, très morne, ne sortait plus de son palais depuis des siècles.

Et tous les soirs la voix, qu'Abd-er-Rhaman trouvait mainte-

nant lugubrement ironique, faisait retentir dans l'immensité du jardin ces paroles invariables : « Voilà le paradis qui vous fut promis en récompense de vos œuvres. »

Abd-er-Rhaman avait, au paradis, retrouvé son meilleur ami, et ils se livraient au morne plaisir de parler de leur ennui. Et comme le vieux taleb regrettait de n'avoir pas cru à toutes les religions pour épuiser tout les paradis, son compagnon lui explique :

Tu as joui du moins sot des rêves mystiques et du plus complet des rêves sensuels ; et ni ton extase ni ton ivresse n'ont été de longue durée...

A quoi bon d'autres voyages, si l'ennui suprême est au bout ?

... Tôt ou tard, tu aurais vu qu'en dépit de tous les rêves d'avenir qu'il a échafaudés l'homme, après sa vie terrestre, n'est bon vraiment qu'à mourir, et que ce n'est qu'un Etre infini et parfait qui serait capable d'être immortel ; tu aurais compris que, s'il est parfois amusant d'être en route, il est bien vite ennuyeux d'être au but, et que ce qu'il est prudent de souhaiter au terme de la marche humaine, ce n'est pas la fixité de la jouissance, mais l'immobilité du sommeil ; et tu aurais fini par t'avouer que, si la vérité était connue des hommes, les plus sages seraient ceux qui ne feraient aucun rêve, afin de n'en voir aucun se réaliser, et qui ne penseraient qu'au néant sur la terre afin d'être bien sûrs d'en jouir aussitôt après l'avoir quittée.

§

Les autres contes sont beaucoup plus courts. « Le Rêve de Mohammed-ben-Sliman » n'était qu'à demi recopié, et c'est sur un brouillon surchargé de ratures et de corrections qu'on en put déchiffrer la suite. Tellier connut peu sans doute les livres de Villiers de l'Isle-Adam, et pourtant, dans ce conte, il y a comme un signe précurseur des meilleurs romans de Wells.

— Un vieux cheik, trop curieux de choses étrangères, médite chez lui entre son chien et son chat, et voici qu'un engourdissement le prend. Quand il revient à lui, il se trouve dans une grande plaine inconnue, et je ne sais quelle angoisse l'étreint et l'oppresse :

Si le paysage inquiétait, c'était par sa simplicité et sa régularité mêmes, et par des symétries insolites à ce point qu'elles avaient quel-

que chose d'irréel et de fou... La végétation ici n'était pas seulement absente : il semblait encore qu'elle fût absente nécessairement. On la sentait contradictoire à je ne sais quoi d'immanent qui était là et qui se taisait : et la rencontre d'une herbe aurait épouvanté comme un prodige.

Il entra dans la ville, déserte et silencieuse, et il eut peur :

Voici, songeait-il, après une campagne sans arbres, une ville sans bêtes. Si ces choses sont, c'est que Dieu les a permises : et pourquoi la tristesse que j'en ressens? Je n'aurais pas cru que les bêtes me fussent si nécessaires, et que n'en plus voir me dût troubler à ce point.

Mohammed finit par entrer dans un amphithéâtre, qu'emplissent des hommes étranges. Il écoute à son tour l'orateur. Cet astronome a inventé des lunettes assez puissantes pour voir de très près la Terre, — car Mohammed est bel et bien dans la Lune.

Notre globe apparaît une chose bien étrange : tout étonne, la mer, les arbres, mais surtout les animaux, génies merveilleux dont l'homme se fait obéir :

Ces êtres souffrent et pensent comme l'homme et beaucoup semblent l'aimer. Mais sûrement ils n'ont pas de langage par où ils communiquent avec lui... Ainsi l'homme vit côte à côte avec des génies hurlants et muets dont la pensée lui est un mystère. Ces génies fixent sur lui leurs prunelles et ils se taisent. Il a pu s'en faire obéir, il n'a pas su les pénétrer. Serviteurs familiers et mystérieux, fantômes mêlés confusément à tous les actes de sa vie, il semble qu'ils le devraient inquiéter comme des témoignages vivants et rôdants de l'éternelle inintelligibilité des choses. Et, si fort que nous tenions compte de l'accoutumance, le fait qu'il les regarde à peine n'est point pour nous inspirer envers lui beaucoup d'estime...— « Si l'homme terrestre était notre égal, ou bien il aurait compris ses compagnons, ou bien il demeurerait anxieux éternellement de ne les avoir pu comprendre. Il ne lui suffirait pas de s'en servir pendant leur vie et de s'en nourrir après leur mort, — car c'est la chair de ces démons qu'il mange, et non, comme nous faisons, celle de ses pareils... » Ainsi, ces hommes se mangeaient entre eux ! Mohammed comprenait à présent qu'ils eussent ces figures terribles.

Et, d'horreur, il s'éveille, et, se prosternant, il prie longuement :

Tu n'auras point parlé à un sourd. Le songe que tu m'as envoyé,

j'entends bien qu'il portait en lui son enseignement...Tout est prodige aux sages attentifs au mystère qui est dans tout. Et à cause de cela, les choses qui émeuvent les autres hommes ne leur sauraient causer un instant de surprise...

Et c'est pour avoir eu ce songe inspiré du Prophète que le vieux cheik « s'éleva sur ses vieux jours à la sagesse infinie et parfaite, laquelle, ainsi qu'il aimait à l'enseigner par la suite aux adolescents, consiste à la fois à s'étonner de tout et à ne s'étonner de rien ».

Le Pacte de l'Ecolier Juan ne comporte que quelques pages, il est plus humoristique et moins empreint de philosophisme.

C'est une figure de tous les temps que celle de ce jeune étudiant de jadis, maladroit et timide, usant sa jeunesse à comprendre l'Etre et l'essence des choses pour oublier qu'il n'est pas aimé de Carmen.

Il se dit que pourtant il donnerait sa vie pour être avec elle loin des livres, dans les bois, au soleil,et pour baiser son sourire. Et sans doute il était dans son droit en pensant ainsi, car il devait s'écouler encore quelque cinq cents ans avant la naissance de Schopenhauer. Mais l'ange gardien de Juan lisait couramment dans ses pensées, et comme c'était un jeune séraphin très rigoriste, il fut grandement choqué de le voir pécher contre la continence après avoir péché contre la foi. Même, il se décida à solliciter une permutation...

... « Oh ! murmura l'écolier, dix ans de ma vie pour posséder Carmen ! »

Insensé ! d'abord parce qu'il ne savait pas que cette exclamation était tout à fait banale et de mauvais goût ; et puis parce qu'il ignorait que son ange gardien n'était plus là, — que, dès que l'ange gardien ne veille plus, le diable guette.

Bien entendu, Satan accourt ; après quelques marchandages, Juan vend dix ans de sa vie contre l'amour de Carmen. Aussitôt il tombe en cendres, car, d'après la loi du destin, il n'avait plus que quatre ans sept mois et quelques jours à passer sur terre...

Et la fenêtre de l'écolier Juan donnait sur le Manzanarès. Et le Manzanarès — qui est un peu païen, comme tous les fleuves, et qui, voyant comme les hommes s'agitent inutilement pendant leur vie, s'est persuadé qu'ils devaient du moins se reposer après leur mort, chanta toute la nuit sous la neige, de sa petite voix triste et douce: « Dors, écolier Juan, car il est doux de dormir, et ton sommeil n'aura

plus de rêves : et la vie est comme un rêve que pas un esprit ne comprend, mais dont beaucoup de cœurs souffrent ; et tu t'es en allé au moment où tu allais souffrir... »

§

Voici que nous atteignons à la partie la plus belle de l'œuvre de Tellier. Ici, plus de regrets stériles, mais le frisson de beauté et l'agenouillement troublé comme dans une église.

Une dizaine de *proses* constituent quelques-unes des plus belles pages que nous ayons dans la langue française. Cette phrase longue et souple, renouvelée du XVIIe siècle, apporte dans l'emploi des conjonctions et des pronoms relatifs une moilesse, une fluidité *vigoureuses* que nulle poésie ne peut dépasser. — « Quel est celui de nous, disait Baudelaire, qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience? » Tellier découvrit ce secret.

Difficilement le rythme de ces proses s'analyse : ces phrases nerveuses et solides s'alanguissent et s'animent au gré du sens des mots, et les syllabes y ont autant de valeur que dans le vers le plus scandé ; sous l'enveloppement sonore, apparaît la structure syntaxique, comme dans certains corps on sent l'élégance harmonieuse du squelette sous le revêtement de la chair.

C'est le final d'*Hespérus :*

Hors de la lumière et des ténèbres, mon âme, — et que la vie soit pour toi comme une fenêtre du soir ouverte à l'Occident sur nulle autre chose qu'une plaine et qu'un ciel, comme une fenêtre à demi noyée dans le flot montant du soir, entre la grande plaine brune à ce point solitaire et douce qu'elle enseigne la vanité de tout ce qui n'est pas la solitude et la douceur, et le grand ciel triste et vague dont les champs pâles sont répandus autour de la mélancolique ascension de l'étoile Hespérus.

C'est tel fragment du *Nocturne :*

Et c'est aussi la mer où, dans les premiers siècles de l'erreur chrétienne, alors que le règne de la sainte nature finissait et que commençait celui de l'ascétisme cruel, le patron d'une barque africaine entendit des voix dans l'ombre, et l'une d'entre elles l'appeler par son

nom et lui dire : « Le grand Pan est mort! Va-t'en parmi les hommes, et annonce-leur que le grand Pan est mort! »

Et par la mystérieuse nuit sans étoiles, sur le chaos noir de la mer et sous le noir chaos du ciel, il y avait quelque chose de triste et d'étrange à songer que peut-être l'endroit innommé, mouvant et obscur que traversait notre vaisseau avait vu passer tous ces fantômes, et qu'il n'en avait rien gardé.

Et c'est parce que cette pensée me vint, et qu'elle me parut étrange et triste, et qu'elle troubla longtemps mon cœur de rhéteur ennuyé, qu'il m'est possible encore, entre tant d'heures oubliées, d'évoquer ces lointaines heures noires où je rêvais seul, sur le pont du navire parti de Massilia, un soir d'automne, à la tombée de la nuit.

C'est encore, dans *la Chambre*, l'angoisse qui le prend, lorsqu'il se retrouve dans son âme abandonnée, « comme dans une chambre la nuit, où l'on rentre au retour d'un voyage ». Dans cette obscurité et dans ce lamentable pêle-mêle, il n'ose se mouvoir :

Et cependant ni les allumettes frottées ne voulaient éclater, ni la lune sortir de son nuage — et toi qui si longtemps m'as fait errer au dehors, tu ne sauras jamais à quel point ce furent de longues minutes — des minutes stupéfaites, bourdonnantes et tumultueuses, toutes pleines de désir et de crainte aussi, à cause des araignées pressenties au coin des murs, — que celles où j'attendis de la sorte, sans bouger, que la visisionnaire lueur de la lune me vînt guider enfin dans mes recherches à travers le désordre et la nuit d'une âme abandonnée.

Il faudrait pouvoir tout citer, et surtout cette merveilleuse *Rerum Pulcherrima Roma;* et ce *Lever de Lune en mer*, qui nous montre l'importance qu'avaient parfois pour le Rêveur les extériorités de cette nature qu'il chérit et qu'il hait. C'est en lisant sa relation d'un voyage de Toulouse à Girone qu'on peut mieux comprendre l'influence du beau sur cette âme, et comme il excelle à pénétrer au cœur des choses, à extraire d'un site observé toute la beauté, et tout le *sens* de cette beauté. Au reste, ce fragment d'une autre Prose en donnera une idée ; — si l'on observe la longueur de la dernière phrase, les conjonctions, — habituellement alourdissantes — sur lesquelles les mots s'appuient, on sera stupéfait de la *musique pure* qui s'en dégage à l'audition ; la phrase monte, monte avec l'idée, — jusqu'aux étoiles :

... Et comme je regardais les lignes blanches des courants qui vont vers la jetée grise, il me souvint d'un soir de mon adolescence où je m'avançais seul, à travers des neiges planes qui étaient voisines d'Harfleur. J'avançais sans compagnon sur le chemin sans obstacle, dans le vide étendu en avant autant qu'à droite, et à gauche autant qu'en arrière. Dans le ciel vague, il y avait des chemins blancs comme sur terre : et ce qui était étrange, c'est que devant moi la sanglante planète Mars y brillait solitaire aussi. Et parce qu'elle était le seul objet distinct et précis qui fût devant mes yeux ce soir-là, et que véritablement on ne percevait point d'autre but qu'elle en ces solitudes, parce qu'aussi ma marche fut moins terrestre qu'aérienne, et que ma stature était quelque chose d'unique et d'isolé entre la plaine et le ciel, il n'est pas en moi de me rappeler sans être ému le soir de mon adolescence où il me fut donné de suivre longtemps des chemins chargés de solitude et de neige et qui ne menaient à nul autre lieu qu'à la rouge planète Mars... (1).

Toujours, dans ces pièces, on retrouvera le même Tellier, triste, un peu ironique, et las, comme las d'un voyage interminable :

... Et que m'importe que votre corps soit à moi seul, si en esprit vous ne cessez pas un moment d'appartenir à tous ?

On voit, ô bien-aimée, passer par les quartiers déserts des tramways qui n'ont qu'un voyageur, mais ces tramways ne sont pas pour cela des fiacres, ni surtout des voitures de maître ; et encore qu'il ait ses aises, si le voyageur unique est d'esprit morose, il sentira quelque ennui à penser qu'il pourrait ne pas les avoir, que rien là ne lui appartient, que la chance heureuse dont il jouit n'est qu'une chance et ne lui donne nul droit, et qu'après tout, comme un autre aussi bien l'eût pu faire, il est tout bêtement monté pour ses quinze centimes.

Et puis, il est toujours triste d'aimer, quand on a passé l'âge où l'on croit l'amour éternel.

Car l'enfant n'y songe pas, mais le sage sait bien que le chat qu'il caresse mourra, et qu'il en caressera d'autres ensuite qui mourront de même, et ce lui serait un tourment s'il avait pour son chat une affection plus profonde.

L'amour aussi, dans l'ordre naturel des choses, est fait pour vivre moins que l'homme dont il habite le cœur, comme les chats qui habitent nos maisons pour mourir avant nous ; et rien n'est plus triste que cette disposition fatale entre la durée de notre existence et celle de ce que nous mettons à plus haut prix qu'elle (2)...

(1) *Plaines.*
(2) *Discours à la Bien-Aimée.*

La plus caractéristique de ces proses est cette brève pièce, *l'Araignée*, si déchirante sous son apparente douceur, qu'auprès d'elle les invectives et lamentations romantiques n'apparaissent que boursouflures.

— Je me suis aperçu bien vite que ma chère bien-aimée n'était pas à moi seule, et elle-même n'a rien fait pour me le cacher.

Ma chère bien-aimée ne m'aime point, et elle n'aime pas non plus l'Autre, ni personne; et jamais le souci d'un être ne l'a troublée dans son olympique et ambroisienne sérénité.

Pourtant elle ne se montre pas cruelle aux amours qu'elle inspire, parce qu'elle n'est pas méchante, et qu'elle a même une assez bonne âme, et qu'il ne lui manque vraiment que d'avoir un cœur; et aussi, parce qu'elle ne trouve point ce monde-ci amusant, et que ce que les gens dénués de philosophie appellent *péché* ou *crime* lui apparaît comme une façon un peu moins fastidieuse que les autres de passer le temps.

Ma chère bien-aimée n'a point renoncé pour moi à mon rival. Et pourquoi l'eût-elle fait? Elle m'avait cédé par bonté pure; et si elle recevait un pauvre à sa table, était-ce une raison pour qu'elle en chassât l'ami qu'elle avait d'abord invité?

Ainsi elle eût raisonné, calme et douce, si j'avais insisté pour qu'elle me sacrifiât l'antérieur amour. Mais voici que le calme de celle que j'aime a fini par me gagner, et la pensée de l'Autre ne me jette plus en des crises de romantique jalousie, mais plutôt il est pour moi comme une de ces nécessités tristes vaguement et répugnantes un peu, mais qu'on subit tout de même en s'efforçant de n'y plus songer.

Et parce qu'il faut se résigner à des choses, en cette vie imparfaite et transitoire, je mange mon amour encore que j'y aie trouvé cet intrus, comme, dans un repas en mer, on mange sa côtelette encore qu'on y ait trouvé une araignée,— parce que ce sont les bêtes du bord.

.....Ainsi se plaignait cette âme tourmentée et inégale, en qui revivait l'âme des barbares Northmen, — âme trouble et rêveuse, qu'un rapide lever-de-soleil espagnol choquait au point de lui faire écrire :

Il doit manquer, et il manque en effet, quelque chose de trouble et de profond à la poésie des peuples chez qui le jour se lève ainsi (1).

Ah! comme avec la volupté de l'indéfini et la beauté des brumes, comme il comprenait le mystère des choses, ce Tristan Noël qui notait un soir d'angoisse :

(1) Voyage de Toulouse à Gironé (*Reliques*).

Il y a des heures où je m'effraie de me sentir ainsi à tâtons dans e noir du destin, et où je n'ose faire un mouvement, de peur de bles-er quelque chose dans le mystère.

Et cependant cette âme nordique où semblent s'agiter « l'eau nforme et multiforme, la mer immense, tumultueuse et erte », était aussi la plus claire, la plus nette, la mieux or-lonnée : il aimait la nuit, mais il avait horreur de la confusion ; nul mieux que lui ne comprit l'âme latine et l'âme grecque, nul mieux que ce fin lettré ne goûta les écrivains antiques. Ces étranges amours contradictoires, — attirance et crainte le la nuit, enivrement et blessure du jour, donnent non-eulement la clé de ses jugements littéraires, mais la clé de sa açon de comprendre la vie. « Le mal dont vous mourez, c'est le ne pas voir les choses », lui disait la Bien-aimée. — Si, Tellier les voyait, mais pas comme tout le monde. Qui dira les ortures et les jouissances de ces complexités que forment rop souvent les croisements de races ! Et l'indéniable séduc-ion exercée sur ceux qu'elles déconcertent le plus.

Quelles mystérieuses fusions de sangs s'étaient produites en les temps ancestraux, pour mêler ainsi chez ce Havrais, l'amant lu Soleil, de la clarté, des vers impeccables et sonores, à 'enfant alangui qui notait au bas d'une page :

J'ai souvent rêvé que ce serait une chose belle, douce et triste qu'une terre *où il ferait toujours nuit.*

Et lente, lourde, impénétrable, la nuit est venue...

§

Au bord d'une allée déserte (1), le buste de bronze vert 'resse son étroite masse sombre, et les rares passants ne ettent pas même un coup d'œil vers ce poète dont ils ne lisent amais un vers. Le crépuscule lourd et pluvieux des jours l'hiver enveloppe toutes choses, et c'est à peine si, sur le ciel pâli, les arbres détachent nettement leurs squelettes noirs et grêles, d'une élégance sèche et précieuse, — comme sur les ristaux d'art que compose Daum à Nancy.

Le silence et la solitude tombent avec la pluie ; je distingue ncore dans le jour noir le fin visage aux arêtes précises, les

(1) Le 27 octobre 1895, un buste de Tellier, œuvre du sculpteur Bourdelle, a été lacé dans un coin du square Saint-Roch.

yeux caves, si tristes d'avoir contemplé tant de choses fuyantes. Alors un vent inspirateur de luttes, de courage et d'ardeur semble siffler autour de nous, défier la tristesse ambiante, — et voici que la voix morte résonne, assourdie et désespérée, pour glacer à jamais au fond des cœurs les révoltes junéviles :

J'ai dit à la Nature :

— O Nature, tu m'as donné le don de juger la vie, et qui la juge n'est pas fait pour elle. J'ai cherché partout la justice, et je ne l'ai trouvée nulle part. J'ai regardé en moi, et j'ai vu que tout mérite m'est impossible, car ce sont mes sentiments qui font mes actions et ce n'est pas moi qui ai fait mes sentiments. J'ai regardé au dehors, et j'ai vu que tous les êtres souffrent et font souffrir, et que chacun d'eux est l'instrument du destin en même temps que sa victime. Et j'ai compris que la douleur est ton essence et que le meurtre est ta loi, et que nul ne peut se flatter de rien ôter d'appréciable à la somme du mal universel. Je n'étais pas fait pour le plaisir : je ne peux plus m'en consoler par l'orgueil. Puisque nul ne peut être bon ni mauvais, et que nul aussi ne peut faire de bien ni de mal, puisque les sentiments sont indifférents et que les actes sont inutiles, tout est vain pour moi, et je n'ai plus qu'à mourir.

Et la Nature m'a dit :

— Meurs si tu veux. Qu'importe à l'espace qui n'a pas de limite et au temps qui n'a pas de fin? Demain, ceux-là mêmes qui croyaient t'aimer ne sauront plus ton nom; et les globes qui tournaient, tourneront encore, et ne s'en émouvront pas autrement... (1).

Mais, ô Tristan Noël, nous ne voulons pas de votre cri de découragement; vous qui répétiez avec Léopardi : « Il est deux belles choses au monde : l'Amour et la Mort », vous n'avez plus le droit de stigmatiser l'Amour. Nous sommes venus à vous parce que vous aviez pleuré et que vos belles phrases harmonieuses faisaient vibrer en nous des cordes nouvelles. Du cerveau, l'émotion descendit jusqu'au cœur; comme un legs puissant et doux, les générations se transmettent le culte du talent merveilleux. Parce que vous pleurâtes, et parce que vous avez créé du Beau, votre nom demeure en nous et votre œuvre rayonnera dans le Temps, comme ces globes, objets de votre anathème, rayonnent maintenant dans la nuit sombre.

HENRIETTE CHARASSON.

(1) Fin du manuscrit de *Tristan Noël*.

LA PRINCESSE ANNA FUT. ...

Les Combarini régnaient depuis des siècles sur Ravenne. Le jeune duc Parabosco, troisième du nom, était, pour l'instant, le descendant couronné de cette illustre famille. Le duc ne manquait ni d'esprit ni de naturelle gaieté et vivait dans une pacifique quiétude à l'égard de Dieu et de ses voisins. Il n'était pas souvenance que le Saint-Père, son oncle, lui eût jamais cherché pique. Son peuple aimait sa manifeste bonté. Il avait promis, au jour fêté de son avènement, d'avoir souci du bonheur de la ville et la chronique ne mentionnait pas qu'il s'y fût jamais sérieusement opposé. Jaloux de sa tranquillité, le duc fuyait la promiscuité des rues, il demeurait avec sa sœur Anna en un spacieux palais gardé par de nombreux hommes d'armes, recevait avec luxe et bonne grâce et se plaisait, quand il ne courait point le cerf, à la compagnie des princes de l'art et des plus doctes d'entre les sages. Parabosco avait le culte de l'autorité. Il ne commandait point aux seuls habitants de Ravenne, la simplicité du fait en distrayant le charme, mais se piquait de n'être point étranger aux moindres événements dont son règne garderait mémoire. La pluie semblait ainsi ne laver les rues de sa capitale que sur son ordre et le soleil n'y briller que dûment par lui appelé. Le conseil des grands du royaume lui paraissait n'exister que pour n'être pas écouté et dans les cas difficiles son naturel à-propos lui fournissait d'indécises réponses dont l'ambiguïté solennelle avait le don de le réjouir. La politique ainsi comprise n'eut jamais l'occasion de lui créer le plus léger embarras. Sa sœur Anna, de sept printemps plus jeune que lui, presque une enfant, jouissait à ses côtés d'une complète liberté. Quoiqu'il eût pour cette unique parente une tendre affection, il se fût fait reproche de la gêner par l'assiduité trop grande de sa présence. Il ne la voyait donc qu'autant que la politesse et l'amitié lui en tenaient rigueur.

En l'an trois de son règne, alors qu'il venait précisément d'entrer dans sa vingt-cinquième année, un événement se

produisit, fortuit et de nature à troubler sa quiétude ordonnée et à le faire réfléchir sur les problèmes de l'humaine nature. Il le faut ici rapporter.

C'était par une douce nuit d'été, aux environs de la douzième heure. Le duc revenait à pied du faubourg San Vito di Felice, où demeurait sa maîtresse. Le duc était seul et marchait, le sourire aux lèvres. Il était heureux. Il avait certes connu bien des femmes. Les courtisanes romaines, dont son cousin le cardinal Combarini lui dépêcha quelques agréables spécimens, l'avaient souvent égayé de leurs danses et de leurs chansons ; aux heures d'ivresse, il avait pris goût aux impudiques frénésies des filles de Naples, mais c'était la première fois qu'il serrait dans ses bras une jeune fille. L'abandon tremblant et presque solennel de Vittoria, la fille du pauvre maréchal ferrant Malfizzi, le plongeait dans une rêveuse béatitude. Ses caresses, qu'une douce naïveté rendait plus exquises, l'avaient enchanté et il ne pouvait songer sans attendrissement à son départ où l'enfant n'avait rien voulu demander au prince tout puissant, sinon quelques baisers de plus.

Il regagnait ainsi tout joyeux son palais par les rues solitaires de Ravenne. L'amour de sa ville semblait pour la première fois l'entourer, lui sourire, et ces maisons silencieuses et closes, devant lesquelles il passait, étaient à ses yeux comme autant d'amis qu'une discrète sympathie faisait taire.

Les mots de « Ma Ravenne » lui chantaient aux lèvres. Jamais la joie du propriétaire et l'orgueil du prince n'avaient été si vifs et le duc Parabosco, de la maison Combarini, goûtait en cette nuit la particulière saveur d'être roi et d'être amant.

Comme il tournait le coin de la ruelle qui mène à la grande place, il vit, à vingt pas devant lui, une petite porte s'ouvrir pour livrer passage à deux femmes qui, dans l'ombre du mur, se hâtaient. Parabosco se prit de curiosité et pressa le pas. Comme il passait devant la petite porte qui s'était refermée, il eut un sourire : « Eh ! Eh ! palais Gambi ! Franzesco, mon lieutenant, a trouvé l'amoureuse rêvée de ses cheveux blonds. A ce que je vois, nous étions deux hommes heureux cette nuit à Ravenne ! » Et sans plus s'arrêter il poursuivit sa chasse. Les femmes sentant quelqu'un sur leurs talons, fuyaient maintenant. Parabosco eut tôt fait de les rejoindre et, mettant en

riant sa main sur l'épaule de l'une d'elles, l'arrêta : « Ne craignez rien, ma gente demoiselle, je ne suis ni détrousseur ni soudard, mais veux seulement vous donner la conduite, puisque votre galant l'est si peu qu'il vous laisse seule rejoindre à minuit votre logis. » La jeune fille tremblait de tout son corps et semblait prête à défaillir. « Je vous en prie, ne vous effrayez point », reprit le duc avec sérieux et compassion. A cet instant précis, l'autre femme, sans doute la duègne, bondit près de sa maîtresse, la prit à demi évanouie dans ses bras et chercha à fuir avec son fardeau. Parabosco, ennuyé de la frayeur de ces deux femmes, lâcha la plus jeune et regarda la vieille en lui disant : « Calmez donc la petite ! » Mais il avait à peine prononcé ces mots qu'une voix, celle de la duègne, s'écria : « Sainte Mère de Dieu ! le duc ! » Parabosco eut un sursaut d'épouvante et resta cloué sur place. Etait-ce possible ? Etait-ce bien la voix de la vieille Catherine, la nourrice et la servante de sa sœur... ? D'un geste brusque il saisit la vieille au poignet, lui arracha son voile et cria : « Oui ! le duc, aussi vrai que toi tu es Catherine et que cette jeune fille est ma sœur ! »

Alors un sanglot étouffé, un sanglot connu, un sanglot aimé depuis l'enfance se fit entendre : la princesse Anna pleurait. Parabosco lui offrit son bras : « Nous suivons le même chemin », dit-il, et ils se mirent en route, silencieux et tremblants.

Parabosco ne conduisit pas sa sœur aux portes dérobées du château ; il la mena droit à l'entrée d'honneur où, dans le vestibule, vingt hallebardiers montaient la garde. Le duc passa en inclinant la tête au milieu des soldats qui frappaient le carreau de la crosse à son approche. Comme il passait devant le lieutenant de service, il remarqua qu'il pâlissait en saluant de l'épée et qu'il regardait la princesse avec une émotion très vive. « En voilà un qui est fixé, » pensa le duc. Il prit le grand escalier de marbre, sa sœur toujours à son bras, puis, avec une profonde révérence, la quitta au palier supérieur où deux lions de pierre retiennent au-dessus du balcon le blason des Combarini. Il fit un geste de la main à la nourrice défaillante et se retira dans ses appartements.

★

Au petit jour, à quatre heures, il donna l'ordre aux archers

de se saisir de Catherine et de l'emprisonner ; à quatre heures et demie il fit quérir le chapelain pour confesser la vieille et lui administrer l'extrême-onction.

Les archers avaient reçu l'ordre de l'enchaîner à nouveau, aussitôt les sacrements administrés. A cinq heures, il envoya chercher le bourreau avec mission d'étrangler Catherine dans sa prison au jour levé.

A six heures le soleil était sur l'horizon. Ravenne s'éveillait. Le duc descendit l'escalier du palais. Au moment où il atteignait la marche inférieure du perron, le bourreau paraissait à la première du souterrain ; ils se trouvèrent en même temps sur le palier. « Fini? » demanda le duc ; le bourreau baissa la tête. Parabosco ne fit même pas le signe de la croix. Il pensait : « Justice est faite. On ne devrait d'ailleurs jamais punir que les proxénètes. Ma sœur Anna est une enfant et Franzesco... Enfin nous verrons. »

Ceci dit, il fit monter à cheval quatre trompettes avec ordre de sonner par la ville au rassemblement de la garde. Les troupes se réunirent sur l'esplanade du château. Quand la garde fut au complet, il la passa en revue. Il marchait lentement, s'arrêtant ici et là pour échanger quelques mots avec les gradés. De loin, il regardait Franzesco Gambi, qui se tenait en avant de son détachement, calme et joyeux, la hampe de l'étendard appuyée à la hanche. Parabosco s'arrêta devant le vieux Bernardo Colalto et dit assez haut : « Cette nuit, je me suis promené ; à minuit je passais par cette ruelle... » Bernardo Colalto le regarda avec des yeux vagues, sans comprendre. Le duc avait jeté à la dérobée un coup d'œil vers Gambi. Le porte-étendard ne bronchait pas, il n'avait pas entendu. Le duc quitta vivement le vieux Colalto et cette fois marcha droit sur Franzesco. « Vous êtes heureux en amour ! Franzesco Gambi », lui dit-il à brûle-pourpoint. Le jeune homme esquissait un petit sourire de fatuité ; mais lorsque son regard rencontra celui du prince, il pâlit ; il avait compris. Et comme le duc poursuivait à mi-voix : « A minuit, je passais par cette petite rue que vous connaissez... » la main tremblante faillit laisser échapper l'étendard. Le duc saisit la hampe et cria : « Tenez donc un peu mieux le fanion ! » Il ajouta tout bas : « Ne cherchez pas à fuir, je vous fais arrêter et fusiller comme déserteur. Au surplus, ayez autant de bonheur que vous vou-

drez et que vous pourrez en amour. C'est votre affaire ! »

Puis il rentra au château et s'en fut directement aux appartements de sa sœur. Lorsqu'elle le vit entrer, ses yeux s'emplirent de larmes, elle tomba à genoux, les mains suppliantes. Parabosco lui dit d'une voix dure : « Relevez-vous, je vous prie, vous oubliez qu'une Combarini ne s'agenouille jamais », et comme elle tardait à lui obéir, il ajouta : « Vous avez déjà oublié une fois cette nuit que vous étiez une Combarini. » La princesse se releva et resta la tête baissée devant son frère. « Vous êtes la fille de Parabosco II, comme je suis son fils ; vos ancêtres sont les miens. Mais n'oubliez pas que votre grandeur dépend de la mienne et c'est pourquoi (ici la voix du duc s'éleva) oui ! c'est justement pourquoi votre honte ne fait pas nécessairement ma honte et je vous le prouverai. » Il dit et s'en fut.

★

Il y avait une heure que le duc causait avec le philosophe Pietro Gonzalvo, le jurisconsulte, dans son cabinet de travail. Il sonna son page et lui donna ordre de mander près de lui Agostino di Gardone, le sculpteur.

— Non, reprit Parabosco, quand le page fut sorti, non, Gonzalvo, je perds mon temps avec vous, ce que vous me conseillez n'est pas à faire.

— Mon opinion est pourtant fondée sur la loi, répondit Gonzalvo, je peux vous prouver...

— Vous ne pouvez rien prouver du tout ! La Loi ! ! l'avez-vous assez blaguée et démolie, ici même, avec d'autres savants ! N'avez-vous pas montré son étroitesse et son vide ! Et maintenant vous arguez de la loi ! Parce que la jeunesse a poussé la princesse Anna à se jeter au cou d'un adolescent, je dois consulter la loi ! Mais qu'est-ce que la loi peut bien avoir à y faire ? Et vous, tout de suite, vous mettez en avant le bourreau ! Vous parlez de péchés comme un calotin ! Alors, parce que Franzesco Gambi a profité des avantages de sa moustache blonde, je dois le faire poignarder, étrangler, fusiller, que sais-je ? Non, mais, Gonzalvo ! Gonzalvo ! vous n'y pensez pas. Si c'est là vraiment ce que votre sagesse me conseille...

Parabosco parcourait la chambre à grands pas. « Existe-t-il un jeune homme au monde qui, en présence d'une jolie fille

lui ouvrant bras et jambes ne s'y jetterait avec plaisir? En est-il un ? » Il répéta la question jusque sous le nez de Gonzalvo, qui ne savait que répondre. « S'il en est un, amenez-le-moi, amenez-le tout de suite et avant ce soir je fais pendre Franzesco Gambi ! Combien de fois n'avons-vous pas discuté sur l'irrésistible force de l'impulsion ? Combien de fois ne sommes-nous pas tombés d'accord pour avouer qu'il était inutile de faire des lois contre la nature ? Et vous avez tout oublié, l'impulsion, la nature, l'amour. Ou bien est-ce pour tenter ma jeunesse et ma raison ? En tout cas, merci, ça n'était pas la peine. Je fais ce que je veux, et la philosophie, en l'occurrence, me paraît superflue, au moins la vôtre ! » — Comme il parlait, l'image de Vittoria s'interposa et il eut quelque peine à ne pas confondre les deux cas, celui de sa sœur et celui de sa maîtresse.

Le pauvre Pietro Gonzalvo subit les contre-coups de cette soudaine évocation; le duc se mit à plaider cette cause, qui était à vrai dire la sienne. « Alors il faut que je chasse la princesse, que je l'exile, que je l'enferme dans un couvent parce qu'elle a aimé un homme au-dessous de son rang ? »

Gonzalvo agita la tête et esquissa un sourire comme pour exprimer qu'une telle cruauté était bien loin de sa pensée; le duc continuait, se rapprochant : « Mais, mon cher philosophe, que feriez-vous si la princesse avait aimé un homme au-dessus de son rang et qu'elle eût partagé son lit ? Faudrait-il l'exiler pour avoir passé la nuit avec le pape ou l'empereur ? »

Gonzalvo n'ayant évidemment rien à répondre à cet argument inattendu, il y eut un instant d'accalmie. Le duc se promenait de long en large à grandes enjambées et Gonzalvo, qui se sentait la tête passablement vide, comptait machinalement les pas en battant la mesure; un, deux, un, deux, un... jusqu'au moment où il se surprit à ce petit jeu et s'effraya de son audace. Parabosco criait : « Faire pendre Franzesco Gambi ! Mais vous n'êtes pas logique, maître Pietro ! » et il se plantait immobile devant lui. « A quoi aurai-je abouti, l'aurai-je puni ou me serai-je vengé ? »

Le visage rubicond de Gonzalvo s'éclaira. « Les deux », répondit-il avec un sourire triomphant qui montra ses dents.

Parabosco le toisa des pieds à la tête et le philosophe sentit sous ce regard son courage à nouveau l'abandonner.

« Ainsi parlent les courtisans, dit le duc; les princes pensent autrement ! » et il était très fier de cette formule.

« Je n'aime pas ce petit Gambi, c'est entendu, je voudrais le gifler, lui faire descendre le perron la tête la première, le cravacher... tout cela est faisable et je ne sais pas jusqu'à quel point je n'en aurais pas le droit. Mais le laisser pendre, simplement parce que je suis le maître et que lui n'est que Gambi et qu'il a séduit ma sœur et moi, par hasard, pas la sienne... » Parabosco s'interrompit et s'approcha brusquement de Gonzalvo. « Si j'avais eu la sœur de Franzesco, que dis-je, si le plus humble de mes sujets avait une fille et que j'en eusse fait ma maîtresse, la fille d'un maréchal ferrant, par exemple..., le duc s'arrêta, le nom de Malfizzi lui brûlait les lèvres... oui, d'un maréchal ferrant, eh bien ! comment le maréchal ferrant (il tenait à la profession) jugera-t-il mon amour ? A qui demandera-t-il justice ? A moi ? contre moi-même ! Et vous me demandez d'être juge de Franzesco et de la princesse ? »

Sur ces entrefaites, Agostino di Gardone, le sculpteur, était entré et se tenait respectueusement devant la porte. « Ah ! vous voilà enfin, vous », cria le duc. « Vous avez terminé le portrait de ma sœur, n'est-ce pas ? »

Agostino eut un regard méfiant : « Oui, certes, noble seigneur, sur vos ordres, — mais je n'ai nulle envie de perdre mon argent parce que vous vous êtes disputé avec la princesse. » — « Qui parle de ton argent ? » reprit le duc. « Moi », répliqua paisiblement le sculpteur, et comme le duc s'avançait vers lui la main levée, il ajouta : « Il ne faut pas songer à décommander la chose, le travail est terminé, sachez-le bien. » — « Parfait ! » dit vivement le duc, qui s'était habitué depuis longtemps à supporter l'impertinence de l'artiste, « avez-vous laissé la place pour l'inscription ? » — « Oh ! de quoi écrire tout un roman, répondit Agostino, un peu calmé; la plaque est grande comme ça »,— et il écartait les mains ; — « au-dessus, au centre, j'ai mis le portrait de la princesse suivant votre désir... » — « Bien, bien, mais le portrait ne figurera pas sur le portail de l'Eglise Sainte-Anna... » — « Mettez-le où vous voudrez, je m'en f... », grogna Agostino.

« C'est bon, dit le duc tranquillement, je vous ordonne de graver sur la pierre cette inscription : « Dans cette maison, la princesse Anna fut déshonorée. »

Agostino di Gardone et Pietro de Gonzalvo tressaillirent. Le duc n'avait pas bougé. « Vous fixerez cette plaque au fronton du palais Gambi aujourd'hui. Nous n'avons pas de temps à perdre. Il est huit heures du matin, à quatre heures, cet après-midi, tout doit être en place. Avant ce soir, la ville entière doit savoir ce qui s'est passé cette nuit. Allez, partez, qu'est-ce que vous attendez? C'est mon ordre et je vous ferai fouetter si vous ne m'obéissez pas ! » Et Parabosco frappa du poing sur la table, ce que lui arrivait rarement.

« Ah bah! fouetter ! » murmura Agostino, il haussa les épaules et sortit sans saluer.

« Je vous rends votre liberté »,dit le duc à Pietro qui, d'un œil perdu, semblait chercher dans tous les coins de la chambre l'explication qu'il ne trouvait pas à l'étrange tournure que prenaient les choses.

« Réfléchissez encore, je vous prie », murmura Gonzalvo, qui respirait à peine.

« C'est tout réfléchi, j'ai fait garrotter Catherine, la nourrice, pour qu'elle n'aille pas de suite répandre la nouvelle. On l'a étranglée il y a deux heures. Elle a mérité ce qui lui arrive. Elle était commise à la garde de la princesse et en a profité pour se faire l'entremetteuse de ses désirs, comme vous-même, que j'avais appelé pour me donner conseil, avez tenté de vous faire l'entremetteur de ma colère. »

Gonzalvo fit effort pour se composer un visage honteux et repentant, mais le duc ne le regardait pas et continua : « J'avais l'intention de passer l'éponge, mais le lieutenant de service cette nuit au palais, Filippo Geraldini, a pâli quand il a vu rentrer la princesse à mon bras. Il savait donc d'où elle venait. Sans quoi, pourquoi pâlir ? Franzesco Gambi a dû se vanter devant lui de sa bonne fortune ou la lui confier. Les lieutenants se plaisent au récit mutuel de leurs aventures et cette fois... c'était ma sœur. »

Une bouffée de colère empourpra à cette pensée le visage du duc et il envoya son page chez Gardone pour lui enjoindre de presser le travail, la stèle devant absolument être inaugurée avant la fin de la journée.

Et comme pour motiver et fortifier sa décision il ajouta, dès que le garçon eut décampé : « Il le faut ! Il le faut ! M'est-il possible de laisser cette histoire circuler dans Ra-

venne, sous le manteau, comme un commérage chuchoté à mi-voix? Dois-je me laisser montrer du doigt? Sera-t-il à jamais défendu de parler d'amour à ma table par crainte d'allusion blessante, ou bien permettrais-je par mon silence à tous ceux qui m'entourent de nourrir le secret espoir de tenter leur chance auprès de la princesse? Alors, à tour de rôle, ils jetteront l'hameçon et essayeront sous mes yeux ce qu'un seul jusqu'ici a secrètement osé! Non! Non! Ce qu'avec l'aide de Dieu je peux empêcher, je l'empêcherai. Ils se sont aimés et ils ont joui l'un de l'autre — soit, — mais je n'ai pour le rôle de paravent qu'un goût très limité et les regards des sots et les mains sales de la curiosité me sont odieux. Ce que Franzesco et ma sœur Anna ont fait leur appartient, qu'ils en supportent la peine comme ils en ont eu la joie. Et plutôt que de laisser l'histoire ramper sournoisement dans l'ombre, j'aime mieux l'étaler au grand jour. La maison Gambi accepte la responsabilité de l'aventure, mais j'en débarrasse du coup ma personne et ne crains plus rien de ce qui pourra advenir. »

Gonzalvo s'inclina et sortit. Parabosco lui avait tourné le dos et tambourinait des doigts sur la vitre.

Dans l'antichambre le philosophe se frappa le front : « On n'est pas plus bête que je ne l'ai été! Pourquoi n'y avais-je pas pensé ? Je serais chancelier à l'heure qu'il est ! »

Il croisa sur l'escalier le secrétaire d'Etat Errante et l'arrêta. « Le duc et moi venons de prendre d'importantes décisions. Il en sera fait aujourd'hui quelque bruit dans Ravenne », et il poursuivit son chemin devant Errante, profondément incliné. Il descendit l'escalier d'un pas grave, le front plissé comme un homme qui veut bien une fois par hasard s'abaisser jusqu'au niveau des mortels.

★

Dès qu'il eut franchi le seuil de son atelier, Agostino di Gardone se fit apporter du vin. Il avait marché vite, il faisait chaud, il avait soif. Il avait d'ailleurs toujours soif. Et puis l'idée d'être payé si vite ne l'encourageait point médiocrement à la gaieté. « Parabosco, se disait-il, était peut-être en passe de m'oublier, la princesse amoureuse est venue à temps pour m'aider à recouvrer mes créances. Belle et bonne journée ! »

et Agostino se mit à vider et revider sa coupe jusqu'à midi. Cette petite distraction dura donc quatre heures d'horloge. Pour quelques mots à graver, il avait bien le temps, surtout avec sa naturelle facilité. Au coup de midi il se leva, et quoique ayant quelque trouble dans le cerveau se mit courageusement à l'ouvrage, chantant quelques refrains risqués comme il avait coutume d'accompagner tout travail facile ou amusant.

« Dans cette maison la princesse An... »

Il en était justement aux lettres « An », lorsqu'il se prit soudain à réfléchir à la teneur de la phrase que lui avait dite Parabosco.

Se considérant, en sa qualité d'artiste, comme l'égal du duc, il n'avait prêté qu'une médiocre attention à son discours et après ses quatre heures de libations solitaires, il ne s'en souvenait plus du tout.

« Dans cette maison, la princesse Anna fut... Qu'est-ce qu'elle fut? C'est idiot! je sais bien ce qu'elle fut! J'aurais même voulu être là lorsqu'elle fut... car elle est jolie fille et le sourire de ses yeux noirs m'eût fourni un joli motif de plaque commémorative... tant pis, qu'un autre en reçoive la commande! Ce qu'elle fut !... Mais il n'y a pas de doute possible. Seulement je me souviens que le duc avait employé une expression tempérée. »

Or les mots crus étaient plus familiers à Agostino que les euphémismes. N'était-il pas artiste? Il se mit donc en quête de tous les vocables usités pour le genre de faute de la princesse Anna. A chaque coup de marteau il en trouvait un nouveau et un visiteur eût été fort étonné autant de cette curieuse technique du marbre qui mêlait les discours aux efforts du ciseau que du nombre colossal des termes qu'Agostino avait à sa disposition pour exprimer une chose unique. Au passage le sculpteur examinait les participes qui glissaient de ses lèvres pour les éliminer aussitôt, vu leur insuffisance décorative. De temps à autre il laissait échapper un éclat de rire quand sa fantaisie lui avait soufflé quelque mot du plus pur argot de Ravenne et qu'il en avait imaginé l'effet près du nom de la princesse.

Pourtant l'inscription avançait, et craignant d'avoir achevé la sculpture d'*Anna fut*... avant d'avoir trouvé, ce qui serait une perte de temps appréciable et une interruption fâcheuse dans son ouvrage, il se mit à parler vite, plus vite. Il venait de

terminer le T lorsqu'il eut un sursaut. La princesse Anna fut... « la première fois naturellement, sans cela, le bon Parabosco y eût été habitué et n'en eût pas fait tout ce tapage. Il ne peut tout de même pas faire mettre une plaque commémorative sur toutes les maisons où la princesse fut... On ne fête cela que la première fois. Par conséquent j'ai trouvé... », et il leva le marteau : « Dépucelée ! cria Agostino. Dans cette maison, la princesse Anna fut dépucelée. »

Et tout joyeux, il se mit à graver dans le marbre ce mot qui lui parut noble et pompeux en comparaison de tous ceux qu'il avait jusqu'ici trouvés. Il avait bien l'impression vague que le duc s'était servi d'un autre terme, mais cela ne l'émut pas autrement, la finesse de langage ne le touchant pas spécialement. Tel quel, l'adjectif était bon, puisque clair, et n'était-ce pas l'unique pensée du duc ?

L'inscription terminée à coups de ciseaux et coups de gueules, Agostino, délivré d'un souci, cisela amoureusement son ANNO DOMINI et comme il avait encore une bonne heure devant lui, il se livra aux fantaisies de son imagination décorative. Ici un cœur qu'une fine flèche transperçait, surmonté d'une petite couronne, et, à droite et à gauche, une pieuse petite croix. Enfin tout en bas, dans l'angle, un petit phallus, à la mode pompéienne, assez petit pour que la plèbe n'en pût apercevoir de loin l'image, mais suffisant cependant pour qu'Agostino y trouvât son propre plaisir et tel qu'il pût représenter l'opinion personnelle de l'artiste dans la question.

Après quoi, il manda deux maçons, jeta une toile sur la pierre, fit prendre des outils aux ouvriers et se mit en route vers le palais Gambi.

*

Le lieutenant Franzesco Gambi n'avait point quitté sa demeure depuis sa conversation avec le duc. Son camarade et confident Filippo Geraldini se trouvait pour l'instant auprès de lui et tous deux échangeaient leurs vues sur la situation. Que faire ? que craindre ? qu'attendre ? Franzesco s'inquiétait au sujet de la princesse. Il avait envoyé son fidèle Andrea aux nouvelles. Andrea, qui, dans l'aventure, avait déjà bien souvent servi de discret messager, devait questionner la vieille Caterina. Il était revenu il y avait une heure, consterné :

la vieille avait été le matin même silencieusement étranglée sur l'ordre du duc.

Franzesco ne doutait plus qu'un sort pareil l'attendît. Il croyait à chaque instant entendre le pas lourd des archers, et Geraldini s'efforçait de le distraire et de le rassurer. A ce moment, un tapage troubla le silence de la rue. Andrea, pénétrant à nouveau dans la chambre, annonça que des gens se trouvaient à la porte avec une stèle qu'ils voulaient à toute force fixer sur le mur du palais. La livrée s'y était opposée. Mais Agostino di Gardone, le sculpteur, qui se trouvait avec eux, avait juré et tempêté, criant que la plaque devait être accrochée là sous les fenêtres du jeune seigneur Franzesco, — qu'ainsi le duc l'avait ordonné.

Franzesco Gambi pâlit et se leva. Geraldini renvoya Andrea vers ces gens leur faisant dire que son maître, étant respectueux des ordres du duc, ne s'opposait en rien à l'accomplissement de leur mission, pourvu qu'elle fût véridique. Il retenait le serviteur, s'informant de la nature de cette stèle, lorsque le vacarme recommença. Dans la rue, Agostino, criant comme un âne, haranguait les passants : « Attention ! mécréants ! Dans une heure il vous sera donné de contempler un chef-d'œuvre nouveau ! un chef-d'œuvre commandé par votre gracieux maître ! Un chef-d'œuvre exécuté pour commémorer cette illustre nuit par votre concitoyen Agostino di Gardone ! Holà ! une œuvre de votre serviteur ! Dans une heure elle sera fixée là solidement sous les fenêtres de Franzesco Gambi ! Sur l'ordre du duc ! triples buses ! Je ne blague pas ! Sur l'ordre du duc ! »

Geraldini ouvrit la fenêtre et regarda en bas. Quelques flâneurs s'étaient déjà attroupés autour d'Agostino qui secouait sa tignasse inculte, gonflait ses joues parées de poils roux et gesticulait : « Au nom du duc ! gens de Ravenne ! Approchez ! Faut-il vous traîner ici par la peau du cou ? »

« Silence ! animal ! » cria Geraldini. « Si tu viens vraiment au nom du duc, fais ton ouvrage et décampe ! » Agostino avait levé la tête et riait : « Ha ! ha ! Si je viens au nom du duc ? Vous allez voir ! » et il se mit à gueuler de plus belle : « Au nom du duc ! » Et il ajouta à fendre les oreilles : « Je crie assez fort pour que Parabosco m'entende, n'est-ce pas ! car il est au palais ! bon ! au nom de Parabosco ! Si ce n'est

pas vrai, qu'il l'envoie dire et me fasse couper la langue ! »

Geraldini le croyait à bout de souffle, qu'il criait encore : « Au nom du duc.... »

Geraldini referma la fenêtre, car il trouvait superflu d'approfondir cette affaire, qui avait l'air de mal tourner.

« Tu entends, dit-il à Gambi, le vacarme que fait cet ivrogne d'Agostino ? » — « Laisse-le faire, cela ne pourrait qu'aller de mal en pis. » Franzesco, désemparé, inconscient, restait debout au milieu de la chambre et passait nerveusement la main sur son front, sur ses yeux, sur ses cheveux et ses oreilles.

Les premiers coups de marteau retentissaient sur le mur et on entendait les pierres et le gravat rebondir sur le pavé. Les deux ouvriers entrèrent dans la chambre au même instant avec des cordes et des poutres. Il leur fallait la libre disposition de la fenêtre pour hisser la plaque d'Agostino.

D'un geste de la main, Franzesco fit signe qu'il ne voulait y mettre opposition et les outils jonchèrent bientôt en désordre le parquet. Agostino, pendant ce temps, avait gravi l'échelle et sa tête ébouriffée parut dans l'encadrement de la fenêtre. « Seigneur Gambi, je vous salue », cria-t-il vers l'intérieur de la chambre et, les deux mains sur la corniche, il fit quelques comiques saluts de la tête. « Vous avez bien dormi cette nuit? je vous salue! Hein ! suis-je assez poli! Et même je vous apporte quelque chose! Pour aimable, je suis aimable! pas vrai? Vous en avez de la veine, jeune homme ! Posséder sur son mur, et gratis encore, un Agostino de Gardone que d'autres payeraient cher! Après le plaisir, encore les bénéfices! »

Franzesco lui tourna le dos. Mais le sculpteur en revenait à l'idée qui l'avait égayé tout à l'heure pendant son travail et continua familièrement : « Entre nous, mon vieux, ça m'irait assez de changer les rôles ; je marche pour le travail de nuit (et il claqua de la langue), si tu veux te charger du marbre! » Franzesco ne répondit pas et se dirigea vers la porte.

Son domicile violé, ces discours odieux l'exaspéraient. « Ah ! si je pouvais partir d'ici, dit-il à Filippo ; mais Parabosco m'a infligé les arrêts, où veut-il en venir? »

Geraldini ne souhaitait d'ailleurs pas moins que lui de quitter adroitement les lieux. « Au diable l'amitié qui me retient ici, pensait-il, si on peut appeler cela de l'amitié! Tout ça va me conduire à une sale histoire. A quoi est-ce que je sers? A rien,

sinon à me faire mal voir du duc; je peux être sûr de mon affaire. »

Franzesco répétait machinalement : « Où veut-il en venir? »

Geraldini prit un air calme et répondit : « Qui? Parabosco? On dit qu'il devient enragé quand on l'offense. »

Le pauvre Gambi eut vers son ami un regard qui semblait mendier un encouragement quelconque, mais Geraldini n'ajouta distraitement qu'un « nous verrons bien ».

Il n'en dit pas plus, car il était résolu à se tenir désormais sur le qui-vive. Il se fit un silence. Les coups de marteau se succédaient, brefs et vibrants, et les deux amis semblaient se taire pour les compter. On entendait, à côté, Agostino qui agonisait les maçons de sottises en ponctuant tous ses ordres de « Au nom du duc » répétés.

« Ah! si je savais seulement ce qu'il y a sur cette plaque? » dit Franzesco, monologuant distraitement.

Geraldini ne perdit pas cette occasion de s'échapper : « Je descends... je vais voir... » Comme il ouvrait la porte, Franzesco supplia : « Reviens vite! » — « Oui, oui, dès que je saurai tout! » Il était déjà dehors. La pièce dans laquelle il venait d'entrer était la chambre à coucher de son ami. « Ah! c'est là que... » murmura-t-il, il vaut mieux que du château on ne me voie pas sortir de cette maison... Maudite affaire! » Il jeta un dernier coup d'œil au lit de Franzesco et, soulevant une portière, gagna l'escalier. Il prit la petite porte dérobée par laquelle la princesse avait fui la nuit d'auparavant. En quelques pas il fut au bout de la rue et déboucha sur la place.

Il y avait là quelques oisifs arrêtés qui regardaient placidement Agostino travailler. On ignorait ce que cela voulait dire et l'opinion moyenne était que Franzesco avait commandé un écusson en pierre et qu'on le posait pour l'instant. Les « au nom du duc » d'Agostino n'étonnaient pas. Tout gentilhomme ne devait-il pas demander l'assentiment ducal pour ce genre de manifestation? Agostino y faisait sans nul doute allusion.

Geraldini traversa la place, se dirigeant vers le palais. Il respirait. Il était maintenant confondu dans la foule, innocent de toute complicité. La teneur de l'inscription ne l'intéressait plus que médiocrement. Le sort de Franzesco lui devenait presque indifférent. Ce qui importait, c'était de se montrer au palais, d'être vu par le duc, pour qu'il fût notoire que le

lieutenant Filippo Geraldini n'était pas auprès de Franzesco Gambi.

★

Lorsqu'il arriva au palais, les quatre trompettes bien connus se mettaient en selle. Quatre hérauts portant le blason brodé des Combarini sur la poitrine avaient déjà le pied dans l'étrier. Leurs bêtes, de grands andalous nerveux, piaffaient. Le vieux Guiseppe Spezzi, gouverneur du palais, était penché sur la balustrade du premier étage et demandait : « Vous êtes prêts? » — « Aux ordres ! » tonnèrent les hérauts, levant la tête. « Allez! » cria Spezzi, et il regagna la porte des antichambres. La voûte répercuta le fracas des sabots. Ils étaient dehors. Geraldini vit les cavaliers gagner comme de coutume les angles de la place... Deux pourtant s'arrêtèrent devant le palais. La fanfare retentit, et le hérant clama : « Bourgeois de Ravenne! Sur l'ordre de sa Grandeur le duc Parabosco, troisième du nom, une plaque commémorative sera aujourd'hui même inaugurée au fronton du palais Gambi, en souvenir de cette nuit ! »

Geraldini s'était rapproché de l'escalier. Les trompettes sonnaient ; il entendit encore une fois un quadruple « Bourgeois de Ravenne... », puis tout s'éteignit lentement dans le lointain.

Dans l'antichambre, Geraldini rencontra le secrétaire d'Etat Errante, le gouverneur Spezzi, des courtisans et des soldats, qui, dans l'embrasure des fenêtres, montaient la garde, figés en statues.

Geraldini fit du bruit en entrant, espérant attirer sur lui l'attention. Tout le monde était silencieux. Seuls, deux petits pages chuchotaient dans un coin.

Geraldini ressentit aussitôt un extrême désir de prendre part au moins à cette conversation. L'un des pages venait de partir d'un fou rire. Le vieux Spezzi fit entendre un « chut » indigné. Les pages se turent et toute la salle se retrouva plongée dans le silence. Il y eut quelques pénibles minutes. Geraldini se jura de ne plus bouger. Soudain, il eut conscience de la folie qu'il avait commise en se montrant à la fenêtre de Gambi. Il s'accabla de reproches. « Quelle gaffe ! mon Dieu ! Quelle gaffe ! Et j'ai invectivé Agostino ! Agostino qui venait au nom du duc ! Je lui ai dit « Animal ! » Geraldini se vit perdu.

A ce moment précis, la porte du cabinet du duc s'ouvrit doucement et le philosophe Gonzalvo parut.

« Que l'un de vous s'en aille de suite au palais Gambi, pour la plaque »; il parlait avec arrogance, sans désigner expressément personne. « Sa Grandeur désire savoir si Agostino de Gardone a exécuté ses ordres. »

Geraldini s'avança, empressé : « Si vous le permettez, Seigneur Gonzalvo, j'irai... »

Gonzalvo approuva, dédaigneux, et Filippo quitta sans plus tarder le palais.

★

En bas, sur la place, la foule grouillait, se dirigeant vers le palais Gambi. Les gens sortaient de toutes les rues, et cela formait une imposante colonne qui se hâtait et se bousculait. Il devenait impossible pour Geraldini d'arriver rapidement sous les fenêtres de Franzesco. Il rebroussa donc chemin et prit avec lui huit hommes de garde pour lui frayer le passage. Ceux-ci le précédèrent, la hallebarde basse.

La foule, qui s'ouvrait pour leur livrer passage, se reforma vivement derrière Geraldini et lui fit cortège avec des cris et des rires. La bousculade était terrible, car tout le monde attendait maintenant quelque rare spectacle. Geraldini, parvenu devant la maison, s'arrêta au pied de l'échelle des maçons. Agostino la gravissait précisément. Le sculpteur, dominant la foule, riait de toute sa large face heureuse et saluait de la main.

Il y eut des cris : « Agostino! Agostino! une œuvre nouvelle du Gardone! Bravo! Bonne chance! Agostino! Montre un peu ce qui se cache là derrière! »

On applaudissait et des éclats de rire fusaient de divers côtés. Gardone salua et envoya des baisers. Il y eut un redoublement d'applaudissements. On bavardait, on criait, on se bousculait. Il y avait de la joie dans la foule.

Soudain Agostino ouvrit la bouche, gonfla la poitrine et se mit à crier. A la première syllabe il avait déjà dominé le fracas et il se fit un grand silence. « Attention! Bour-geois-de-Ra-venne! », il ôta son bonnet : « Parabosco, troisième du nom, Dieu le garde! » Il fit ici une courte pause. « Vivat! » cria la foule, et tout le monde se découvrit.

A ce moment, Geraldini eut soudain conscience qu'il assistait à une cérémonie officielle et qu'il représentait le duc. Il tira son épée du fourreau et, face à l'échelle, il salua en baissant la pointe. Les huit hallebardiers formaient un demi-cercle autour de lui, ils suivirent machinalement l'exemple de leur chef et mirent l'arme au bras.

Agostino regardait cette petite manifestation et souriait aimablement.

« Parabosco érige aujourd'hui, reprit-il, un monument à sa sœur, la princesse Anna ! En son nom, je découvre la pierre ! »

Il jeta son bonnet en l'air et arracha la toile sale qui cachait le haut relief. Ceux qui se trouvaient au premier rang de la foule eurent une exclamation : « Ah ! la princesse Anna ! Vraiment, c'est bien elle ! Splendide ! Bravo, elle est très ressemblante... »

Agostino était déjà au bas de l'échelle et la retirait. Le marbre, éclatant de blancheur, scintillait au soleil et les lettres d'or de l'inscription se pouvaient lire de très loin. « DANS CETTE MAISON, LA PRINCESSE ANNA FUT DÉPUCELÉE. »

Les premiers qui lurent éclatèrent de rire ; certains pourtant, plus circonspects, se poussaient du coude et regardaient les hallebardiers qui demeuraient là immobiles et graves. Un silence embarrassé s'était fait autour de Geraldini. Pourtant la teneur de l'inscription, colportée jusqu'aux derniers rangs de la foule, y provoqua une nouvelle explosion de rires. On se poussait, on criait, cela tournait au délire.

Geraldini avait lu avec une stupéfaction voisine de l'ahurissement. Il restait cloué, abasourdi. Il se souvint pourtant de la mission qu'on lui avait confiée, et, rassemblant ses soldats, il regagna le palais, se frayant avec peine un chemin au travers de la foule surexcitée. Des cris, des chuchotements, des murmures montèrent de cette houle humaine, qui venait battre les murs du palais Gambi. L'agitation était à son comble. Les premiers rangs de spectateurs, écrasés, s'échappaient sur les côtés et la poussée augmentait toujours en arrière. La cohue était indicible, des bras se levaient, des parents s'appelaient, séparés par le remous, des enfants pleuraient, des gens bousculés protestaient, d'autres plaisantaient et les nouveaux arrivés s'exclamaient : « Dépucelée ? dites-vous. — Ah mon Dieu ! — Mais c'est écrit là tout simplement ! — Quelle idée ! — Dépuce-

lée? » et ce mot, répété toujours et toujours, semblait un refrain chanté par toute la foule.

Geraldini, obsédé, démonté, entendait au passage des bribes de conversation. Un petit vieux, qui avait l'air profondément stupéfait, demandait : « Dépucelée? Mais c'est impossible ! »

Un gros boucher, qui était à côté, reprit d'un ton narquois : « Ne t'émotionne pas ! c'est même très facile ! » Et la foule voisine reprit en chœur dans un accès de gaieté : « Très facile ! très facile ! »

Quelques pas plus loin, un brave homme, timoré, qui avait l'air bouleversé, questionnait : « Dépucelée ! mais est-elle mariée ? »

Les plus proches répliquèrent : « Idiot ! si elle était mariée, on n'en parlerait pas ! » Le brave homme craintif s'effara et répéta : « Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! »

Un autre insista : « Mais si elle était mariée, ça ne serait pas un miracle ! »

— Un miracle? cria une voix tonitruante. Le dépucelage n'est pas un miracle ! — On riait.

— Pas de sitôt !

— Ce ne sont pas les premiers à qui cela arrive !

— Mais, une princesse !

— Et dans cette maison !

— Mais quel est l'auteur?

— Qui voulez-vous que ce soit, sinon Gambi ?

— Bravo ! Gambi ! Bravo ! Gambi !

— Le jeune et beau Gambi?

— Naturellement ! c'est le seul !

— Pristi ! comme il y va ! une princesse ! et la dépuceler comme si de rien n'était !

— Oui ! est-ce que Franzesco Gambi est l'amant de notre princesse ?

Geraldini à ce moment jeta un regard vers celui qui parlait ; aussitôt Ascoli, l'orfèvre du duc, intervint : « Qui ose dire que la princesse a un amant? Où donc est-il celui qui prétend que notre noble princesse... ? »

Ceux qui se trouvaient à côté de Geraldini et le craignaient de par ses fonctions répondirent en hâte : « Mais non ! Mais

non ! personne n'a dit cela, personne ne parle d'amant... il l'a dépucelée, voilà tout ! »

La querelle s'envenima.

— Et le duc ?

— Quoi ! le duc ?

— Il l'a permis !

— Naturellement !

— Comment, permis ?

— Pourquoi pas ? » Rires... Une voix : « Ordonné ! »

D'autres voix, très sérieusement : « Le duc l'a ordonné, il l'a certainement ordonné. »

— C'est stupide. Ne croyez pas cela !

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi aurait-il fait faire une plaque commémorative, s'il ne l'avait pas ordonné ?

— Je n'en sais rien !

— Peut-être par colère !

— Ah ! ah ! une plaque commémorative par colère !

— A-t-on jamais vu ça ?

— Il l'a permis !

— Vive Parabosco ! »

Les plus rapprochés répétèrent : « Vive Parabosco ! » et se tournèrent vers Geraldini comme pour lui notifier : « Dis bien que c'est moi qui ai crié : vive Parabosco ! » ou pour le prendre à témoin de leurs bons sentiments.

Du palais Gambi, où des hordes humaines s'écrasaient consciencieusement pour lire l'inscription, des salves d'éclats de rire se suivaient, précipitées ; on entendait au milieu du tumulte le crépitement des disputes, des discussions, des querelles. Parfois un rire isolé, tantôt formidable, tantôt strident, dominait le vacarme.

Sur la fontaine de la place, où quatre lions de pierre bâillaient, deux joyeux compagnons venaient de s'installer. Leurs guitares accordées, le premier débuta, accompagnant du geste sa chanson :

Qu'as-tu donc fait, la nuit passée ?
Dis-nous, Anna ! Princesse Anna !

Sur quoi le second improvisa :

Dormi ? nenni ! mais embrassée
Tu fus, Anna ! Princesse Anna !

Les plus proches battirent des mains et beaucoup reprirent en chœur le dernier vers : « Tu fus, Anna ! Princesse Anna ! »

Geraldini hâtait maintenant le pas.

Un troisième loustic avait rejoint les autres sur la fontaine; ils dansaient, faisaient des mots et mimaient avec force gestes canailles une scène d'amour. Le public, en bas, s'égayait, les femmes criaient, les filles ricanaient et les hommes gueulaient. Les musicâtres s'étaient partagé les rôles. L'un représentait la princesse sur la défensive, l'autre le duc imposant sa volonté à sa sœur, et le troisième imitait Franzesco suppliant, gémissant dans sa démence amoureuse : « Anna ! Princesse Anna ! »

Geraldini s'effraya soudain à la pensée que le duc, de ses fenêtres, pouvait voir cette parodie. Il courut vers le groupe, et l'épée haute cria : « Descendez, faquins ! » Des poings se levèrent, il y eut des cris de colère et en un clin d'œil les comédiens disparurent.

La fontaine fut à nouveau déserte, avec ses quatre lions qui bâillaient toujours et écarquillaient les yeux vers ce peuple qui grouillait au-dessous d'eux.

★

Geraldini gravissait quatre à quatre l'escalier pour faire son rapport au duc. Il se sentait à couvert et ne craignait plus qu'on l'accusât de connivence avec Franzesco Gambi.

Il n'était pas encore dans l'antichambre qu'un page se précipita à sa rencontre, lui criant : « Le duc vous attend, où diable restez-vous donc ! » Filippo le suivit en toute hâte. En chemin l'enfant ajouta : « Il n'est pas malheureux que vous arriviez, Sa Seigneurie déjà s'impatientait et elle m'envoyait voir moi-même la joyeuse plaque érigée par Agostino ! » D'un bond il s'était jeté devant lui, ouvrant les portes à deux battants.

Geraldini était en présence du duc.

Parabosco arpentait la pièce, les mains derrière le dos. Il s'arrêta devant le lieutenant et le dévisagea : « Ah ! c'est vous ? » dit-il enfin avec un étrange regard. Geraldini sentit la vanité de ses espoirs. Ce regard l'avait à nouveau uni à Franzesco Gambi.

— Qu'y a-t-il ? demanda le duc.

— Altesse,... je suis resté toute la journée au Palais, atten-

dant vos ordres. » Parabosco sourit imperceptiblement : « Vous n'êtes pas de service aujourd'hui, il m'est indifférent de savoir où vous étiez ! »

— Je voulais dire, bégaya Geraldini, que moi le premier.., que, à cause de cela, j'ai couru là-bas... que je...

— La plaque ? interrompit le duc, Agostino l'a-t-il terminée ?

— Certainement.

— L'inscription ?

— Elle dit que... »

Et comme Geraldini hésitait, Parabosco le poussa : « Parlerez-vous ?

— Elle dit que... »

Geraldini rassembla son courage : « Dans cette maison, la princesse Anna fut... », mais au dernier mot il eut peur et s'arrêta à nouveau, terriblement gêné.

Le duc le toisa. Jamais encore le lieutenant n'avait vu visage aussi hautain.

« Dépucelée », dit-il très bas, et il respira profondément.

Parabosco recula d'un pas. « Etes-vous fou ? »

Filippo balbutia : « Je l'ai lu de mes propres yeux. »

Alors Parabosco s'emporta : « Brute de sculpteur, j'avais dit un autre mot ! un autre mot ! ». Et il chercha ce mot, s'étonnant soudain de ne s'en pouvoir souvenir. C'était certainement un autre mot ! Enfin ! C'est fait maintenant et c'est plutôt clair !

« Le peuple ? » demanda-t-il.

— Les gens rient, applaudissent, on chante...

— Des chants moqueurs ?

— Oui.

— Sur moi ?

— Non.

— Sur la princesse ? »

Geraldini fit signe que oui.

Parabosco cligna des yeux, comme s'il réfléchissait.

Geraldini risqua : « Votre Grâce ordonne-t-elle qu'on chasse les chanteurs et improvisateurs ? »

Le duc dirigea son regard clignotant vers lui et demanda : « Chansonnent-ils... d'autres personnes ? »

— Pas à ma connaissance ; dès que la pierre a été décou-

verte je suis revenu au palais en apporter en hâte la nouvelle à Votre Grâce, selon son ordre. »

« Qu'ils chantent ! dit le duc avec un sourire imperceptible sur les lèvres. Qu'ils chantent ! je ne veux clore la bouche de personne ! »

Geraldini se sentit fort aise de n'avoir point parlé de son intervention auprès des musicâtres. Il se félicitait de son silence. Si le duc avait dit : « Faites taire ces effrontés, il eût répondu : « C'est fait ! » Il s'était ainsi réservé des éloges possibles sans risquer un blâme.

Le duc s'était approché de la fenêtre et regardait.

La place était noire de monde. La clameur confuse des conversations, des rires, des appels bourdonnait ininterrompue, et là-bas, la plaque se détachait, toute blanche, sur la façade grise du palais Gambi.

Parabosco contempla longtemps cette petite tache claire et cette grande foule sombre, puis il se retourna : « Qu'on prépare une fête pour ce soir au palais. Qu'on invite toute la noblesse de Ravenne. Je veux qu'on sache ainsi, ajouta-t-il, que nous n'avons plus rien de commun avec les choses de la rue ! »

Il fit un signe et Geraldini quitta hâtivement la pièce.

« Le duc ordonne une fête ! » cria-t-il à Errante et à Gonzalvo qui faisaient les cent pas dans l'antichambre. Les deux vénérables seigneurs se regardèrent et se dirigèrent sans tarder vers les appartements du duc.

Filippo était à peine sous la voûte, où les hérauts et les trompettes mettaient justement pied à terre, que le vieux Spezzi apparut au haut de l'escalier et cria : « Les hérauts sont-ils de retour ? » — « Présents ! » tonnèrent les sudits hérauts. — « Qu'ils se tiennent prêts à partir avec les trompettes. Le duc donne une fête ! Faites venir des coureurs ! »

— Coureurs ! clama le sergent de garde.

Une porte s'ouvrit dans l'ombre de la voûte et une bande de jeunes garçons en livrée jaune en sortit en courant, ajustant en hâte leur béret au panache souple de plumes. Ce fut un assaut confus et bruyant de l'escalier. « Attendez ici, cria Spezzi, l'on va vous remettre dans un instant les lettres d'invitation. »

FÉLIX SALTEN.

(Traduit de l'allemand par RENÉ PUAUX.)

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs.

XCVI. — Espagne.

M. DELARUE. — Et vous n'avez pas été indigné?

M. DESMAISONS. — J'ai été indigné. D'ailleurs, en cette histoire, il n'y a que M. Arthur Meyer et M. Emile Faguet qui aient manifesté une certaine allégresse.

M. DEL. — Deux grands penseurs, quoique en des matières différentes.

M. DESM. — Encore l'allégresse de M. Faguet fut-elle modérée, discrète, académique et goguenarde. Je suis sûr, d'ailleurs, que M. Faguet se fût réjoui, non moins modestement, du dénouement contraire, car il regarde avec optimisme tout événement propre à fournir deux cent cinquante lignes de copie. C'est tout ce que j'ai lu contre Ferrer. Nous n'avons donc aucun mérite à avoir été indignés. Tous les honnêtes gens le furent, et même quelques autres, et même quelques coquins à la Franklin, comme disait Baudelaire. Bref, la conscience universelle, etc.

M. DEL. — Oui, connu. Mais il y a peut-être quelque chose de vrai dans cette expression amphigourique.

M. DESM. — Oui, l'unité d'éducation, l'unité de lectures. Il y a une sorte de fraternité intellectuelle à laquelle n'échappe point un esprit cultivé, où qu'il soit; il y a de même une fraternité sentimentale qui tend à unir les peuples par-dessus les frontières. Quand ces deux courants aériens se rencontrent, cela cause de grands remous dans l'atmosphère du monde.

M. DEL. — Et voilà pourquoi l'Espagne est muette!

M. DESM. — Précisément. L'Espagne est un pays fermé, théocratique et monacal, entouré de montagnes où se brisent les courants d'idées et de sentiments. On s'est étonné que la mort de Ferrer n'y ait causé nulle émotion, mais l'ont-ils su, même, et, s'ils l'ont su, ont-ils compris? Croyez-vous que les habitants du Rouergue, avant la Révolution, aient été informés du supplice de La Barre? L'Espagne est toujours le Rouergue ou l'Auvergne d'avant la Révolution. C'est peut-être bien autre chose encore : une sorte de Thibet européen.

M. DEL. — Ce que je sais bien, c'est que je n'ai jamais pu rien

comprendre à l'Espagne, ni dans son histoire, ni dans ses mœurs. Ce pays me paraît ne ressembler à rien de connu.

M. DESM. — Toujours comme le Thibet. On parle, pour l'un et l'autre de ces pays, de décadence. Le mot n'a de valeur qu'en conversation, où il faut se servir de termes compris pour se faire comprendre, mais il ne signifie rien. L'Espagne est au contraire un pays de constance, un pays où la sensibilité, les idées, les mœurs sont immuables. Dans les autres pays d'Europe, la fluctuation autour du type moyen a des amplitudes assez variables, et plus les amplitudes sont grandes, plus la civilisation est active. C'est ce que jusqu'ici on a appelé le progrès. Depuis que les idées de mutation remplacent en biologie les idées d'évolution, le mot progrès n'a plus de sens. Il faut employer celui de fluctuation. Il y a un point central autour duquel court une ligne circulaire à éloignement variable. Eh bien, l'Espagne n'a, pour sa ligne circulaire, presque aucune fluctuation. C'est la constance, c'est la stabilité. Il y a à cela une cause, et toute biologique : la pureté de la race, obtenue par l'élimination des éléments étrangers.

M. DEL. — Je connais les nouvelles théories de Hugo de Vries. Elles sont belles et logiques et font comprendre les mouvements de la vie mieux que l'idée d'évolution lente, qui se heurte à tant d'exceptions, surtout pour les destinées humaines. Les lois de constance, jointes aux lois de mutation et de fluctuation, expliquent à peu près tout, maintenant, d'une façon raisonnable. Et elles ne nous enferment nullement, comme on l'a dit, dans un cercle sans issue, puisqu'il y a la mutation, d'où tout un monde nouveau peut sortir brusquement, comme l'homme sortit un jour d'entre ses frères, les primates.

M. DESM. — Oui, mais les races ou les espèces humaines ne peuvent compter que sur des fluctuations plus ou moins amples autour d'un type constant. Les croisements entre races différentes peuvent-ils augmenter l'amplitude ces fluctuations? M. de Vries ne s'explique point là-dessus, mais je le crois d'après l'expérience historique. Les plus beaux types de l'humanité furent presque toujours des produits d'un métissage soit de races, soit de variétés plus ou moins accentuées. La race pure donne le produit moyen. Il ne faudrait point, je le crois aussi, abuser de ces croisements, qui pourraient amener la dégénérescence; mais il semble bien qu'un élément étranger, jeté, de temps à autre, parmi les éléments générateurs d'une race, la fortifie ou, du moins, la surexcite.

M. DEL. — Il est certain que tant que les Maures et les Espagnols vécurent côte à côte, le pays fut prospère et la race aventureuse.

M. DESM. — Il y avait du sang maure dans les conquérants de l'Amérique, il y en avait dans les armées de Charles-Quint. C'est au moment qu'elle fut privée de cet élément étranger que la race espa-

gnole, retournant à son type initial, retombant dans une constance sans fluctuations que très rares, commença à donner à l'Europe le spectacle de sa déchéance.

M. DEL. — Et ce fut encore pis pour les Maures, devenus les Marocains.

M. DESM. — Oui, et c'est peut-être l'explication du mystère ibérique.

M. DEL. — Voilà maintenant que la biologie devient la clef de l'histoire!

M. DESM. — Comme la physiologie est la clef des sciences que les Académies appellent plaisamment sciences morales. Toutes les sciences, d'ailleurs, ne tendent-elles pas à se réduire à une seule méthode physique, celle des mesures, des poids, de l'analyse? Pour juger d'un gouvernement, irons-nous consulter les moralistes ou les statisticiens?

M. DEL. — A propos, a-t-on la statistique des moines, des nonnes, des curés, de tous les gens d'Eglise qui rongent l'Espagne?

M. DESM. — Qui oserait la faire? C'est l'innombrable.

M. DEL. — Croyez-vous que cette abondance de gens d'Eglise ne soit pour rien dans l'état fâcheux où se trouve ce pauvre pays?

M. DESM. — On ne sait. Pour moi, c'est plutôt un effet qu'une cause. Si le pays était vigoureux, il secouerait toute cette vermine. Mais peut-être aussi que si une main étrangère la lui enlevait, il reprendrait quelque vigueur. Cependant, supporterait-il d'être privé de ses parasites?

M. DEL. — La Catalogne lui donnera l'exemple.

M. DESM. — Savez-vous quelle serait la solution?

M. DEL. — Dites.

M. DESM. — D'abord, la Catalogne indépendante. Ensuite, cette petite république conquérant lentement la péninsule, par ses idées plus encore que par les armes.

M. DEL. — Sans doute, mais quelle utopie.

M. DESM. — Hé! Le Piémont?

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Paul Renaudin : *Un pardon*, Plon, 3.50. — Tancrède Martel : *L'Afrancesada*, « Monde illustré », 3.50. — Henry Jacques : *Les Noyés*, « Monde illustré », 3.50. — Lagrillière Beaucler : *La Dame d'Espargys*, Paul Paclot, 0,95. — Jehan de Cougny : *L'Intrus*, Vasseur, 3.50. — Alfred Gragnon : *Ce bon Monsieur Durand*, Sansot, 3.50. — Henri Laumonier : *Contes et Croquis Tonkinois*, Hanoï-Haïphong, 3.50.

Un pardon, par Paul Renaudin. Je lis, au sujet de cette très sentimentale histoire d'adultère, ces appréciations flatteuses mais dis-

cutables, dans *le Gil Blas*, signées de M. Maurice Cabs : « Je crois qu'à nos contemporains sceptiques, blasés, railleurs, épris de sports nouveaux, de scandales et d'*actualité immédiate*, il faut désormais offrir des cas moins compliqués, qu'ils ne résoudraient certainement que par le divorce ou la fuite. Ce n'est pas que le genre ait vieilli. Les récits de Paul Renaudin sont bien écrits et d'un grand intérêt ; mais c'est notre mentalité qui a changé : on n'a plus le temps, de nos jours, d'examiner avec autant de soin sa conscience... »

Je m'en vais donc me mettre à examiner ma conscience, moi, parce que j'ai le temps. J'ai toujours le temps quand j'ai une plume à la main et si je dis des bêtises, je suis au moins bien certaine de ne pas avoir d'excuses... ce qui me console ! D'abord, je ne suis pas du tout de l'avis de Paul Renaudin. Il me paraît absolument inutile de pardonner. L'idée de pardon implique une idée de supériorité tout à fait dangereuse. (Personnellement, je ne pardonne jamais rien à personne pour l'excellente raison que je ne m'en reconnais pas le droit !) Ensuite le pardon accordé à la femme adultère, s'il vous rapproche du Christ, a le tort d'indiquer au personnage coupable de l'aventure qu'on l'aime encore, tout pardon contenant, outre un acte d'orgueil, un acte d'égoïsme sous le pseudonyme générosité. Mais pourquoi diable, ô monsieur Cabs, voulez-vous que la mentalité des hommes trahis ait changé ? Et en quoi les sports nouveaux, la blague, les scandales, même l'actualité immédiate (pourrait-elle être autrement, Seigneur !) doivent-ils influer sur cette éternelle folie qui s'appelle l'amour et qui conduit les hommes, trahis ou non, aux toujours mêmes sombres résultats ? Vous avez là des idées de bien bon sportman, seulement elles ont dû contrister l'auteur du *Pardon*. Il a raconté une histoire d'amour, lui, et vous venez lui parler d'entraînements nouveaux. Ah ! le pauvre auteur, il n'y pensait guère aux fameux nouveaux sports !... Eh bien, monsieur Cabs, j'examine le cas de conscience de Paul Renaudin et j'y découvre, avec mon flair de mécréante, je ne suis pas Lamartinesque pour un centime, qu'au contraire Paul Renaudin a inventé un sport nouveau et cela peut s'appeler : la torture de la mansuétude. Du temps de l'inquisition, il y avait, c'est, je crois, Villiers qui l'affirme, la torture par l'espérance, mais, chez Hubert de Taiches, un aussi grand passionné que Torquemada, on applique la question du silence, la question... qui n'est jamais posée. Vous n'imaginez pas combien j'ai pris plaisir à suivre cette chère petite M^me^ de Taiches dans les stations de son calvaire. J'ai une telle estime pour les petites femmes coupables que, quand je les surprends en flagrant délit, ma joie consiste à tourner la page pour les laisser se morfondre dans leurs touchantes attitudes et je cours tout de suite au chapitre du mari qui apprend enfin son malheur. Là je n'en perds plus une demi-syllabe, que dis-je, une demi-

ligne de points ! Que va-t-il inventer ? Sera-t-il *dieu*, *table*, *cuvette*? Eh bien, ne vous en déplaise, Hubert de Taiches fut Dieu... et comme tel il détint le record de la cruauté. Bravo !... Il n'y a plus de *féminisme* devant ce genre de mâle impassible. Plus de tirades sur l'égalité des droits et des sexes, plus de problèmes sociaux, plus de compromis entre la mauvaise concession des uns et les mauvais appétits des autres... et j'ose enfin vous le dire en toutes lettres, sans me servir du langage élégant de Paul Renaudin : *on ne couche plus*. Voilà C.Q.F.D. Lorsqu'on aura trouvé le champion assez en forme pour oser ne pas coucher dans le sport du mariage tout en demeurant à la fois le justicier et l'honnête amoureux, on aura peut-être trouvé le champion du monde... au moins pour le record du châtiment. Voyez-vous, le cas n'est pas compliqué. La femme adultère ne peut être punie que par où elle a péché; or, ce que je dis si trivialement est expliqué avec une rare délicatesse, mais tout au long, dans *le Pardon ;* la pauvre petite femme adultère *r'aime* son mari...(George Sand a prétendu que dans une île déserte on aimerait facilement *Vendredi*.) Hélas! les dieux sont humains : Hubert de Taiches, qui n'a jamais cessé d'aimer sa femme, se laisse tenter, c'est d'ailleurs le côté vraiment catholique de l'histoire... le moins bon ! Ces deux pauvres forçats de la chaîne conjugale iront-ils jusqu'au paradis qu'ils semblent avoir si bien mérité ? Je n'en sais rien, mais à la place du Créateur, qui a créé l'adultère comme il a fait les roses jaunes, je ne les y recevrais pas. L'enfer est tout indiqué avec son pavage des meilleures intentions, et les pieds légers de madame de Taiches n'en sont pas à un faux pas de plus ou de moins. Maintenant, Maurice Cabs aurait pu ajouter aux compliments sur *le Pardon* que cette œuvre, en effet bien écrite, soigneusement composée, ne laissant rien à désirer sous le rapport de la finesse psychologique, aurait pu se signer Paul Bourget. Moi, c'est la seule critique que je semble me permettre, car Paul Bourget c'est pire que tout le romantisme, oui !

L'Afrancesada, par Tancrède de Martel. Si je ne m'abuse, l'auteur nous offre un roman historique par mois ! C'est beaucoup... d'autant plus qu'ils sont tous très romanesques. Ceci nous représente le tableau de la domination napoléonienne en Espagne : nous y voyons un grand d'Espagne avouer à un bandit, qui lui réclame un officier blessé pour le faire fusiller, que ce même officier, un Français, son hôte..., a séduit sa fille et que, par conséquent, il doit y avoir justes noces et non injuste exécution. C'est dur... pour un grand d'Espagne. Bien entendu, l'officier français n'a rien séduit du tout et on le marie pour le soustraire à la furie de ses persécuteurs. J'ai idée que ce grand d'Espagne devait se découvrir devant le roi... et même l'empereur. Plus tard, sa fille tue son ex-fiancé espagnol pour

prouver son amour à son mari de fortune. Ce qu'il y a d'historique là-dedans, c'est peut-être, après tout, la situation trop romanesque. Nous sommes pleins de préjugés.

Les Noyés, par Henry Jacques. Ou le récit de la cruelle emprise d'un jeune homme fort peu recommandable sur son ami de collège. Le plus fort hypnotise le plus faible et lui ordonne de voler. Lorsqu'ils se rencontrent face à face dans la maison de la jeune fille qu'ils désirent épouser tous les deux, il s'en suit une scène tragique au cours de laquelle ces deux rivaux, autrefois complices, s'empoignent à la gorge et se jettent mutuellement à l'eau, dénouement vraiment heureux pour la pauvre héroïne de cette histoire.

La Dame d'Espargys, par Eug. Lagrillière-Beauclerc. Nous voici revenus aux grands coups d'épée, aux exclamations toujours si réjouissantes pour nos oreilles déjà trop habituées aux hurlements monstrueux des sirènes d'automobiles : « A moi, comte, deux mots ! » « Trêve de plaisanterie ! » « Vous m'en rendrez raison ! » « Bas les armes ! je vous fais tous prisonniers au nom du roi ! » « Tu vas payer cher ton insolence, manant ! » « Je vous demande un instant pour enlever ma cotte de maille ! » Il ne faut du reste qu'un moment, le temps d'ôter une cotte de mailles d'un autre genre, pour s'y habituer.

L'Intrus, par Jehan de Cougny. C'est un pauvre vieux marin *péri en mer* qui revient chez ses deux garçons, ses deux héritiers naturels et qui paraît tellement inopportun qu'on l'assomme sans autre discours. C'est un peu lourd, mais le geste du marteau veut ça. Au cours du volume, d'autres petites nouvelles plus fines de ton : *Sacrifice* et *Socialisme*.

Ce bon Monsieur Durand, par Alfred Gragnon. Il paraît que ce sont des *gestes contemporains*. Durand est de la famille des Durand... *d'Oignons*, mon Dieu ! oui, il rencontre une petite femme dans le Métro, il lui promet des tas de choses et la petite femme cède bien gentiment. Quand elle rentre chez son mari, elle pense aux garçonnières des Messieurs généreux et demande à son mari des tas de choses (les mêmes, voir plus haut). Mais elle a oublié un cadeau principal qui lui arrive sans qu'elle ait eu l'idée de le demander, celui-là... Cris, pleurs, scènes, divorce, et quand on retrouve le bon Monsieur Durand il répond : « S'il me fallait m'occuper de tous les enfants que j'ai pu faire... il me faudrait des employés. » Un peu brutal. Il y a cependant des *gestes* au sujet des sports qui sont bien en place, justement à cause de leur brutalité.

Contes et croquis Tonkinois, par Henri Laumonier. Il s'agit certainement de quelqu'un qui a vécu, après avoir vaincu, dans ce pauvre pays exaspéré par tous les protectorats administratifs et qui s'est pris de pitié pour cette race jaune si naïve, si rusée, si pa-

resseuse, mais tout de même encore moins rosse que les spéculateurs français qu'on lui a envoyés pour l'améliorer.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Baron de Parrel : *Sous les Lustres. Le Monde, et les Salons de Paris*, 1 vol. in-18, 3.50, E. Magus. — J.-M. Lentillon : *Les Poètesses Ridicules*, 1 vol. in-8 (27 pages), 1 fr., A Rey et Cie. — *Propos historiques et littéraires : Un ambassadeur de Savoie, poète d'amour, au XIVe siècle, Othon de Granson*, par Joseph Orsier, 1 vol. petit in-16, Champion. — Fernand Bidault : *A l'Age de Fer*, 1 vol. in-18, 3.50, Henri Jouve.

Ce livre du baron G. de Parrel, **Sous les Lustres**, est un curieux document sur le monde et les salons de Paris. Ce volume a d'ailleurs été écrit, nous dit-on dans une préface, exclusivement pour les « gens du monde » qui seuls peuvent en comprendre le langage et en « saisir les points de vue ». Surtout, on demande que les intellectuels s'abstiennent de le juger : « Notre sujet les dépasse de toute la profondeur de leur ignorance. »

Et c'est vrai. Mais tout en respectant comme il convient ces traditions et ces conventions mondaines, dont le code nous est exposé ici, on ne peut s'empêcher de sourire lorsque l'auteur nous donne avec gravité la liste des plus célèbres bostonneurs et conducteurs de cotillon.

Mais il ne faudrait pas croire, ajoute M. de Parrel, que le monde soit le refuge des désœuvrés, le « rendez-vous de tous ceux qui professent un profond dégoût pour l'activité intellectuelle ». Non, beaucoup de mondains trouvent l'occasion de dépenser « copieusement » leur énergie intellectuelle : quelques-uns font des conférences artistiques et littéraires, mais la plupart de ces travailleurs s'adonnent au théâtre (suit la liste des meilleurs acteurs et actrices mondains). Et M. de Parrel constate le remarquable essor qu'a pris la comédie mondaine en ces dernières années.

Je voudrais pouvoir citer cette conversation d'un dîner en ville, enregistrée au phonographe. C'est d'une monstrueuse bêtise, et d'un convenable à dégoûter une jeune fille. Mais, après le dîner, il y aura soirée littéraire : on récitera des vers. Ecoutons une certaine baronne, qui chante la fantaisie de la poésie actuelle :

> Elle est déconcertante, elle est capricieuse,
> Son charme ensorcelant est souvent mensonger,
> Mais ses yeux sont si doux, son pas est si léger,
> Elle est si finement irrévérencieuse !...

M. de Parrel se pose à lui-même cette question : que vaut notre littérature poétique ? Mais, devant de tels vers, en véritable homme du monde, il se refuse à répondre.

Voici le salon de Mme la duchesse de Rohan, qui convie à ses *thés poétiques* tous ceux qui aspirent à la renommée. La duchesse de Rohan a une grande réputation de poète, dans le monde : les meilleures revues se disputent ses poèmes. On verra par les vers suivants que cette réputation est bien méritée :

VISION DE RÊVE

Mère, bénis ton fils, il va faire la guerre,
Défendre sa patrie, et la vigne et le blé,
Les palais, les foyers où le grillon se terre,
Mais en vous quittant tous son cœur est accablé.

« Au revoir, mon enfant, le bon Dieu te protège,
Qu'il veille sur tes jours et te ramène au port,
Du poids de mes tourments je voudrais qu'il m'allège,
Et fasse de ton cœur celui d'un homme fort... »

. . . . . .

La comtesse Charles de Pomairols réunit, dans son salon, beaucoup de poètes de talent et d'académiciens, autour desquels s'assemble une assistance aristocratique et littéraire. Mais c'est chez la baronne de Sardent qu'on entend les plus jolis vers de l'année. Et M. de Parrel nous donne toute une anthologie de ces poèmes, *inédits :*

Qui donc ainsi, dans le grand bois,
Loin de la sente passagère,
A brisé la haute fougère ?...
N'est-ce pas la biche aux abois ?

Sans doute. Mais la comtesse de Villarson sait aussi prendre un ton plus grave et chanter la maternité. La bête, dit-elle, ne sait pas ce qu'est la « remplaçante ».

Qui touche à ses enfants la trouve menaçante !
Une « femme du monde » en ferait-elle autant ?
Non ! Le cœur s'atrophie en chaque créature
Quand l'homme ne veut plus des lois de la nature.
Et c'est là pour le sage un spectacle attristant.

(Suit la liste des invités.)

J'ai voulu citer quelques-uns de ces vers, pour montrer la qualité de cette poésie d'amateur, de cette poésie mondaine. M. de Parrel nous assure qu'il y a dans le monde beaucoup plus de femmes que d'hommes qui cultivent la Muse. Les poétesses ne se comptent plus, dit-il, depuis l'émancipation féminine.

§

M. J.-M. Lentillon, lauréat de la Société Nationale d'Encouragement au Bien, dans une plaquette qu'il intitule : **Poétesses ridi-**

cules, critique particulièrement Mme de Noailles et son volume, *A l'ombre des jours*. Certes, Mme de Noailles a des incertitudes de langage, des incorrections même, mais lorsque M. Lentillon essaie de ridiculiser les plus beaux vers, les métaphores les plus neuves de la poétesse, on ne peut s'empêcher de plaindre son incompréhension. Ce vers :

La bouche pleine d'*ombre* et les yeux pleins de *cris*

lui paraît une faute de goût grossière contre le sens commun.

Malheureusement, M. Lentillon, à côté de cette satire, publie ses propres vers, réguliers, certes, mais où ne perce aucune incorrection géniale. Cependant l'auteur est très fier de nous dire que cette pièce fut admise au Salon des Poètes français de 1908, et il regrette que l'Académie Française, qu'il respecte profondément, se soit compromise en couronnant le recueil de Mme de Noailles. On voit que M. Lentillon, qui cite volontiers Boileau, représente la plus vieille tradition.

§

M. Joseph Orsier, dans ce petit livre : **Un ambassadeur de Savoie, poète d'amour au XIVe siècle, Othon de Granson**, nous donne une biographie critique de ce gentilhomme, presque inconnu comme poète, et qui fut, vraiment, un précurseur de Charles d'Orléans. Ce fut lui qui le premier écrivit des vers « en cette belle langue romane en usage dans les pays de Savoie ». Charles d'Orléans s'est souvent inspiré de lui, mais alors que le prince chante des amours et des peines presque tout à fait fictives, Othon de Granson semble avoir mis plus de sincérité dans sa poésie.

Les thèmes les plus familiers de ses poèmes sont le regret d'avoir perdu l'amour d'une dame ou la douleur d'avoir perdu cette dame elle-même, toute la joie et la consolation de sa vie.

On est loin de posséder toute l'œuvre de Granson, et c'est à peine « si l'on peut réunir de lui quarante-trois pièces diverses, dont une dizaine peut-être ne lui appartiennent pas ». Voici, de ce poète, quelques vers pleins d'amertume :

Qui doibt jamais avoir confiance
En femme, tant ait de prudence,
De beaulté, ou de courtoisie ?
Certes nulz homs qui ait science,
S'il ne veult en grant pascience
Et enfin fraude et decevance,
Quant je n'y voy que maladie,
Et enfin fraude et décevance.
Et me semble, quoy que on die,
Que femme n'est de bien garnie,
Fors de frauduleuse muance.

M. Orsier cite encore, dans son étude, quelques rondels et huitains qui sont très gracieux et nous rappellent, en effet, la manière de Charles d'Orléans, dont il fut cependant le précurseur. Nous pensons avec M. Osier qu'il serait bien de recueillir les œuvres d'Othon de Granson, et de les publier.

§

M. Fernand Bidault a réuni dans ce volume : **A l'Age de fer**, de spirituelles chroniques sur la vie contemporaine. Il faut bien dire que l'esprit de M. Bidault est des plus vulgaires, mais il s'adapte aux sujets qu'il traite. Parfois son ironie tombe juste. Deux chapitres de son livre m'ont amusé; l'un est sur les luttes dans les music-hall : les athlètes nous sont présentés plaisamment comme des modèles de régénération physique. L'autre nous parle du Nu Esthétique, de ces femmes nues que l'on exhibe dans quelques petits théâtres. Une femme nue! Les directeurs de ces théâtres nous la montrent comme quelque chose de tout à fait mystérieux, de sacré, de religieux; il semble qu'une émotion esthétique va nous envahir, et que nous n'oublierons jamais cette minute où il nous a été donné d'adorer, dans sa nudité, une femme.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Raoul Allier : *La Compagnie du Très-Saint-Sacrement de l'autel à Marseille*; Champion, 6 fr. — J. Ladreit de Lacharrière : *Les Cahiers de Mme de Chateaubriand*; Emile-Paul, 5 fr. — Memento.

La Compagnie du Très-Saint-Sacrement de l'Autel à Marseille, documents publiés par Raoul Allier. — Fondée à Paris, en 1629, dans une pensée de contrition, par un dévot laïque, le duc de Ventadour, la Compagnie du Saint-Sacrement eut d'abord un but extérieur de pure bienfaisance. Mais elle ne tarda pas à prétendre guérir les maux de l'âme aussi bien que ceux du corps, et elle y mit un tel zèle, une telle indiscrétion, qu'elle gagna l'appellation sous laquelle elle est plus connue dans l'histoire religieuse et politique du XVIIe siècle : la Cabale des Dévots. Son influence se fit sentir dans les persécutions contre les Jansénistes, dans la Révocation de l'Edit de Nantes (ici, par les succursales de province), dans toutes les mesures de rigueur qui furent prises contre les Protestants, etc. Elle pouvait, en revanche, invoquer de nombreuses fondations utiles, hôpitaux, monts-de-piété, etc., où se dépensait son activité, et c'est assurément un côté de son histoire qu'il est juste de ne pas négliger quand on parle d'elle. Toutefois, son souci du bien d'autrui se fit si despotique, si envahissant qu'elle finit par se rendre insupportable et suspecte au pouvoir lui-même. On n'est pas fixé sur la date de sa dissolution, qui semble devoir être placée vers 1684.

Dans un précédent ouvrage, qui alimenta quelques polémiques catholiques et protestantes, M. Raoul Allier avait étudié la Société-mère, celle de Paris (1). Mais la Compagnie de Paris avait, de bonne heure, fondé en province des « filiales », qui souvent lui survécurent; et celle de Marseille notamment, sur laquelle M. Allier nous apporte aujourd'hui de nombreux documents complétant ceux précédemment donnés par M. Alfred Rébelliau (2), témoigne, par son organisation, de la puissance du réseau jeté de la sorte sur la France. L'histoire de la succursale de Marseille ajoute singulièrement aux révélations consignées par René II de Voyer d'Argenson, en 1695, dans son Mémoire à l'Archevêque de Paris sur la Compagnie du Saint-Sacrement; et c'est cette histoire largement complémentaire qui se dégage du recueil de pièces publié par M. Allier. On y trouvera : les pièce relatives à la fondation de la Compagnie de Marseille; les communications de la Compagnie de Paris; les « Actes de Marseille »; les procès-verbaux d'élection des officiers; les procès-verbaux des assemblées; et surtout une longue série de lettres et de mémoires qui montrent le zèle, la méthode et la force de propagande de la Société de Marseille. Elle établit l'œuvre à Arles, à Toulon, à Toulouse, à Montpellier; elle essaya de l'organiser à Carcassonne, à Avignon, à Grenoble; de la réorganiser à Lyon, etc. M. Allier cite, comme un des exemples les plus typiques de son activité, l'affaire du pasteur Chauvin, lequel la gênait et qu'elle obligea, par une suite d'âpres manœuvres dont le dossier relatif à cette affaire nous garde le souvenir circonstancié, à quitter le pays. Les pièces d'un tel dossier, constate M. Allier, « nous font saisir sur le vif son mode d'action en ces sortes d'affaires ». (Il est bon d'ajouter que les pasteurs protestants n'étaient pas en reste.) Signalons aussi, dans le procès-verbal de la 1145e conférence, tenue le 11 avril 1690, ceci : « M. le Directeur, M. de Blanc et M. Bourrelly examineront dans cette quinzaine les enseignes de cabanes escandaleuses (*sic*) qu'il y a par la ville, pour en faire rapport et en délibérer. » Ces procès-verbaux des conférences (l'on en a recueilli 271) sont bien curieux : ils montrent que la dévote Compagnie mettait son nez partout.

Telle était la compagnie de Marseille, et telles étaient celles du Midi, et celles aussi, un peu partout, de la France entière, car la Société-mère de Paris, multipliant les filiales, avait fini par resserrer étrangement le réseau. On a rapproché à juste titre l'organisation de ces Sociétés secrètes du XVIIe siècle de celle des Sociétés jacobines

(1) Voir le compte-rendu de M. Marcel Collière dans le *Mercure de France* de février 1903, et notre compte-rendu du 1er octobre 1907, memento (ici, mention de la note catholique, donnée, dans cette question de la Cabale des Dévots, par M. Yves de la Brière, en une brochure publiée chez Bloud. Indication d'articles de revue).

(2) *La Compagnie secrète du Saint-Sacrement. — Lettres du groupe parisien au groupe marseillais, 1639-1662.*

du XVIII[e] siècle finissant : et, en effet, les buts étaient différents (si différents, en somme ?), mais, sous la diversité des formes, — ici, celles d'une inquisition religioso-philanthropique doucereusement implacable ; là, celles d'une inquisition politico-humanitaire (religieuse aussi bien) violemment tyrannique, — c'est un seul et même phénomène social, où s'avère, remarque M. A. Cochin, qui a fait ce rapprochement utile, « une même loi de sélection et d'entraînement mécaniques ». Epuration religieuse, en 1660, avec la Compagnie du Saint-Sacrement, épuration révolutionnaire, en 1793, avec la société jacobine : c'est presque tout un ; ce sont les mêmes mœurs. Des travaux comme ceux de MM. Raoul Allier et Alfred Rébelliau, outre leur objet immédiat, qui est l'histoire du XVII[e] siècle, nous aident, indirectement, à nous moins étonner du phénomène jacobin de 1790 et 1793.

Les Cahiers de Madame de Chateaubriand, publiés avec introduction et notes par J. Ladreit de Lacharrière. — L'intérêt, qui se faisait un peu trop chercher dans le Journal inédit de la sœur de Chateaubriand (M[me] de Marigny, qu'il ne faut pas confondre avec son autre sœur, Lucile), précédemment publié par M. J. Ladreit de Lacharrière, est, en revanche, présent à chaque page de ces « Cahiers » laissés par la femme du grand écrivain. M[me] de Chateaubriand était peu connue. Elle a vécu effacée. La gloire du grand homme, qui répandit d'éclatants reflets sur d'autres femmes, n'a jeté sur celle-ci que de l'ombre. Marié, un peu sans s'en apercevoir, à son retour d'Amérique, les événements de la Révolution et les vicissitudes de la vie d'émigré le tinrent d'abord éloigné de sa femme, et c'est sous le Consulat seulement que les deux époux reprirent la vie commune, mais sans que Chateaubriand ait jamais apprécié, dans sa femme, autre chose qu'une compagne sérieuse et fidèle, qui rendît sa vie plus « grave », plus « noble », plus « honorable ».

Ces « Cahiers », qui achèvent de nous faire bien connaître M[me] de Chateaubriand, épouse infiniment estimable, distinguée, mais nullement troublante, quoique d'une personnalité accusée, pour l'imagination de René (de qui elle fut d'ailleurs, au fond, toujours amoureuse, mais à sa manière, c'est-à-dire qu'elle eut encore plus de dignité que d'amour, et ceci à très juste titre, à cela près que cette dignité semble avoir été quelque peu dépourvue de ce qui aurait pu, dans ce sentiment lui-même, mettre un charme encore de femme), ces « Cahiers », disons-nous, une première fois publiés fragmentairement par un érudit bordelais, M. Pailhès, ont été reproduits en leur intégralité par M. J. Ladreit de Lacharrière, qui les a fait précéder d'une Introduction substantielle et accompagnés de notes et de renseignements multiples. Il convient de lui savoir un véritable gré de cette tâche aussi opportune que consciencieusement remplie.

Après comme avant la publication complète de ce document, la question reste ouverte, semble-t-il, de savoir la place que Mme de Chateaubriand a ou n'a pas occupée dans la vie littéraire de son illustre époux. Nous croyons toujours, quant à nous, que Mme de Chateaubriand admira les écrits de son mari « sans en avoir lu jamais une ligne », comme disait celui-ci avec une bonne humeur un peu forcée. Les raisons de nous confirmer dans cette opinion nous viennent précisément en lisant la discussion un peu bien optimiste de M. Ladreit de Lacharrière à ce propos. Mais nous n'avons pas ici à nous occuper de ce point. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'elle s'intéressa vivement à la carrière politique de l'auteur du pamphlet sur *Buonaparte et les Bourbons :* la place qu'elle tint, de ce chef, dans l'existence de Chateaubriand homme politique, paraît avoir été considérable, et c'est la révélation de ceci, et c'est la manière dont ceci perce à travers tout ce qu'elle dit, relate ou apprécie, qui fait, en un mot, la nouveauté de ces mémoires.

Egérie, au surplus, dont il est plus facile de constater la sollicitude qu'elle ressentait pour les intérêts politiques de son compagnon que de spécifier l'influence. Selon M. Ladreit de Lacharrière, « elle voyait les faits, les jugeait surtout avec une logique dont manquait trop souvent l'homme d'Etat; elle en supputait les conséquences funestes, non pas tant par pessimisme que par raisonnement, et discernait, dans l'enchaînement de certaines faiblesses, les avant-coureurs d'une ruine dont elle s'efforçait, en la prévenant, de préserver son mari ».

Ce qui est certain, c'est qu'elle admira Chateaubriand surtout comme homme d'Etat. Sous ce rapport, « il resta toujours à ses yeux l'homme indispensable », l'homme, supposons-nous, capable entre tous, par ses idées, sa réputation, de réconcilier le passé et le présent. Chateaubriand, bien entendu, partageait tout à fait l'opinion de sa femme. On soupçonne qu'ils s'y confirmèrent mutuellement et se montèrent de même la tête dans les déboires politiques qui atteignirent l'illustre ménage. Les Cahiers se ressentent d'une disposition de ce genre. Nous ne suivrons pas M. Ladreit de Lacharrière dans le dosage des influences dont ils peuvent témoigner. Mais il nous semble que ce qu'on y sent encore le plus, c'est Chateaubriand, Chateaubriand avec ses amertumes, avec ses colères, précisées et trivialisées par l'écho qu'elles trouvaient dans sa femme, quinteuse ménagère d'une gloire maritale difficile à gérer ! Pour tout dire, ces Cahiers sont une longue diatribe contre la Restauration. Les Molé, Pastoret, Pasquier, Villèle, Dudon, Polignac, etc., n'avaient jamais encore été accommodés de la sorte. Ni les Bourbons : « Il est remarquable qu'à la première comme à la seconde Restauration, comme à la troisième chute, les Bourbons n'ont aimé que ceux qui avaient quelque chose à se reprocher : le secret de cela, c'est que, de tous temps, les Bour-

bons n'ont aimé, comme le disait Henri III, que leurs chiens.

Une étude fructueuse à faire serait, en s'aidant de la reproduction intégrale de M. Ladreit de Lacharrière, l'examen des coupures que M. Pailhès, par souci légitimiste, a pratiquées dans l'édition spéciale due à ses soins. Ipso facto, l'on verrait ce que la piété légitimiste tient définitivement à voiler le plus de la Restauration. Nous conseillons aux historiens et aux curieux de cette période de se livrer à ce petit travail.

Memento. — Dans les fastes chorégrapaïco-historiques de XVIII^e^ siècle s'il y a la Camargo, la Duthé, il y a aussi *M^lle^ Sallé* (par Emile Dacier Plon, 3 fr. 50) ; on savait moins qu'il y eût celle-ci aussi : mais Sallé maigre personne, fausse maigre, du reste, dont les menus, qu'on nous restitue, sont des plus copieux, fut, d'après la légende, qui peut bien être après tout la vérité, une vestale de son art, et à cette renommée trop sage la chronique galante n'a point prêté ses bruyants échos. Dans la chorégraphie toute de virtuosité du XVIII^e^ siècle, elle voulut introduire la ligne, le caractère, — tous paniers et corsets rejetés ! — quelque chose de la noblesse que le chevalier Gluck fit paraître dans sa musique. Elle est donc une figure fort originale, qu'il faut savoir gré à M. Emile Dacier d'avoir fait spirituellement revivre, tout en évoquant autour d'elle le monde louis-quinzième sans oublier les saisons de la danseuse à Londres, occasion de maint tableau de la société anglaise, au temps où Voltaire servait de trait d'union entre les deux civilisations.

Parmi les relations, mémoires, etc., que M. Albert Savine s'applique à réimprimer, rendant ainsi d'utiles services à l'histoire des mœurs, ces souvenirs, dus au protestant Jean Marteilhe, né à Bergerac en 1684, ne sont pas les moins intéressants. Ce qu'était *la Vie aux Galères* (Louis-Michaud, 1 fr. 50, illustré), pour un religionnaire condamné comme tel, durant la période qui suivit la Révocation de l'Edit de Nantes, nous le voyons ici, sans qu'aucun détail soit omis. C'est pris sur le vif, quoique, évidemment, non pas relaté sans tout esprit de passion, — l'appréciation de Michelet : « livre écrit comme entre ciel et terre », s'appliquant au mérite littéraire et non à l'esprit de ces Souvenirs, dont le Protestantisme a fait un des documents accusateurs dressés contre le ministre La Vrillère, chargé des affaires générales de la Religion réformée au lendemain de la Révocation, et, par-dessus la tête de ce dernier, contre l'absolutisme de l'ancien régime. Du reste, l'expression historique de l'esprit confessionnel a une valeur documentaire, et, ceci mis à part, cette description de la vie des condamnés « aux galères de France » reste un tableau rempli d'une foule de détails topiques, qu'on ne saurait trouver ailleurs que dans les écrits de ce genre.

En deux autres volumes de la même collection, M. Albert Savine continue, en quelque sorte, si l'on peut ainsi parler, tant au figuré qu'au propre, de produire des souvenirs de galériens, l'un de ces galériens étant le Grand Frédéric enfant et adolescent, dont l'existence épouvantable, dans le bagne que lui fut *la Cour de Prusse sous Frédéric-Guillaume I^er^* (où, entre la trique de son père, le roi-sergent, et l'humeur rancunière de sa mère, il n'y eut vraiment de douceur, pour le futur philosophe couronné,

que celle de la fameuse petite flûte consolatrice), est racontée, avec mille autres particularités typiques, par la propre sœur du pauvre prince, Wilhelmine, margravine de Bayreuth ; — tandis que l'autre, sorte de philosophique joueur de petite flûte, lui aussi, est le chansonnier Ange Pitou, compris parmi *les déportés de Fructidor* à l'issue de ces journées fameuses où les conspirateurs marchèrent au rythme de ses refrains, et qui rapporta de Cayenne, d'où une heureuse méprise le tira de bonne heure, une rédaction de ses impressions de déporté, ouvrage publié sous le premier Empire, point fâché de jouer un bon tour à la mémoire falotement féroce du Directoire. L'opérette célèbre avait négligé de nous renseigner sur ces destins ultérieurs d'Ange Pitou, qui, de plus, si l'on veut le savoir, finit paisiblement ses jours dans une librairie achetée avec le produit de son curieux livre sur Fructidor et Cayenne.

Et puisque nous parlons des ouvrages de la collection Louis-Michaud, n'oublions pas de mentionner, en finissant, l'histoire, due toujours à la plume active et ingénieuse de M. Albert Savine, de *l'Abdication de Bayonne*, tragi-comédie, dont le ricanement terrible de Goya a fait justice en ses *Caprichos*, où, parmi l'imbécillité du roi Charles IV, le dévergondage de la reine Marie-Louise, l'insubordination de Ferdinand et la poltronnerie de Godoy (lequel eut des côtés intéressants, d'ailleurs), Napoléon n'eut pas de peine à réaliser son rêve insensé, et si tôt ruineux, d'une monarchie napoléonienne en Espagne.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Percival Lowell : *Mars et ses canaux, ses conditions de vie*, traduit par Marcel Moye, 5 fr., Mercure de France, 1909. — James Geikie : *Traité pratique de géologie*, traduit et adapté par Paul Lemoine, 15 fr., Hermann, 1910. — Stanislas Meunier : *La Géologie générale*, 2e éd. revue et augmentée, 6 fr., Bibliothèque scientifique internationale, F. Alcan, 1909,

M. Percival Lowell se plaint non seulement que l'homme civilisé s'efforce activement de défigurer l'aspect des lieux où il vient s'installer, mais qu'il s'occupe également de supprimer le ciel. Les brouillards de Londres sont devenus proverbiaux, ils sont dus à la fumée sortie des usines et qui s'élève dans l'air : les fines particules de matières solides en suspension constituent des centres de condensation autour desquels la vapeur d'eau s'amasse pour former des nuages. Aujourd'hui l'Europe et l'Amérique du Nord rivalisent entre elles à qui obscurcira le ciel davantage. La lumière électrique prêtant son concours, la vue de l'infini se trouve supprimée d'une façon presque complète : de nos jours peu d'enfants des villes ont quelque idée de l'éclat des étoiles, tant admiré par les habitants des antiques plaines de la Chaldée. Aussi les vocations d'astronomes deviennent plus rares. Dans les observatoires, on se désole : telles observations faites vingt ans auparavant sont devenues impraticables.

Dans le pays même où Schiaparelli a fait ses belles découvertes

sur la planète Mars, un voile brumeux est venu dissimuler plus ou moins cet astre. Pour continuer l'œuvre de l'astronome italien, Percival Lowell n'a pas hésité à s'isoler en un lieu perdu, à Flagstaff, au milieu des déserts de l'Arizona, loin des centres habités des Etats-Unis. Il a monté, dans ce coin reculé, sur une lunette de 24 pouces d'ouverture, un des meilleurs objectifs sortis des ateliers du célèbre opticien Alvan Clark, et, pourvu de ce puissant instrument, il a pu discerner, sur le disque de Mars, de nombreux détails nouveaux. On trouvera l'ample moisson des faits observés dans le livre si intéressant édité par le *Mercure de France*, **Mars et ses Canaux**. La lecture en est des plus attrayantes, car l'auteur est non seulement un savant de grande valeur, mais encore un artiste doué d'une imagination très vive.

Il commence par démontrer l'existence de l'air et de l'eau à la surface de la planète Mars. La présence de l'eau est indiquée par les « calottes polaires », qui disparaissent l'été pour se reformer l'hiver : la substance qui se précipite par le froid et qui fond lorsque la chaleur revient, en formant un liseré bleu, ne peut, à cause de cette dernière particularité, être l'acide carbonique, et doit être de l'eau ; mais, vu la fusion presque totale des calottes, cet élément doit être rare.

Ce sont surtout les célèbres canaux, découverts par Schiaparelli, qui ont attiré l'attention de Percival Lowell. Quand ils apparaissent on est surpris, et on se croit en présence de quelque chose d'artificiel, et de spécial à Mars.

Comme une toile d'araignée tendue sur le gazon un matin de printemps un réseau de fines lignes réticulées couvre le disque, et, avec attention, on le voit l'embrasser d'un pôle à l'autre. La grande différence entre ces lignes et l'œuvre de l'araignée est la grandeur, aussi bien qu'une complexité plus prononcée, mais l'un et l'autre sont des joyaux de beauté géométrique. Car toutes ces lignes sont d'une largeur uniforme, d'une extrême finesse et d'une grande longueur. Ce sont les canaux de Mars.

Ces canaux, on a réussi à les photographier. L'opposition de Mars en 1907 a permis aux astronomes de Flagstaff de reprendre et de perfectionner les photographies de Mars. Les épreuves publiées dans *le Bulletin de la Société astronomique de France*, en avril 1908, mettent hors de doute la présence des canaux, leurs géminations et même leurs variations saisonnières.

Percival Lowell nous montre les canaux en activité. Leur aspect change, si on les observe pendant un long espace de temps ; les transformations semblent liées à celles des calottes polaires. Après la formation du liseré bleu qui accompagne la fonte de ces calottes, les canaux commencent à s'assombrir, les plus proches d'abord, puis les autres, de telle sorte que leur visibilité se déroule en onde régulière sur le disque. Or, les calottes sont certainement composées de glace

C'est donc « à l'eau, produit de leur fusion, qu'il faut laisser le rôle de thaumaturge dans les métamorphoses des canaux », mais il semble douteux que l'accroissement de visibilité des canaux soit dû à un déplacement matériel de l'eau. L'hypothèse suivante est plus vraisemblable : l'eau libérée abandonnerait le pôle pour filtrer vers l'équateur, réveillant les plantes sur sa route ; petit à petit, la reviviscence végétale s'étendrait à la surface entière de la planète.

Un observateur qui verrait notre Terre de loin apercevrait également des ondes de verdure, mais se propageant en sens inverse de l'équateur vers les pôles. Sur la Terre, en effet, il y a beaucoup d'eau, et c'est le soleil qui règle la vie; sur Mars, au contraire, la vie se trouve subordonnée à l'écoulement de la faible quantité d'eau qui s'y trouve. Pour conclure, nous dirons que les canaux de la planète Mars sont « des bandes de végétation alimentée par l'eau provenant des calottes polaires » ; les saisons sont déterminées, non par le retour du soleil, comme sur la terre, mais indirectement par son action sur les neiges polaires.

On le voit, l'astronome américain croit à la possibilité de la vie sur la planète. Mais pour observer celle-ci, il a été habiter les déserts, et, en son esprit très imaginatif, il a établi une relation entre les conditions de vie dans les régions qui l'environnent, et les conditions de vie sur l'astre qu'il apercevait dans sa lunette. Certes, le climat martien est extrême, de fortes chaleurs suivant de près de grands froids; le maximum de température doit être élevé, et le minimum est sûrement bas, mais c'est le maximum qui décide de la possibilité de la vie. Ceci a été prouvé par Merriam, précisément en étudiant la faune des pics San-Francisco dans les déserts de l'Arizona.

Percival Lowell, par une série de considérations ingénieuses, que l'on suivra avec intérêt dans son livre, arrive à montrer que la planète Mars doit être un séjour plein d'agréments pour des êtres vivants doués d'intelligence, et dont l'existence ne peut être niée. Les canaux, avec leur allure géométrique, n'indiquent-ils pas une intelligence de la part des êtres qui les ont construits ? Ne sont-ils pas le résultat de la lutte d'un pouvoir intelligent contre la nature ?

§

Le **Traité pratique de Géologie** est la traduction par M. P. Lemoine et l'adaptation pour les Français d'un ouvrage de James Geikie : *Structural and Field Geology*. Le livre du professeur d'Edimbourg a eu, en Angleterre, un très grand succès, dû non seulement à la valeur scientifique de l'auteur et à ses qualités d'exposition, mais encore aux admirables photographies qui sont intercalées dans le texte. La première partie de l'ouvrage donne une description détaillée des principales roches et de leurs minéraux. Les

principaux chapitres de la seconde partie sont relatifs à la stratification des roches, à leurs inclinaisons et plissements, aux concrétions et sécrétions, aux diaclases, aux failles, au métamorphisme, aux formations métallifères ; dans le cas de chaque formation, les principales hypothèses qui ont été émises sur son mécanisme sont examinées et discutées avec faits à l'appui.

§

Au moment où je termine cette chronique me parvient la nouvelle édition de **la Géologie générale**, du professeur Stanislas Meunier. Ce discours sur la théorie de la terre renferme des vues très originales. L'idée directrice est que le milieu géologique est en état d'activité continue, que « le globe est un véritable organisme, où des appareils harmonieusement associés poursuivent la réalisation des fonctions dont l'ensemble se traduit par des progrès d'une évolution planétaire sans arrêt ».

Pendant 40 ans, l'auteur s'est efforcé, par ses travaux et par son enseignement, d'ébranler la confiance qu'on avait indûment accordée aux « explications violentes ».

Relativement à la fonction réalisée par les volcans, l'auteur n'a pas craint, dès l'origine de ses travaux, de proclamer l'unité certaine d'origine des poussées de roches de tous les âges et des éruptions actuelles. Dès 1879, il formulait la continuité absolue du phénomène à travers les époques géologiques, continuité universellement reconnue maintenant et que cependant, bien des années après, l'enseignement considéré comme orthodoxe continuait à nier par des prétendues différences entre l'éruption plutonique et l'explosion volcanique. La lecture de la 2e édition du Traité de Lapparent (1885) est suggestive à cet égard.

De même, il y a peu d'années encore, on croyait que les roches constitutives du sol sont formées d'éléments ayant tous le même âge, et qu'elles ont toujours présenté les mêmes caractères essentiels ; si certaines roches parentes ne sont pas identiques entre elles, c'est que, au cours des temps, les conditions de dépôt ont changé. Ainsi, encore en 1906, dans la 5e édition de son Traité, de Lapparent, décrivant les conditions du globe au début des temps secondaires, constate qu'à ce moment « les couleurs vives et si étrangement bariolées des sédiments triasiques de nos contrées disparaissent presque sans retour » : comme si ces couleurs vives seraient dues au dépôt et ne résultaient pas de réactions postérieures !

On voit tout l'intérêt philosophique et historique du livre du professeur Stanislas Meunier.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Alfred Pichou : *L'Elite*, Giard et Brière, 3 fr. 50. — Dr Georges Drysdale : *La Pauvreté*, 2 fr. 50, Editions néo-malthusiennes. — J. Leroy-Allais : *Une campagne criminelle : avortement et néo-malthusianisme*, Maloine. — *Enquêtes sur la dépopulation* et *sur la désertion des campagnes*, Revue hebdomadaire et Réforme sociale. — Anna Lampérière : *La Femme et son pouvoir*, Giard et Brière. — ***. *La Réforme électorale*, Marcel Rivière. — Félix Baudoin : *L'Auto-démocratie*, à Cannet-du-Luc (Var). — A. Croiset : *Les Démocraties antiques*, Flammarion, 3 fr. 50. — Memento.

Si le nom d'Alfred Pichou ne dit grand'chose au lecteur, peut-être se rappellera-t-il mieux ces savoureuses Hospitalières dont le *Mercure* les entretint en son nº du 15 novembre 1908. Or, les voici revenir dans l'**Elite** de leur père : *Théorie de l'Elite. La Religion de l'Elite réalisant le bonheur dans la vie présente. La Civilisation de l'Elite.* Ce sont elles les vraies prêtresses de cette religion et les vraies vectrices de cette civilisation : « L'Elite prendra sous son patronage les jeunes filles inaptes au mariage par leur tempérament et par leur penchant marqué vers les relations sexuelles fréquentes et passagères. Ces filles feront vœu de pauvreté, sinon de chasteté, et l'Elite se chargera de pourvoir à tous leurs besoins et de leur assurer une existence heureuse et exempte de tous soucis jusqu'à leur mort. Elles seront installées dans de vastes établissements de l'Elite, où elles recevront, sous le nom d'Hospitalières, à leur volonté et à leur convenance, les visites des Elus... Elles s'appliqueront surtout à rendre agréables et non déprimants les rapports sexuels, et elles y trouveront pour elles-mêmes la satisfaction de leurs instinct amoureux sans aucune arrière-pensée de lucre... » Pourquoi faut-il s'arrêter de citer, tout le livre serait à reproduire, jusqu'aux Statuts de l'Association (déclarée à la Préfecture de la Seine le 8 nov. 1906), jusqu'au Règlement intérieur ! Article 11 : « La liste des jeunes gens et des jeunes filles titulaires de l'Elite sera divisée en catégories de tempérament et de fortune par le service de santé cantonal après une étude complète des tempéraments qui conviennent le mieux à chaque sexe pour que leur union réalise les meilleures conditions physiques collectives et morales. » Il ne s'embêtera pas, le service de santé cantonal, ni les élus et élues non plus !

§

Mais est-il sage de sourire ? On se rappelle le mot du vieux maire à de folâtres fiancés : « Ce n'est pas si drôle ce que vous allez faire là ! » Non ce n'est jamais drôle. La gaudriole chemine entre la syphilis et l'avortement : ce sont deux fâcheux compagnons. Je sais bien que M. Pichou a organisé son Elite justement contre le premier, et qu'il prend allègrement son parti du second ; et que d'autres ont érigé celui-ci en dogme, tel le chef du néo-malthusianisme, le docteur

Georges Drysdale, dont vient de paraître **la Pauvreté**, *sa seule cause, son seul remède :* mais tout de même c'est aller loin, et l'on comprend que Mme Leroy Allais ait mis quelque vivacité à écrire sa **Campagne criminelle** sur l'avortement et le néo-malthusianisme. Toute question de militarisme et de chauvinisme à part, l'argument qu'une mère peut tuer son enfant parce que c'est son enfant est pure folie ; tout ce qu'on peut accorder aux tenants de cette thèse, c'est que l'avortement pourrait n'être déclaré passible que de peines correctionnelles, ce qui d'ailleurs faciliterait sa répression. Quant aux avorteurs et avorteuses, j'aime à croire que les Séverine et les Margueritte hésiteraient à prendre leur défense ; d'abord parce qu'ils et elles ne sont pas la mère, et qu'ils mettent en un très réel danger la vie de cette mère ; d'après le dernier congrès de la Société obstétricale de France, 66 0 o des avortées se mettent en cas de mort, et beaucoup plus restent longtemps et gravement malades. Comme il n'est pas encore permis de suicider les gens, l'art abortif doit continuer à être qualifié délit.

§

Mme Anna Lampérière, elle, du moins, dans son livre **La Femme et le pouvoir**, ne résoud pas le problème sexuel par les moyens Drysdale ou Pichou. Mais sa solution, pour bien intentionnée qu'elle soit, n'en est pas moins difficultueuse. La femme, pose-t-elle en principe, rend à l'espèce humaine un tel service qu'elle a droit à récompense, soit sous forme de subvention masculine, si elle est mariée, soit, si elle est fille ou veuve, sous forme de subvention sociale. Et ceci peut assurément se défendre, mais si toutes les femmes sans mari ont droit à une pension de l'Etat, la somme d'impôts qu'il faudra écrasera le pays entier, et alors adieu toutes les subventions tant masculines que sociales! Et puis enfin, l'homme aussi rend des services à l'espèce humaine, et le père de famille en rend au moins autant que la vieille fille. Alors réclamera-t-il lui aussi sa subvention? Je sais bien que c'est l'idéal vers lequel nous tendons : mais si tout le monde est pensionné par tout le monde, où sera l'avantage?... Je faisais dernièrement une petite enquête auprès de quelques maires de villages sur l'application de la loi d'assistance aux vieillards, et tous, après m'avoir assuré (ils ne pouvaient pas dire le contraire) que les pensionnés étaient vraiment bien nécessiteux, ajoutaient, à une seconde question de ma part, que les hommes étaient tombés dans la misère par leur faute, mais les femmes non. D'où ma conclusion, qui fera plaisir à Mme Anna Lampérière : supprimer à peu près toutes les pensions des vilains vieux et les répartir entre les pauvres vieilles.

§

Ces deux fâcheux compagnons dont je parlais tout à l'heure sont les vrais auteurs de la **Dépopulation de la France** sur quoi tant de revues aujourd'hui, *l'Action nationale*, la *Revue hebdomadaire*, provoquent de pertinentes consultations, et qui vient de valoir un prix de l'Institut à M. Jacques Bertillon. Sur trois enfants qui ne naissent pas, on peut être à peu près sûr que l'un a manqué le train par la faute de ses parents, que l'autre l'a pris, mais n'a pas débarqué, et que le troisième est bien descendu de wagon, mais en si piteux état qu'il n'a pas pu aller loin. Si donc on veut enrayer la dépopulation, il faudrait peut-être moins se préoccuper du premier cas (ce genre de mauvaise volonté est bien malaisé à combattre que du second (trois mois de prison aux faiseuses d'anges, et interdiction des annonces « retards » dans les journaux) et du troisième (tout un plan de prophylaxie antivénérienne qu'il serait trop long de dire ici). Joignez à cela un remaniement des impôts en faveur des familles nombreuses, et surtout un abaissement desdits impôts, et la courbe remontera. Une dépopulation spéciale, celle des campagnes, a été étudiée par le congrès de la *Société d'économie sociale* dont les travaux sont publiés par *la Réforme sociale*. Ici, plus encore, on s'exagère la gravité du mal ; l'industrie agricole, avec le machinisme, a besoin de moins de bras qu'autrefois : aussi beaucoup de ruraux émigrent-ils à la ville ; cela est sans importance. Ce qui serait autrement salutaire pour l'agriculture, ce serait que les jeunes bourgeois des villes se missent à gérer des fermes, ce qui est bien aussi agréable ou lucratif que de tenir un fonds de commerce dans la grand-rue de la sous-préfecture. Ici les néo-malthusiens auraient raison, la qualité importe plus que la quantité.

§

La plaquette que M. X... nous intitule, en style synthétique, **la Réforme électorale. Réforme urgente. Pourquoi!** est une nouvelle tentative en faveur de la Représentation proportionnelle des minorités. Il est question, depuis 25 ans, de la réaliser, mais je ne sais au juste où on en est. Je me souviens seulement avoir lu quelque part cet aveu exquis d'un important parlementaire : « Nous n'accepterons la R. P. que si nous sommes sûrs que la majorité n'en sera pas modifiée. » Eh! mon Dieu, pourquoi ne pas aller plus loin et ne pas déclarer intangibles les représentants actuels ? Tout le mal politique tient au souci de la réélection. Le grand avantage de la R. P. vient justement de ce qu'elle atténue ce souci, et l'âpreté des luttes qu'il engendre ; on sait d'avance que, sur dix députés à élire, je suppose, il y en aura deux d'un côté, deux de l'autre, et deux au milieu ; du coup, personne ne s'enflamme ! — Si cette réforme

semble pot-au-feu, on peut aller jusqu'à l'**Autodémocratie** de M. Félix Baudoin, qui arbore fièrement cet exergue: Tout le monde sera député. Pourquoi pas? « Le calcul, ajoute l'inventeur, prouve que tout citoyen peut être au moins une fois dans sa vie député pendant un mois; qu'il le soit! il est bien juré ! » Il faudra, pour cela, que l'Assemblée soit composée de 10.000 personnes, mais M. Baudoin accepte ce chiffre imposant. Il ne se préoccupe même pas de savoir où ce corps d'armée se réunira, maintenant que la galerie des machines n'existe plus, ni comment l'orateur se fera entendre de ses 9999 collègues, ni comment on rétablira l'ordre si un des dix mille entame une anabase. Ce sont des questions plus importantes qui requièrent son attention. Il édicte que chaque représentant recevra « une écharpe riche de soie rehaussée d'or », qu'il touchera à son entrée en fonctions « une somme insaisissable de 500 fr.», qu'il sera logé et nourri à moins qu'il ne préfère toucher une indemnité de 175 fr. (oh! ce ne sont plus les quinze mille)! et qu'il aura gratuitement voyages et entrés dans les théâtres subventionnés (10.000 entrées de faveur chaque soir, ils feront faillite)! Mais que dites-vous des moyens pratiques de préparer ce beau régime? Le premier consiste à se compter et à se reconnaître dans la rue; or, ceci est très important, imprime notre auteur en capitales, « il faut porter une épingle quelconque grosse ou petite piquée à la boutonnière ; c'est un objet que tout le monde a sous la main et qui convient aux personnes de naturel discret qui ne veulent pas se faire remarquer ». Excellent M. Baudoin ! Il va jusqu'à prévoir que « chacun pourra, suivant son goût, choisir ce signe de la couleur et de la grosseur qui lui plaira ».

§

Plaisanterie à part, tout n'est pas sot dans ce rêve, et les **Démocraties antiques** qu'étudie le savant doyen de la faculté des lettres, M. Alfred Croiset, reposaient bien un peu sur l'accession au pouvoir du plus grand nombre possible de citoyens désignés par le sort, comme dans le projet Baudoin ; le tribunal des Héliastes comptait 300 juges. Le recours au referendum dont usent nos sociétés modernes provient du même désir de briser les coteries et les étroites chapelles. Nous aussi aurions intérêt à juxtaposer à nos petits conseils généraux et à nos petites chambres, de vastes commissions consultatives de plusieurs milliers de membres. Les anciens, à ce point de vue, avaient sur nous cette infériorité, ou cette supériorité, qu'ils ne pouvaient guère modifier leur constitution ; tout cela était sacré. Pendant cinq siècles, les Romains élurent au scrutin leurs fonctionnaires qui, en fin de charge, entraient au Sénat, sans que l'idée contraire semble leur être venue d'élire les sénateurs qui auraient alors

nommé les consuls, préteurs, etc. Pourtant les vices de leur système leur sautaient aux yeux, et à la gorge! S'ils ne le changeaient pas, c'est qu'ils ne le pouvaient pas plus que nous ne pouvons, en dehors des grandes crises, changer notre religion. M. Croiset aurait peut-être pu insister sur ce côté hiératique des Démocraties anciennes ; le tirage au sort lui-même n'était pas considéré, ainsi que chez nous, comme un habile et utile expédient, mais comme une ordalie.

Memento. — *Jules Michelet et Hippolyte Taine*, par A. Férey. Lecène-Oudin. Deux mémoires couronnés par l'Académie française. La distinction fut méritée. Il était impossible de dire mieux, avec plus de dignité et de sobriété. — *Hippolyte Taine*, essai d'une biographie intellectuelle, par A. Laborde-Milaà. Perrin, 3 fr. 50. Quoi, on s'occupe tant que cela de Taine, après l'étonnante *Introduction aux études historiques* de MM. Langlois et Seignobos, après les moulinets de M. Aulard ! Serait-ce que les cuistres de Sorbonne n'auraient plus le dernier mot en France? — *Gabriel Tarde, introduction et pages choisies*, par ses fils, préface de Bergson. Louis Michaud, 2 fr. L'introduction constitue un document de premier ordre et les illustrations ajoutent à l'intérêt du recueil ; il y a là des mines de plomb de Tarde, car ce sociologue était artiste aussi, qui rappellent Chassériau ; aussi des vues de Sarlat, de la Roque Gajac et une reproduction de la stèle d'Injalbert, une jeune déesse se retournant à demi vers l'écrivain. — *La Bruyère, critique des conditions et des institutions sociales*, thèse de doctorat de M. Maurice Lange. Hachette, 3 fr. 50. Un des livres les plus documentés qui aient été publiés depuis longtemps sur le XVIIe siècle : rien de plus curieux que cet éclaircissement continuel des *Caractères* par les prédicateurs, les satiristes et les gazetiers du temps : il faudrait revenir à loisir là-dessus. — Pierre Baudin : *La Politique réaliste à l'extérieur*. Fasquelle, 3 fr. 50. Cet ancien ministre est un de nos meilleurs débateurs de l'au jour le jour. Sur le conflit marocain, sur la révolution turque, sur la reconstitution de l'armée anglaise et sur l'incohérence de notre politique commerciale, il dit des choses fort justes, non sans les lapsus inévitables en journalisme : Ligny, par exemple, ne fut pas une victoire anglaise. — Paul Imbert : *La Rénovation de l'Empire Ottoman*. Perrin, 3 fr. 50. Livre d'actualité, s'il en fut. La décadence de l'Islam, qu'on croyait irrémédiable, va-t-elle s'arrêter ? Tout est possible. Qui eût prévu, il y a vingt ans, le Japon d'aujourd'hui ? Raison de plus peut-être pour regretter qu'on n'ait pas bouté hors d'Europe tous ces affreux Turcs quand florissait le bachibouzoukisme ! Il est vraiment déshonorant pour l'Europe de voir, au XXe siècle, ces Tartares obstinément campés dans la ville des radieux Autocrâtors. — R. Dmowski : *La Question polonaise*, préface de Leroy-Beaulieu, A. Colin, 3 fr. 50. Les Polonais pouvaient espérer beaucoup de la dernière crise moscovite, et toutes leurs espérances s'en sont allées en fumée. Une fois de plus, la Russie a été stupide, brutale et menteuse. Mais les Polonais sont restés calmes dans l'épreuve et par là ont montré autrement de force morale que s'ils s'étaient laissés aller à la frénésie nihiliste. L'avenir est à eux, ne serait-ce que parce qu'ils font des enfants ; si le néomalthusianisme florissait là-bas comme ici, la Posnanie serait

germanisée. D'ailleurs l'intelligence russe finira bien par s'éveiller et par comprendre que cette haine des deux grands peuples slaves est incompréhensible. Le véritable auteur du partage de la Pologne, c'est le grand Frédéric; sans lui, ni l'Autriche, ni la Russie n'auraient marché, et d'ailleurs quand elle marcha, la Russie ne fit que reprendre des provinces russes ou lithuaniennes. Aujourd'hui encore, c'est la Prusse qui reste la véritable ennemie profonde, irréconciliable de son ancienne suzeraine; haine d'affranchi, il n'en est pas de pire. On peut voir, dans *l'Enquête internationale* organisée par le grand romancier H. Sienkiewicz : *Prusse et Pologne* (Paris, 45, rue de Rennes, VIe), la façon dont le pays de Bismarck traite celui de Sobieski. L'explosion d'indignation est unanime dans l'univers.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

La rentrée des tribunaux. — Les vacances judiciaires. — L'affaire Steinheil.

Les vacances judiciaires sont terminées. Depuis le 16 octobre, le Palais de justice a repris sa physionomie habituelle. Sur beaucoup de visages transparaît la nostalgie des grands horizons et le regret des journées libres. **La rentrée des tribunaux** ressemble beaucoup à celle des collèges.

Il y a quelques années, elle était entourée de certaines solennités. D'abord c'était la Messe rouge, célébrée à Paris, dans la Sainte-Chapelle; et il faut convenir que cette cérémonie ne manquait ni de grandeur ni de pittoresque. Ensuite les magistrats se réunissaient pour entendre la harangue de l'un d'eux. Ces coutumes ayant été jugées surannées et inutiles, la Messe rouge et les discours ont été supprimés. Certes, il y avait surtout beaucoup de rhétorique dans les discours de rentrée. Celui à qui était dévolu cet honneur présentait l'éloge d'un grand magistrat disparu ou étudiait quelque question juridique; il terminait par une pensée aux collègues morts dans l'année précédente, et qui, selon la coutume, étaient toujours des modèles de savoir et de vertu. La tendance actuelle vers la brièveté et l'utilité immédiate a condamné ces discours. A quoi servaient-ils, puisqu'ils n'étaient que des exercices où l'orateur tâchait d'exprimer en un style choisi des pensées délicates !

A ce propos Edmond Rousse, il y a longtemps, avait finement répondu: « On reproche quelquefois à ces harangues difficiles une hauteur de pensée trop soutenue, une élégance un peu tendue et certaine recherche de style. On a souvent raison, mais soyons justes. Au Palais, nous sommes exposés chaque jour à commettre contre la vieille langue maternelle de trop sensibles offenses, pour ne pas souffrir du moins qu'une fois l'an on lui offre chez nous, avec quelque pompe, une réparation publique pour le passé, et une amende honorable pour l'avenir. »

§

Les vacances des tribunaux commencent le 15 août et se terminent le 15 octobre.

Pourquoi cette date du 15 août ? Ce n'est assurément pas en souvenir de la fête de l'Empereur, puisqu'elle a été fixée ainsi par décret du 4 juillet 1885, Jules Grévy étant Président de la République.

Jusque-là, les vacances commençaient le 1er septembre et finissaient le 1er novembre. Autrefois, elles s'écoulaient entre le 15 septembre et le 15 novembre.

Il y avait à cela des raisons provenant des habitudes sociales. Tous les gens de robe étaient quelque peu propriétaires de biens ruraux, et la conclusion des baux, les règlements de compte de métayage, les louages de gens de service, s'effectuaient généralement dans le courant d'octobre ou au début de novembre, à la Saint-Remy, à la Saint-Luc, à la Saint-Martin, etc...

De plus, il y avait la vendange, grande préoccupation pour les Conseillers et Procureurs, peu accoutumés à l'eau claire. Chacun récoltait son vin et voulait présider à sa mise en barriques.

Ces usages disparurent peu à peu, mais la date des vacances demeura. La tradition est si forte dans les choses de la justice ! Chaque année, avocats et magistrats déploraient de partir en vacances quand tout le monde en revenait ; à cette date, ils ne pouvaient plus ni se reposer au bord de la mer, ni se soigner dans les stations thermales.

Enfin, après des années et des années de réclamations, cette grande réforme fut décidée qui consistait à changer une date. Point n'était besoin d'une loi ; un décret du Président de la République, après avis du Conseil d'Etat, suffisait.

Donc, en 1885, le Conseil d'Etat étudia la question et décida qu'effectivement il convenait de placer le mois d'août dans les vacances judiciaires. Un des principaux arguments fut qu'un certain nombre de magistrats étaient membres des conseils généraux, dont la plus importante session s'ouvre le premier lundi qui suit le 15 août. En conséquence, le Conseil d'Etat était d'avis que les vacances judiciaires devaient partir du premier lundi d'août pour finir au premier lundi d'octobre. C'était fort sage.

Mais les amateurs de chasse étaient navrés. Il leur faudrait abandonner trop tôt leurs guêtres et leurs fusils, la chasse n'ouvrant que dans le courant de septembre. Or, le Président de la République était avec eux ; Jules Grévy aimait passionnément la chasse. Pour leur donner satisfaction, il modifia le projet de décret préparé par le Conseil d'Etat ; afin de prolonger les vacances en octobre, il retarda

leur début jusqu'à la date extrême, et voilà pourquoi les vacances judiciaires ne commencent que le 15 août.

§

N'ayant plus ni Messe rouge, ni séances solennelles de rentrée, l'administration judiciaire cherche néanmoins à faire une réouverture sensationnelle. Cette année **l'affaire Steinheil** lui fournit une heureuse occasion. *L'affaire Steinheil* et *Chantecler* seront les deux grandes premières de la saison. Toutes deux auront lieu en novembre ; et les places y seront ardemment disputées.

Déjà les journaux ont publié la distribution des rôles de *Chantecler ;* voici que maintenant ils donnent ceux de *l'affaire Steinheil*

Bien entendu, l'auteur, Mme Steinheil, jouera en personne le premier rôle. Le Président sera M. de Valles, magistrat aimable, souriant et distingué, le Président idéal pour une affaire aussi parisienne. Les comparses aux noms suggestifs seront là. Quant au jury, par une contrariété du sort, il ne comprendra aucun citoyen choisi dans les mondes qui ont principalement compris, apprécié et connu la grande Meg. Aucun peintre, nul homme politique, et pas l'ombre d'un magistrat.

Voici en effet comment se classent, professionnellement, les quarante jurés parmi lesquels sera tiré le jury définitif :

10 propriétaires, 6 employés de commerce, 1 officier retraité, 1 huissier, 1 bibliothécaire, 1 chef de bureau à la chancellerie, 1 ingénieur, 1 compositeur de musique, 1 ajusteur, 1 marchand de meubles, 1 négociant, 1 pharmacien, 1 photographe, 1 boulanger, 1 maçon, 1 marchand de couleurs, 1 mécanicien, 1 serrurier, 1 peintre en bâtiment, 1 entrepreneur, 1 constructeur, 1 charbonnier, 1 forgeron, 1 cuisinier, 1 homme de peine et un boucher.

Il ne manque qu'un entrepreneur de pompes funèbres.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue ; M. Emile Faguet parle de quelques « Plagiats ». — *La Revue bleue* Du Plagiat et de la dignité littéraire, par M. Paul Flat. — *La Nouvelle Revue* Robespierre dans le théâtre français, par M. Henri Grégoire. — *La Phalange* M. Jean Malye explique pourquoi les Irlandais aiment Béranger.— *Vers et Prose* Maurice Maeterlinck donne une traduction nouvelle du *Macbeth* de Shakespeare.— Memento.

Il est assez difficile de définir exactement le plagiat en littérature. Mais certaines ressemblances entre deux textes d'auteurs différents permettent d'affirmer que, s'il n'y a pas un « démarquage » réel, il y a au moins quelquefois une coïncidence étrange, lorsqu'il ne s'agit pas d'une simple réminiscence. Qu'on se rappelle, notamment, un

conte de MM. Paul et Victor Margueritte intitulé *En wagon*, et qu'on le compare à celui de l'écrivain allemand Hermann Sudermann, que ce dernier publia sous le titre : *la Donna è mobile*... Les exemples de plagiats donnés par M. Faguet (**La Revue**, 1er octobre) sont typiques ; en voici quelques-uns :

... Dans le *Prologue* de la tragédie de Corneille, *la Toison d'or*, la France personnifiée, et *c'était en 1660*, disait ces vers qui plurent à tout le monde :

A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent ;
L'État est florissant ; mais les peuples gémissent ;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits
Et la gloire du trône accable les sujets.

Sur la fin du règne de Louis XIV, Campistron mit tout simplement dans son *Tiridate* ces quatre vers, qui étaient complètement oubliés. Ils furent défendus par la police. « C'est une chose étrange, dit Voltaire à ce propos, qu'ayant été bien reçus en 1660 ils déplurent trente ans après et qu'après avoir été regardés comme la noble expression d'une vérité importante ils furent pris dans un autre auteur pour un trait de satire. » Mon Dieu, non. Ce n'est pas très étrange. S'ils furent tenus pour innocents en 1660 et pour séditieux en 1691, c'est qu'ils étaient plus vrais en 1691 qu'en 1660 et qu'il n'y a que la vérité qui blesse....

... Je suis persuadé que, tout de même, Corneille fut de la plus parfaite foi du monde quand il écrivit dans *Polyeucte* :

Et comme elle a l'éclat du verre
Elle en a la fragilité.

Godeau avait écrit cela avant lui. En se souvenant, Corneille avait cru imaginer.

C'est probablement la même chose qui advint à ce poète qui lisait quelque chose de lui devant Voltaire et devant Racine le fils. Au cours de la lecture, Racine le fils surprit un vers qui était de lui : « Il est de moi, ce vers-là », dit-il. Le lecteur ne prit pas garde à cela et continua. Et Racine répétait toujours entre ses dents : « Il est de moi, ce vers de tout à l'heure. »

— Allons, dit Voltaire, rendez-lui son vers et qu'il s'en aille !...

... Vous connaissez l'épitaphe d'Héloïse Ranquet, qui est dans les œuvres de Corneille. Je la transcris pour la clarté de mon exposition :

Ne verse pas de pleurs sur cette sépulture,
Passant ; ce lit funèbre est un lit précieux,
Où dort d'un cœur tout pur la cendre toute pure ;
Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer ses droits à la nature,
Son âme, s'élevant au-dessus de ses yeux,
Avait au Créateur uni la créature ;
Et marchant sur la terre, elle était dans les cieux.

L'humilité, la peine, était son allégresse,
Les pauvres, bien mieux qu'elle, ont connu sa richesse
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

Or, dans les œuvres de Brébeuf, publiées en 1664, que lit-on entre autres choses, dont la plupart sont, du reste, très belles ? On lit ceci. C'est le même sonnet, avec quelques variantes légères dans les treize premiers vers et des variantes très considérables au second tercet :

Passant, ne gémis point sur cette sépulture,
Tu vois de Léonor le tombeau précieux ;
Où git d'un corps tout pur la cendre toute pure ;
Mais l'éclat de son nom brille encore en ces lieux.

Avant que de payer ses droits à la nature,
Son esprit, s'élevant au-dessus de ses yeux,
Allait au Créateur unir la créature,
Et, marchant sur la terre, elle était dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont connu sa richesse ;
Ne chercher que Dieu seul fut sa seule allégresse
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Calme donc les assauts que le regret te livre
Et, loin de t'affliger qu'elle ait perdu le jour,
Crois que mourir ainsi c'est commencer à vivre.

Que croire ? Ceci, sans doute. Pierre Corneille et Brébeuf étaient intimement liés. Ils se communiquaient leurs manuscrits. Ils se les corrigeaient mutuellement, sans doute, comme ont fait tant d'auteurs. On a pu trouver dans les papiers de Brébeuf le sonnet de Corneille corrigé par Brébeuf ou dans les papiers de Corneille le sonnet de Brébeuf corrigé par Corneille. — Mais le sonnet de Corneille a été publié *du vivant* de Corneille. Cela complique les choses. Elles resteront compliquées. Le sonnet Corneille-Brébeuf est un petit problème littéraire qui reste à élucider, que je livre aux méditations et recherches des « curieux » et que je doute qu'on résolve jamais...

§

L'article de M. Paul Flat (**la Revue Bleue**, 2 octobre) devrait être lu par les hommes de lettres ou de théâtre encore à leurs débuts, qui ont conscience de la noble mission qu'ils ont à remplir et ne considèrent pas uniquement leur profession au point de vue des avantages matériels qu'elle peut leur procurer. Que ces jeunes auteurs se souviennent de la maxime de Stendhal, citée par M. Paul Flat : *Ecrire pour se faire plaisir à soi-même!*

La production intensive dans le domaine des lettres et des arts, à

laquelle nous assistons depuis quelques années, a, comme conséquence, une diminution de la qualité des œuvres livrées au public.

... Comme toutes les catégories sociales au cours de ce dernier siècle, l'homme de lettres a obéi au vaste mouvement de spécialisation qui créait une sorte de cloison étanche entre les diverses fonctions et faisait un véritable métier de ce qui, pour tant d'autres, n'avait été que l'emploi d'une activité somptuaire. Faut-il pas que le prêtre vive de l'autel, et pareillement l'écrivain de sa plume? Aussi, là où tant d'autres n'avaient cherché qu'un moyen d'expression de leur rêve intérieur, de leurs aspirations, ils se préoccupèrent de trouver des ressources assurées. Il est si tentant de raisonner ainsi : Puisqu'un volume ou une pièce de théâtre me rapporte tant par année, il est vraisemblable que deux volumes ou deux pièces de théâtre me rapporteront le double : prévision qui d'ailleurs ne se vérifie pas toujours à l'expérience. Qui tenait de tels raisonnements? C'était bien moins l'auteur, pressuré dans son cerveau, que l'épouse exigeante ou la maîtresse plus impérieuse encore, laquelle, forte de cette logique particulière à la femme dès que son intérêt est en jeu, convertissait mentalement en robes et en bijoux l'effort cérébral du mari ou de l'amant. Ainsi nous fut-il donné de voir tels écrivains qui, au début de leur carrière, avaient pu autoriser les plus légitimes espoirs, transformés en machines à copie, et décidément perdus pour leur art. Quand un tel raisonnement se fut généralisé, je n'ose dire qu'une industrie spéciale prit naissance, car elle a toujours existé. Mais du moins atteignit-elle à fausser la notion littéraire, en créant cette surproduction qui accumule aux devantures des libraires tant d'ouvrages dépourvus d'art, décourage la bonne volonté des lecteurs trop fréquemment trompés, et surtout contribue, ce qu'il y a de plus grave, à l'abaissement du niveau de culture. Le châtiment n'était pas éloigné de la faute, car le jour où l'on n'écrit plus pour se faire plaisir à soi-même, on est tout proche d'écrire pour se torturer soi-même : de toutes les besognes où peut s'astreindre l'activité d'un homme, la besogne littéraire est la plus décevante. N'importe, ce machinisme, d'un genre particulier, semble avoir atteint son apogée : sous la pression des circonstances l'écrivain se copie et se recopie pour grossir le nombre de ses feuillets... puis, quand il est vidé, ce sont les autres qu'il exploite... Et c'est ainsi que la question du plagiat se rattache aux exigences mêmes de la surproduction et de la vie littéraire envisagée comme un métier...

§

M. Henri Grégoire publie une étude bien documentée (**la Nouvelle Revue**, 1er octobre) sur « Robespierre dans le théâtre français ». En voici la conclusion :

Pour nous résumer, aucun dramaturge français n'a réussi à tracer un portrait ressemblant et synthétique du puissant tribun révolutionnaire. Les étrangers : les Coleridge, les Southey, les Hamerling, les Griepenhel, les Domenico Oliva n'ont pas été plus heureux dans leurs tentatives.

Pourquoi donc l'auteur dramatique le plus habile a-t-il été incapable d'échafauder avec un tel héros une bonne pièce ? Faire cette question, c'est

poser un très intéressant problème de psychologie littéraire auquel il est possible d'apporter plusieurs solutions. Voici la mienne : le personnage de Robespierre est trop connu de la foule pour qu'il soit possible de le modifier en quelque chose, puis, et surtout, pour être entré avec tant de fracas dans l'histoire, il a épuisé toute sa valeur émotive.

Et je crois que l'on en peut dire autant de tous les autres grands personnages historiques : l'extraordinaire et l'héroïque de leur vie font que l'intrigue la plus audacieuse semble bien pâle en regard de la réalité.

Nous pensons, au contraire, que la vie de Robespierre a été suffisamment dramatique pour inspirer un homme de théâtre. Si ceux qui ont essayé de mettre sur la scène un tel personnage n'ont pas « réussi à tracer » de lui « un portrait ressemblant et synthétique », c'est qu'ils n'ont pas compris et senti la grandeur du rôle qu'il a joué dans l'histoire ou qu'ils l'ont jugé avec leurs propres passions, car peu de révolutionnaires ont été l'objet de tant de haines ou de tant d'affections posthumes.

§

Dans **la Phalange** du 20 septembre, M. Jean Malye raconte comment, un soir de novembre, à Dublin, il alla « entendre, à la Rotunda, une conférence en irlandais sur Béranger », devant « un public entièrement irlandais ». Il donne les raisons qu'ont les natifs de l' « île sœur » d'aimer le chantre de Lisette :

... Béranger est donc un grand poète parce qu'il est un poète national. Or, qu'est-ce qu'un poète national ? Voici, en substance, comment le définissait, dans un des derniers numéros du *Sim Fein*, l'auteur d'une étude comparative sur plusieurs poètes nationaux, étrangers et irlandais. A côté de grands esprits qui dominent l'humanité de tout leur génie, qui ne sont d'aucune nation, mais de toutes les nations, il y a des esprits plus modestes, mêlés davantage à l'action et à la vie, travaillant pour leur patrie plus que pour l'humanité.

Les qualités que doit avoir le poète national et les conditions qu'il doit remplir sont multiples. Il doit être du peuple, être né dans le peuple, avoir vécu sa vie. Il doit être impersonnel, c'est-à-dire que son âme doit représenter l'âme de la nation dont il est le barde. Il faut qu'il ait un patriotisme ardent, qu'il aime le progrès, qu'il croie en l'avenir de la patrie. Enfin il faut qu'il ait le don de la chanson populaire, qui, puisant ses enseignements et prenant ses exemples dans la vie actuelle, stimule le courage et souffle l'enthousiasme.

Telles sont les qualités que les Irlandais demandent au poète national, et ces qualités Béranger les a eues. Nos frères celtes se plaisent à raconter la vie du poète, son enfance, sa jeunesse misérable. « Personne ne fut plus véritablement enfant du peuple que Béranger, et, certes, il fut plus que cela encore, il fut aussi l'enfant de la pauvreté. » Un trait du caractère de Béranger devait plaire aux Irlandais, c'est la gaieté, cette bonne humeur qui se fait sentir partout, bien que parfois aussi le poète ait ses heures de tristesse et d'amertume. Pour eux le grand mérite de Béranger est d'avoir

écrit ses simples chants d'amour ou de guerre, ses chansons à boire, de vie facile et de bohème, de les avoir écrits pour des hommes et des femmes simples, en vers simples et convenables, avec une musique simple elle aussi et facile. Certes, se hâte-t-on d'ajouter, Béranger n'a pas grande imagination, il n'exprime ni de hauts sentiments, ni de grandes passions ; mais il a peut-être mieux que cela, une imagination douce et pénétrante, un sentiment quelquefois ému, souvent ironique, la passion des gloires de son pays.

On a en Irlande beaucoup de sympathie pour la Révolution française qui, en 98, essaya de secouer le joug d'Erin, et pour Napoléon, l'ennemi implacable de l'Angleterre. Béranger ne chante pas seulement la gloire de Napoléon, il chante aussi ses malheurs, il travaille à la légende du grand empereur et c'est ce qui enflamme les Irlandais, épris d'idéalisme, de légende...

La cause principale de l'amour des Irlandais pour Béranger est, évidemment, que celui-ci fut l'admirateur enthousiaste de Napoléon, « l'ennemi implacable de l'Angleterre ». En France, Béranger est un peu oublié depuis la chute du second Empire...

§

Maurice Maeterlinck publie une admirable traduction de *Macbeth* (**Vers et prose**, juillet-août-septembre) ; il la fait précéder d'une « notice » dont nous citerons le début et la fin :

La traduction que nous offrons au public n'est pas la traduction intégrale de *Macbeth*. Ce n'est pas non plus une adaptation personnelle plus ou moins arbitraire. Ecrite en vue d'une représentation déterminée, elle a simplement tenté de reproduire le drame tel qu'il se joue en Angleterre, où une tradition déjà longue, presque définitivement fixée, et née de la force des choses et d'une impérieuse expérience scénique, a peu à peu dépouillé le poème de ses éléments douteux, obscurs et parasites, pour n'en réserver que les parties lumineuses et véritablement vitales...

Les humbles traducteurs sont, devant Shakespeare, comme autant de peintres assis devant la même forêt, la même mer ou la même montagne, chacun d'eux en fera un tableau différent. Presque autant qu'un paysage, une traduction est un état d'âme. Au-dessus, au-dessous, tout autour du sens littéral et littéraire de la phrase primitive, flotte une vie secrète, presque insaisissable et pourtant plus puissante que la vie extérieure des mots et des images. C'est elle qu'il importe de comprendre et de reproduire de son mieux. Il y faut une extrême prudence, car la moindre fausse note, la plus légère erreur peut détruire l'illusion et briser la beauté de la plus belle page. Voilà l'idéal où aspire une traduction consciencieuse. Il excuse d'avance toute tentative, même celle-ci qui vient après tant d'autres et n'apporte à l'œuvre commune que l'aide très modeste de quelques phrases qu'un hasard, çà et là, favorisa peut-être.

§

Memento. — *La Revue* (1er octobre) : Sainte-Beuve : « Lettres inédites, communiquées et commentées par M. Léon Séché. » — M. Marcel Lau-

rent : « Armand Barbès (Un centenaire). — *La Revue bleue* (2 octobre) : Voltaire : « Lettres à Thieriot (Correspondance inédite). » — *Vers et Prose* (juillet-août-septembre) : « Elvire aux yeux baissés », un beau poème de Henri de Régnier. — Quatre « Ballades » *shakespeariennes* de Paul Fort. — *La Revue hebdomadaire* (2 octobre) : Lamennais : « Correspondance inédite avec Mme Ligeret de Chazet (1838-1852), publiée par M.C. Boutard. » *La Grande Revue* (25 septembre) : Lamartine : « Lettres inédites. » — *Le Correspondant* (25 septembre) : « Un peu de Stendhal inédit. — Petite récolte de notes marginales », par M. A. Blanchard de Farges. — *Pages libres* (2 octobre) : « Les nouveaux aspects du socialisme », par M. Daniel Halévy. (A partir de son prochain numéro, ce périodique sera encarté dans la *Grande Revue*.) — *Revue du temps présent* (2 octobre) : M. Raphaël Cor : « M. Claude Debussy et le snobisme contemporain. » — *Idées modernes* (août) : M. Georges Renard : « Trois lettres inédites d'Elisée Reclus. » — *Le Feu* (1er octobre) : Trois « Poèmes » de M. Jules Bois. — *La Revue de Paris* (1er octobre) : Une intéressante étude consacrée par M. Jean Violis au regretté poète « Charles Guérin ».

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

L'amant de Marceline (*L'Intermédiaire*, 20 octobre). — La simplification orthographique et les poètes (*Le Réformiste*, 15 octobre.) — Willette et sa peinture (*La Revue des Beaux-Arts*, 17 octobre).

M. Jacques Boulenger proteste vivement dans **L'Intermédiaire** contre la réponse de M. Pougin à laquelle nous fîmes allusion. Il énumère ou réénumère les quatre ou cinq témoignages écrits qu'il détient, le menace de beaucoup d'autres, et conclut :

Si Latouche a été l'amant de Marceline, on peut trouver assez curieux, après le mariage de celle-ci, de le voir fréquenter chez les Valmore. Valmore, le mari, ignore tout. Il faut donc que Marceline joue une comédie assez laide, c'est pourquoi on est naturellement amené à se demander si, mariée, elle n'a pas pleuré avec son amant, surtout quand on vient de relire certaines pièces des élégies qui semblent l'avouer.

Quand Latouche s'éprend de sa fille, qui a dix-huit ans, et la veut séduire, Mme Valmore pousse des cris d'horreur. Or, en 1851, Latouche meurt. Et Marceline écrit à Sainte-Beuve une longue lettre éperdûment tendre, désolée, pathétique, où elle parle de Latouche avec l'indulgence la plus passionnée et l'affection la plus profonde. Ainsi elle avait pardonné au séducteur de sa fille... Et cela est fort beau, à moins que cela ne le soit pas du tout. Je laisse à M. Pougin le soin de trancher cette question.

Je ne voudrais pas terminer sans une dernière remarque. « Pour le dire en passant, j'en connais aussi des papiers inédits, — écrit M. Pougin — car je suis en possession de *tous ceux* [c'est lui qui souligne *tous ceux*] de la famille Valmore. » Je regrette vraiment d'enlever cette illusion de M. Pougin. Il possède un intéressant dossier provenant, si je ne m'abuse, de M. Delhasse, et comment il se l'est procuré, ce dossier, cela ne me regarde pas. Quoi qu'il en soit, il l'a publié en tout ou en grande

partie. Sauf erreur, le dossier doit principalement se composer de copies, faites soit par les Valmore, soit par M. Delhasse lui-même, car j'ai retrouvé les originaux de plusieurs des lettres imprimées par M. Pougin, et M. de Spoelberch de Lovenjoul en possédait au moins un, très important. D'où il suit que M. Pougin a parfois publié comme des originaux des copies (défectueuses).

Mais peu importe. Ce qui est admirable, c'est que M. Pougin se figure posséder tous les papiers inédits de la famille Valmore ! Or, rien n'est moins rare que les lettres de Marceline : il n'est pas de collection d'autographes digne de ce nom qui n'en possède, et un dépôt public en conserve à lui seul plus de 700, dont 500 inédites, sans compter les mss. et les albums, bref une masse énorme de papiers qui lui ont été légués par Valmore fils. J'ai naturellement indiqué tout cela dans mon livre, car je n'ai pas appris à écrire l'histoire sans citer mes sources.

Et dire qu'après tous ces combats on n'est pas plus avancé qu'avant !

§

« La réforme ortographique et la poésie. » Sous ce titre, M. Gabillard, le poète inoublié, nous apprend dans **le Réformiste** la conversion de M. Ch. Morice, lequel n'écrit plus désormais que *Litérature*.

La simplification ortografique vient de faire un adepte d'une grande valeur. Depuis quelque temps déjà, M. Charles Morice, l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure*, le très distingué conferencier de l'Odéon, mène dans les quotidiens une active et féconde campagne en faveur de la simplification ortografique.

Pour aprécier la portée d'une tèle conversion, il faut se souvenir que M. Charles Morice, universèlement estimé dans les milieus litéraires, a été le téoricien de l'Ecole dite « Simboliste ».

Le « Simbolisme » a aujourd'hui sa place marquée dans toutes les Histoires de la Litérature. On a groupé sous ce drapeau des poètes comme Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Henri de Regnier, Gustave Kahn, Verhaeren, Maeterlinck, etc.

Doté d'une vaste et sure érudition, M. Ch. Morice avait, dans sa « Litérature de tout à l'heure », qui fit beaucoup de bruit en son temps, préciśé les aspirations et tracé le programe de l'Ecole nouvèle. Son influence sur les jeunes poètes et sur les ecrivains récents est considérable.

M. Charles Morice nous a déclaré qu'il avait été amené à devenir partisan de la réforme ortografique, à la suite de l'etude des travaux de M. Brunot. Et voici coment il nous a exposé sa conviction : « Cète réforme est *logique, nécessaire* : donc elle triomfera. Si les jeunes écrivains ne se mètent pas à la tète du mouvement, il aboutira sans eus. Rien ne peut maintenant en arrêter la marche ni la portée. »

Et come nous lui parlions de l'hostilité probable des poètes, dont la grafie nouvèle changerait les habitudes, M. Charles Morice reprit :

« La poésie est faite pour l'oreille. Elle n'a rien à faire avec l'apareil

tipografique. Aussi bien la fureur de l'ortografe oficièle ne date que de Louis-Philippe. Selon la forte expression d'Anatole France, èle n'a été inventée que pour créer à la bourgeoisie « une aristocratie factice ».

Les grands écrivains ont ignoré l'ortografe, ou, plutôt, leur connaissance de la langue metait entre leurs mains les mille et une ressources d'une ortografe personèle et rationèle. Étudiez les manuscrits, je ne dis pas seulement de Rabelais, mais ceus de Pascal, de Corneille, de Bossuet, de Racine, de Mme de Sévigné, des maitres du XVIIe et du XVIIIe siècle. Quèle pitoresque et savoureuse grafie ! Prétendra-t-on que ce sont les pédants oficiels qui ont créé la poésie en inventant la capricieuse ortografe actuèle ? Mais alors que faites-vous de tous nos vieus poètes, si délectables, si vraiment français ?

Non, notre ortografe anti-scientifique n'a rien de commun avec l'Art. La Poésie n'a rien à redouter de la Réforme *nécessaire*, je le répète, et ce serait pour èle un nouveau titre de gloire que de l'accepter de bone grace et de l'illustrer de ses divins rayons, vu que, comme dit M. Barès, èle ajoute la rime de l'œil à la rime de l'oreille.

§

On avait prétendu que Willette avait dessiné et peint directement sur les murs à l'hôtel de ville. Mais ce n'est pas tout à fait exact. Questionné à ce propos par la Revue des Beaux-Arts, il a répondu :

« J'ai mis mon sabre au bout de mon bras,
Et je me suis battu comme un vaillant soldat ! »

Cher Monsieur,

J'ai mis mon pinceau au bout de mon bras, et j'ai fait de mon mieux, directement, et sans repentir, sur les murs de la salle des Commissions.

Bien entendu, au préalable, mes toiles, entièrement dessinées à mon atelier, avaient été *marouflées* sur les dits murs.

C'est tout ce que je puis vous dire au point de vue technique.

Laissez-moi vous rappeler, à ce propos, que jamais, de mon jeune temps, pas même au « Chat noir », nous n'émettions de théories en peinture : ni nos propos, ni nos chapeaux ne nous désignaient aux profanes comme étant des artistes... Nous chantions.

Et encore aujourd'hui, je serais très embarrassé de vous expliquer comment je m'y prends pour peindre : je n'en sais rien moi-même.

Mes meilleurs sentiments.

A. WILLETTE.

Ainsi donc Willette reste lui-même. Comme Puvis de Chavannes, comme Édouard Detaille, il a exécuté ses décorations sur toile, et nous aurons bientôt la joie d'assister à leur inauguration. Ce serait chose faite déjà si son honnêteté foncière n'avait conseillé à l'artiste de parachever son œuvre jusqu'ici la plus considérable de sa carrière. On y verra *l'Arc-de-triomphe, les Tuileries, le Pont-Neuf, la Cité, la Sainte-Chapelle, et... le tribunal de Commerce*, qui commit à son égard une inqualifiable erreur judiciaire.

Cette histoire est ancienne déjà, Willette n'en rougit pas.

Il fonda autrefois un journal : *le Pierrot*, auquel un photograveur asso-

cia sa fortune. Il fit signer à Willette un contrat de publicité, et, par cet acte, celui-ci devenait justiciable du Tribunal de Commerce. Willette n'était pas sympathique à son associé — il y a tout au moins apparence. Le créancier, qui était un ancien clerc d'huissier, dit un jour à l'artiste :

« Le Code, c'est beau, voilà la vraie esthétique. Ainsi tenez, armé de mon Code, désignez-moi le premier venu, et plus vite qu'on ne passe les muscades, je lui fais le coup du père François. Je me suis mis dans le bonnet que je vous apprendrais le droit! Oui, ça m'amusera de vous apprendre le droit. Il faut s'instruire! Qu'êtes-vous avec votre réputation de benêt enfariné? Moins que rien. Grâce à moi vous saurez quelque chose. Vos inscriptions, vous les prendrez chez l'huissier, et vos examens, vous les passerez devant les tribunaux, jusqu'à votre thèse finale qui sera votre mise en faillite. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait, car Willette n'était pas homme à se défendre contre un Code expertement manié.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre-Michel : *Les Deux Visages*, comédie en 1 acte, de M. Nozière : *Tonton, ou les Drames de l'amour*, comédie en 3 petits actes, de MM. Max et Alex Fischer ; *Ferdinand, vas-tu t'en aller?* comédie en 1 acte de MM. Gragnon et Ségrestaa ; *Madame Dagobert*, pièce en 1 acte, de M. J.-J. Frappa (18 octobre). — Odéon : *Les Emigrants*, pièce en 3 actes, de M. Charles-Henry Hirsch ; *la Bigote*, comédie en 2 actes, de M. Jules Renard (21 octobre). — Memento.

On se souvient toujours, quand on entre au Théâtre-Michel, qu'y fut représenté naguère *le Poulailler*, de M. Tristan Bernard. C'est un titre de gloire pour cette entreprise, entre toutes, futile et mondaine. Les spectateurs ordinaires, avec leur élégance insistante qui, en général, ne va pas sans une irrémédiable médiocrité d'esprit, devaient sans doute stupéfier les amateurs plus délicats attirés pour une fois par le nom glorieux de l'auteur! J'en juge d'après la façon dont ils accueillent les pièces du spectacle nouveau. On ne fait guère de différence entre les grosses plaisanteries plates de MM. Max et Alex Fischer, dans **Tonton, ou les Drames de l'Amour**, la gaucherie un peu lourde de MM. Gragnon et Ségrestaa, dans **Ferdinand, vas-tu t'en aller?** et les qualités plus subtiles et plus originales dont fait montre, dans **les Deux Visages**, M. Nozière. Au surplus, le dialogue y est émaillé d'allusions littéraires auxquelles ce public ne comprend rien ; le nom de Verlaine, prononcé avec un respect suffisamment enthousiaste, semble lui être inconnu, et les vers célèbres sans cesse cités dans un esprit d'ironie ou parodiés agréablement n'éveillent aucun écho dans sa mémoire vide. Heureusement est-il plus sensible au joli prétexte sentimental de l'action, à quelques intentions de *rosserie* parfois facile, et au jeu des bons acteurs à qui les rôles sont confiés. M. Harry Baur est excellent en pédicure lettré ; M. Polin est simple et correct ; Mme Ar-

lette Dorgère, à qui ira toujours la reconnaissance de quiconque se souviendra de l'adorable affiche où Chéret, autrefois, illustrait de toute la joie de ses couleurs en fête, sa réelle et fraîche beauté, outre qu'elle dénude à l'admiration de nos yeux la merveille pure de ses deux pieds, qui appellent le baiser, joue de façon charmante son joli rôle de cocotte parvenue et qui se souvient du passé, attendrie, mais sans regret.

§

Ce n'est pas, pour un écrivain soucieux de la langue et des idées, une entreprise vulgaire d'aborder le théâtre, pour la première fois, par la présentation d'un drame où s'étudie, dans des milieux vivants, mouvementés et véridiques, une des pires misères sociales de notre temps. L'ambition de M. Charles-Henry Hirsch est digne du curieux et habile esprit qui, dans ses romans bien connus, dose avec un art parfait la part d'un réalisme vigoureux et très observé, la part d'une originale et fine fantaisie. Que, de Belleville, la race ordinaire des héros étranges dont il aime nous entretenir, filles et ruffians, ait été transportée au fond d'un bouge pittoresque de Venise, cette transplantation n'a d'intérêt que pour autant qu'elle fournisse une matière plus passionnante à l'action qui y prendra naissance, et le charme d'un décor joli qui en accuse, par contraste, l'âpreté nécessaire. De même, pour vils et répugnants que soient les personnages dont s'occupe dans ses romans M. Hirsch, ce qui nous attache à eux c'est la pureté élégante du style, dont jamais il n'a consenti à se départir. Le danger d'un tel système, lorsque surtout la fiction est réalisée sur la scène, est que l'observation juste des instincts et des sentiments se dissimule à l'excès sous le déploiement des artifices littéraires, qu'on sente souvent dans le dialogue l'auteur plus présent que ses personnages, et que les disparates soient trop sensibles entre leurs façons d'agir, de comprendre, de vouloir, et les expressions dont ils usent. C'est à peine si le groupe d'étrangers que pilote à travers les dessous de la Venise populaire *le barcajuolo* beau phraseur qui excite en les flattant leurs appétits de basse badauderie, emploie un langage plus affiné ou moins truffé des locutions d'un argot un peu artificiel, que les ouvriers, les misérables, les déjetés qui s'étourdissent d'un instant d'ivresse ou d'un semblant d'amour au fond des cabarets infâmes.

L'agent d'émigration y opère dans le tumulte ; un couple s'y forme et s'y débarrasse d'un mari gênant en le plongeant par la boisson dans un sommeil propice à leur fuite projetée. Nous les retrouvons ensuite, avec **les Emigrants**, dans l'entrepont d'un vaisseau qui les emporte en Amérique. Il se trouve que le mari abandonné, et qui ne vit que pour se venger de la trahison atroce, est employé

comme chauffeur dans ce navire même ; la femme l'ensorcelle d'un faux semblant de repentir et d'amour ; de connivence avec elle, l'amant surgit alors sournoisement et le tue. Voilà tout le drame ; il eût pu être angoissant si M. Hirsch se fût soucié un peu plus de la psychologie de ses personnages ; il la présente à peine, et leur aventure n'offre qu'un prétexte à étaler devant nos regards le décor mouvementé où elle se déroule. Plus exactement, on pourrait penser que M. Hirsch n'a pas voulu en prendre son parti : ou nous présenter une succession de tableaux dont le pittoresque eût suffi à faire naître en nous l'horreur tragique, ou se saisir de nous par la force poignante d'une action dramatique. L'action demeure à l'état d'ébauche ; les scènes où elle se forme, principalement au deuxième acte, dès que les couleurs spéciales nous en ont frappés, au lever du rideau, n'évoluent plus ; immobiles, elles lasseraient vite en se prolongeant.

La présentation de la pièce à l'Odéon en accuse peut-être les défaillances. Ce soin de réaliser, dans un esprit d'exactitude minutieuse, les apparences extérieures du décor et l'agitation des foules provient d'une méthode d'art à l'épreuve bien contestable. Sans doute les conventions anciennes demeurent caduques, mais il ne faut pas enfin que l'erreur d'un réalisme minutieux nous en crée de nouvelles, non moins insupportables. Je veux bien penser que l'intérieur de cabaret, au 1er acte, a été copié sur un modèle qui existe à Venise ; est-il vrai qu'il soit d'une aussi neuve propreté ? Peut-être. Mais ce qui est probable c'est que, quand de l'épaule un client touche une des parois qui, au théâtre, *paraît* être en bois, cette paroi n'est pas ébranlée, ne tremble pas sous le choc. Je veux bien penser que la plantation des décors, aux 2e et 3e actes, soit d'une précision irréprochable, que tel soit en vérité l'entrepont d'un navire d'émigrants ; que telle en soit, avec exactitude, la chaufferie. Puis-je admettre que, même par les gros temps dont il est parlé, je voie ce navire à ce point stable et immobile ? Non, sans doute, il faut en art qu'il y ait choix entre les éléments qui concourent à suggérer la réalité ; à trop vouloir réaliser, on aboutit à faire naître des exigences nouvelles, à cause d'un mécompte : ce qui manque forcément (car on ne peut, dans une représentation, qu'imiter la vie ou la réalité et non la reproduire) surgit impérieux dans la mémoire et dément, par l'obsession de son absence, l'illusion poursuivie de trop près.

La même erreur, à l'Odéon, rend confuse et stérile la manière dont on y règle les mouvements de foules. On s'y agite, on y va, on y crie, de ci, de là, au hasard, dans la mêlée, si bien à l'imitation de ce qui se passe dans les tourbillons de la rue que, décidément, on ne perçoit plus rien au milieu d'un tumulte aussi hagard ; les paroles se perdent et se confondent ; le sens de l'agitation même ne peut se discerner ; on ne sait ce qui se passe ni de quoi il est question.

Tout art, l'art du théâtre comme les autres, est fait d'ordre et de mesure ; il ne s'agit pas, dans les moments les plus mouvementés, d'y apporter de la confusion, mais, avec une méthode très réfléchie pour qu'elle soit efficace, *l'idée* de la confusion voulue.

Ainsi la pièce de M. Hirsch a été desservie à être montée avec un trop grand soin. Il lui eût fallu comporter un intérêt plus intimement dramatique pour que les bons offices écrasants des metteurs en scène s'en fussent trouvés, par force, limités. On peut compter que, dès sa prochaine tentative, l'auteur ne se prêtera plus à laisser croire que le théâtre décidément n'existe que s'il se rapproche, par les apparences extérieures, d'une sorte de cinématographe un peu figé, ou, comme on eût dit autrefois, d'un *diorama* animé à peine.

§

N'y a-t-il pas mieux à réaliser sur la scène qu'une action purement imaginée, si vraisemblable qu'on l'ait faite ? La comédie de M. Jules Renard, **la Bigote**, n'a guère d'action : elle ravit et elle captive ; et pourtant, formée de deux actes, elle ne consiste, à l'examen, que simplement dans une situation. Mais la situation est si fortement établie, si intimement angoissante, si riche en conséquences nécessaires et inévitables que pas un instant l'intérêt ne défaille ; les personnages sont vraiment en vie, non point dans un instant de crise, dans un moment difficile, mais dans la vérité monotone de leur vie. Quels événements déterminent l'évolution de la donnée fondamentale ? Une vieille paysanne et son petit-fils viennent s'informer chez M. le Maire s'il a pu disposer, en faveur de ce jeune homme, d'une place de cantonnier ; un jeune homme, accompagné de sa tante, lui demande la main de sa fille. C'est tout. Rien de romanesque, rien là, même d'exceptionnel. C'est de la vie de tous les jours. Tout l'intérêt se concentre sur le caractère des personnages : de quelle façon accueillent-ils la succession des événements quotidiens ? Comment y résistent-ils ?

Nous ressentons, tout d'abord, une grande joie à retrouver, après *Poil de Carotte*, le ménage de M. et de Mme Lepic. L'entente n'y est pas plus parfaite que naguère ; la sécheresse autoritaire et de bonne éducation chez Mme Lepic s'est, à peine, exagérée ; la résignation philosophique du taciturne et narquois M. Lepic s'accuse de plus en plus. Mais nous pénétrons (c'est toute la pièce) plus avant dans les causes de cette mésintelligence. Madame Lepic, apprenons-nous, a été une jeune fille fraîche, rieuse, désireuse de créer autour d'elle le bonheur, pour mieux se l'assurer à elle-même. Elle revit, au surplus, sous cet aspect, dans sa fille Henriette, qu'on demande en mariage. M. Lepic, de son côté, a été tendrement épris de sa femme ; il a été dans ce temps-là disposé à accorder, aux idées, aux volontés,

aux caprices de sa jeune femme toute l'indulgence.toute l'attention, la déférence nécessaires pour qu'une union puisse se former, en toute confiance, et durer dans la joie. Il prétendait ne rien imposer aux autres, mais il entendait, en retour, jouir de son côté de toute liberté d'esprit. Du reste, ni sectaire, ni en rien idéologue; tolérant, et rien de plus. Comment, avec de telles dispositions, la tranquillité dans son ménage n'a-t-elle jamais pu s'établir ? d'où est provenu ce sourd et constant désaccord, qui se traduit, entre les deux époux, dans la moindre des syllabes que chacun prononce, dans le plus petit des gestes qu'ils font? M. Lepic, homme moyen, sans grandes aspirations, sans facultés exceptionnelles,est du moins — ou a été — un homme sain, normal et sincère; Mme Lepic, par l'effet de son éducation, par le respect qu'elle porte en elle, inébranlable, des convenances, des préjugés, des croyances de son milieu familial, ne peut concevoir qu'on ne soit pas attaché à certaines apparences traditionnelles dont l'observation caractérise la classe bourgeoise.

Ce n'est pas par méchanceté, au début, qu'elle a voulu ébranler ou restreindre le scepticisme, plus libéral, de son mari. Elle a cru, de bonne foi, bien faire, et que les efforts qu'elle tentait auraient pour effet de lui élever l'âme et le caractère. Aux premières résistances,aux ricanements peut-être de M. Lepic, blessée et ne comprenant pas, elle s'est cherché un réconfort, une aide, un conseil où, depuis longtemps,on l'avait accoutumée à les trouver; c'est depuis lors, sans doute, que M. Lepic a pu se dire amèrement : « Si honnête, au sens ordinaire du mot, si honnête que soit ma femme, mon ménage est un ménage à trois, moi, elle, et *le curé !* » L'influence du curé s'est accrue de jour en jour, M. Lepic le sait, le sent, hélas ! amèrement; il souffre et se détache de sa femme; mais il ne peut s'en séparer; les causes légales d'un divorce lui feraient d'ailleurs défaut; il est rivé jusqu'à la mort dans les liens d'un mariage morose et pesant.

Jamais cette douloureuse et âpre réalité du mariage discordant et lamentable n'avait été montrée avec une simplicité aussi troublante. M. Jules Renard y ajoute l'incomparable charme de son style et de son esprit. Ou plutôt, aussi bien que dans *Ragotte*, dans *les Philippe*, dans *Honorine*, il ne force jamais ses personnages à parler malgré eux; en lui-même, ou dans la vie, il les écoute d'eux-mêmes parler et ce qu'ils disent de précis, de caractéristique, de nécessaire sur eux et sur la vie, il en fait, sans presque s'en douter, son profit, il le note et le met, non par artifice, en valeur, mais judicieusement en place.

Je ne puis faire de l'excellent comédien, M. Bernard, un éloge plus grand et plus mérité que si je déclare que, de tous points, par son allure, par sa diction, par son aspect physique et par toute l'ordonnance du personnage qu'il a su avec tant de naturel composer, il

s'est montré digne d'être M. Lepic; sa réalisation traduit exactement le personnage; nous le verrons désormais sous ses traits. Mme Mellot, dans Henriette, est parfaite de tenue ; elle donne, avec la discrétion qui convient, la note douloureuse, résignée ou pathétique. Mme Kerwich est une madame Lepic pleine d'excellentes intentions ; elle paraît cependant avoir conservé, en dépit d'une certaine aigreur de ton, une fraîcheur physique qu'on ne lui soupçonnerait guère. Mesdames Barbieri et Marley, MM. Desfontaines, Denis d'Inès, Bacqué et Stephen complètent un ensemble excellent.

Memento.— Athénée, *La Cornette* : comédie en 3 actes, de M. et Mlle Paul Ferrier (8 octobre).— Déjazet : *Philosophie*, comédie en 1 acte, de M. Georges Mitchell *Le Petit de la bonne*, comédie en 3 actes, de M. Georges Mitchell : (14 octobre). — Gymnase : *La Rampe*, pièce en 4 actes, de M. Henri de Rothschild (19 octobre).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

C. Saint-Saëns : *Portraits et Souvenirs* : Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Louis Laloy : *Claude Debussy* ; Société des Bibliophiles fantaisistes, 10 fr. — Collection des Maîtres de la Musique : Pierre Aubry : *Trouvères et Troubadours* ; Michel Brenet : *Haydn* ; Henri Lichtenberger : *Wagner*, F. Alcan, 3 fr. 50. — Memento.

« Camille Saint-Saëns, de l'Institut », lit-on sur la couverture du volume (nouvelle édition), où l'illustre doyen de notre musique française a réuni quelques écrits dispersés dans la presse ou les périodiques. « De l'Institut », hélas ! Et combien ! La lecture de ces **Portraits et Souvenirs** procure une impression singulière. Le style en est coulant, alerte, souvent spirituel, émaillé de traits prestement décochés, bref, très vivant. On arrive à la fin sans effort et non parfois même sans intérêt. Et pourtant, tandis qu'on tourne les pages, on a la sensation de quelque chose de lointain, presque d'étranger. Il semble qu'on écoute un vieux monsieur un peu bavard, aux idées vagues, mais arrêtées, qui reviendrait de Las Palmas après avoir passé une bonne vingtaine d'années aux Canaries. L'excellent homme en est encore à réfuter « l'exégèse wagnérienne », celle de ces temps héroïques et désormais fabuleux où l'Évangile de Bayreuth était prolixement commenté par toute une Armée du Salut de littérateurs abscons, mais fanatiques. A ce propos, il cite gravement Hugo statistiquant : « Homère n'avait que quatre vents pour ses tempêtes ; Virgile qui en a douze, Dante qui en a vingt-quatre, Milton qui en a trente-deux ne les font pas plus belles. » Ce qui est évidemment sans réplique à l'égard de toute agglomération de vents pire. Et il termine en empruntant à M. Ch. Richet un éloge de « la tradition », laquelle exige naturellement qu'on soit « clair comme un bon Français ». Le vénérable ancêtre affiche sans vergogne un véritable béguin

pour les lieux communs de ce genre qui constituent le fonds et le tréfonds de sa dialectique. Ses discussions ou jugements, autant d'ailleurs que les parties de son discours trahissant une prétention de quelconque analyse, sont de la conversation de salon, débitée dans quelque soirée du monde où l'on s'ennuie, avec l'autorité qu'emprunte en ces endroits un Membre académique, même si par hasard il n'est pas ennuyeux, comme en l'espèce. Car, si, certes, en tant qu'esthéticien, il ne menace nul auditeur de méningite, l'aimable vieillard a le mot, le sourire soulignant, la parole facile et le ton assuré. En revanche, de tout ce qu'il advint chez nous depuis *la Revue wagnérienne* le musicien paraît avoir à peine un nébuleux soupçon. On augure qu'au retour d'une si longue absence l'imprudent voyageur est perdu, ahuri. « Que les temps sont changés ! s'écrie-t-il. Il n'est plus permis d'être net, ni mélodique, ni vocal même... » Et plus loin : « La mode aujourd'hui est aux complications sans fin, aux arabesques, aux modulations incessantes ; mais c'est là une mode, et rien de plus. » Il se lamente sur le déclin du *concerto* qu'il « est de mode, chez les amateurs dits avancés, de mépriser » avec, « en général, tout ce qui touche à la virtuosité » ; mais par là « on ne montre, en réalité, qu'une profonde ignorance de l'histoire et de la nature de l'art ». Ailleurs, par contre, il déplore l'engouement pour le clavier au détriment de la « musique de chambre » abandonnée de plus en plus parce que « les amateurs, trouvant plus commode de *pianoter* que de travailler sérieusement un instrument, ont délaissé le violon et la basse pour le sempiternel piano ». Ainsi, à l'heure où pullulent chez nous les orchestres de concert, regorgeant d'exécutants diplômés annuellement déversés par notre Conservatoire, ce serait le défaut d'interprètes qui induirait nos musiciens à composer de moins en moins de trios ou de quatuors. C'est de telles raisons que se paie celui qui fut Saint-Saëns. Non seulement l'hybridité factice, fastidieuse, vaine et caduque du *concerto* d'antan échappe à sa mentalité figée et les mécomptes des virtuoses affligent son âme de « pianoteur » jadis applaudi, mais il méconnaît assez profondément le développement de la sensibilité musicale pour ne savoir comprendre la disgrâce croissante de la « musique de chambre », cet expédient bâtard, expressément « amateuriste », d'une époque privée de nos ressources orchestrales et de nos sonorités pianistiques, ce moyen d'expression transitoire et borné, spécial à l'art « classique », dont l'organisme éthérogène, succinct, essentiellement « polyphonal », s'avère dorénavant de plus en plus impropre à l'harmonie moderne. D'un bout à l'autre du volume, ce sont raisonnements et regrets analogues de quelqu'un qui, depuis bien longtemps, n'a rien appris ni voulu voir. Heureusement que l'auteur de *Samson*, qui n'a rien oublié non plus, a connu beaucoup de gens célèbres dans

sa jeunesse, et la diversité des souvenirs se double, en son récit, du culte de ses amitiés à l'occasion le plus noblement reconnaissantes. Il connut et aima Berlioz, Liszt et Gounod, ce qui nous vaut musicalement, avec leurs trois *Portraits*, le plus relativement substantiel du recueil. A vrai dire, il y étale envers Gounod un emballement inégalé pour les deux autres, mais son excellente étude sur le rôle de Liszt dans l'évolution du piano atteste remarquablement les bienfaits de sa compétence en ce domaine. Seulement, il connut et aima aussi Victor Massé, lequel fut « un musicien très français », et Rubinstein, qu'il estime « foncièrement russe » et qui l'incite à ce pressentiment : « Quand la mode des modulations à outrance sera passée, quand on sera las de chatoiements et de complications, qui sait si l'on ne sera pas heureux de retrouver la symphonie *Océan*, avec ses fortes brises vivifiantes et ses vagues gigantesques comme celles du Pacifique ? » Enfin, d'Hugo ou du « poète » Louis Gallet, son ami cher et librettiste fidèle, on ne sait guère auquel va son admiration la plus fervente. Mais ce qui fait le prix et l'attrait de ce livre, c'est ce qu'il contient de choses vues et entendues, qui périraient sans ce témoignage imprimé, et dont l'ensemble ressuscite une réalité vivante, tandis que maints détails y burinent impromptu les caractères. Quelle glose serait plus typique que ce mot de Gounod expliquant à son jeune interlocuteur certain fracas de grosse caisse au début du *Gloria* de la *Messe de Sainte-Cécile :* « C'est le coup de canon de l'Eternité. » Ailleurs, l'exégète obstiné relate cet aveu de Wagner à Villot : « Quand je relis mes anciens ouvrages théoriques, je ne puis plus les comprendre. » Quelle chance pour lui et pour nous ! Pourquoi le polémiste esthéticien ne se résout-il pas, hélas ! à un renoncement homonyme et, au lieu de ratiociner sur des ombres, ne nous narre-t-il pas tout bonnement ses souvenirs vécus, avec la verve exacte, un peu sèche, nerveuse, dont ici *Docteur à Cambrige* offre entre autres un piquant spécimen? Ce serait à la fois utile et agréable, amusant et précieux pour l'histoire documentaire et la physionomie vérace d'une époque. Malheureusement, le collaborateur de Louis Gallet ne veut pas. Il nous en prévient carrément dans sa préface : « Quant à de véritables mémoires, je n'en écrirai jamais. » Et chacun sait qu'il est très entêté. C'est bien dommage.

La *Société des Bibliophiles fantaisistes* proclame « l'agonie du volume à 3 fr. 50 » en des publications d'un luxe sobre et de bon goût, dont la dernière a pour objet l'auteur de *Pelléas*. Et, loin qu'une monographie de cette importance, consacrée à un musicien en pleine maturité productrice, apparaisse à quiconque un hommage prématuré, on serait au contraire enclin à s'étonner qu'il arrive si tard, tant la vaste portée de l'événement qu'il célèbre s'impose pé-

remptoire et trouble jusqu'aux détracteurs attardés. On trouve en ce **Claude Debussy** des renseignements concis, mais sûrs et suffisants, sur la carrière de l'artiste plutôt que sur la vie de l'homme, car l'heure évidemment n'est pas venue encore de l'histoire aux curiosités exigeantes, et trop souvent oiseuse, au surplus, en ses furetages à côté. C'est ici moins une biographie qu'une présentation discrète liée à l'exposé de l'œuvre et précédant une analyse délicatement fouillée où s'empreint le plus poétique enthousiasme. Nul n'était assurément mieux désigné que Louis Laloy pour chanter la gloire de celui dont, parmi les premiers, il fut l'ardent admirateur avant de devenir l'ami, et oncques certes sujet ne l'inspira avec un si rare bonheur. Sans doute, à la lecture, on est hanté par maintes objections ou réserves. Il semble que ce plaidoyer passionné tourne parfois inconsciemment à l'argumentation quelque peu tendancieuse ; que Franck, Wagner et Moussorgsky, par exemple, y soient respectivement peu ou prou sacrifiés sur l'autel d'un exclusivisme insu et combien surérogatoire ! Peut-être on souhaiterait que l'analyste y serrât de plus près la matière purement musicale et que, se réclamant de la sensation naturelle, le psychologue évoquât plus résolument le phénomène sonore et ses révélations objectives. Mais on n'a guère le courage, à peine la velléité de discuter le fond que recouvre une forme exquise, où l'émotion de l'écrivain a fréquemment enclos comme un reflet de la beauté qu'il magnifie avec amour. C'est vraiment très joli de rédiger comme ça. Et quoi qu'il dise, on est charmé, ému bientôt soi-même et, partant, sinon convaincu toujours, du moins conquis, dénouement essentiel en pareille occurrence.

La collection des *Maîtres de la Musique* s'est augmentée de trois nouveaux ouvrages. Celui de M. P. Aubry, **Trouvères et Troubadours**, explore des temps reculés, un art jusqu'hier englouti dans la nuit des siècles et où quelques chercheurs, dont le Dr Jean Beck de Strasbourg, ont depuis peu tenté de porter la lumière. Il y a là, musicalement, un tas de problèmes obscurs, des rébus de rythmologie mensuraliste emberlificotée d'un latin de cuisine et mâtinée de mystico-symbolisme. Au fond, rien n'est moins certain qu'une corrélation rigoureuse entre la pratique artistique et ces règles alambiquées, variables selon les traités ou quelquefois contradictoires, ni surtout plus douteux que la priorité de celles-ci. A l'instar de toutes théories, il est infiniment probable qu'on ne doit voir ici qu'une systématisation plus ou moins tardive des procédés de l'empirisme instinctif, gauchement codifiés par de pieux, vétilleux et ténébreux scoliastes. L'expérience démontre en tout cas qu'en appliquant ces prescriptions pédantes à la lettre on obtient, pour la transcription mélodique, des résultats aléatoires, parfois ostensiblement torturés et de spontanéité peu plausible. Nulle autre part le secours de l'intuition ne s'ac-

cuse plus nécessaire. En dépit « d'une double compétence d'archiviste et de musicien qui ne s'était pas encore rencontrée » et de quoi la prière d'insérer vante l'auteur, le travail de M. P. Aubry n'apporte pas de bien manifestes clartés dans la question purement musicale. Il semblerait plutôt en escamoter la controverse, dans une dissertation qui se confine à peu près entièrement sur le terrain historico-biographique ou littéraire, avec une brève échappée chez les théoriciens que Coussemaker compila. Son interprétation des textes musicaux diffère de celle adoptée par lui tout récemment pour le *Manuscrit de Bamberg*, sans qu'on sache pourquoi, ni qu'il l'explique. En résumé, ouvrage de vulgarisation propre à la diffusion de connaissances peu répandues hors des bibliothèques. — Quelque secrète humiliation qu'en puisse nourrir notre sexe, il n'est chez nous sans doute à l'heure actuelle que la musicographie masquée du pseudonyme Michel Brenet, qui fût capable d'entreprendre sans perplexité la tâche de retracer la vie et l'œuvre de **Haydn** et de l'accomplir de la sorte. Cet œuvre innombrable, multiple, épars depuis plus de cent ans, oublié, en partie perdu, est aujourd'hui pour les trois quarts peut-être presque du ressort exclusif de l'érudition. Celle de M. Brenet s'est acquis une réputation européenne et on en apprécie une fois de plus ici la sûreté exceptionnelle et l'étendue. Cette science pourtant n'est rien moins que d'un pédagogue ou d'un annaliste frigide. Le même récit animé, captivant, perspicace qui d'abord fait revivre à nos yeux la figure malingre et la prosaïque existence du bonhomme Haydn, qui scrute finement son âme pondérée, tendre, espiègle, candide, innocemment pratique, nous guide aussi à travers la mêlée des créations du Maître, opéras, messes, oratorios, quatuors, symphonies ou sonates. L'analyse purement musicale est copieuse, compréhensive, et l'étude des origines de la *Symphonie* est particulièrement intéressante, encore que le principe en puisse suggérer quelque critique. L'auteur y énumère les précurseurs de Haydn dans une forme dont il passa longtemps pour l'inventeur, mais en considérant peut-être trop spécialement à cet égard la forme générale extérieure, le nombre et l'ordre des mouvements hérités de la *Suite*. Ce qui, en réalité, distingue essentiellement de celle-ci et caractérise le plus profondément la symphonie, c'est, avant tout, le *développement thématique* inhérent à l'*allegro* initial de ce que nous dénommons la « forme-sonate » et dont la symphonie et le quatuor ne sont que des aspects divers. Il semble donc que ce soit dans l'apparition de ce développement thématique, de cette trituration des motifs qui devait constituer le paradigme et la substance de la symphonie jusqu'en ses avatars suprêmes, qu'il eût été le plus pertinent en l'espèce de signaler les devanciers de Haydn. Cette évolution spécifique de la forme-sonate n'est ici qu'effleurée en un paragraphe (p. 179),

prouvant pourtant que M. Brenet, qui ne l'ignore point, y songea. Et sans doute, est-ce à l'exiguïté du format uniforme imposé qu'il faille attribuer cette lacune unique dans un ouvrage aussi complet par ailleurs et aussi remarquable. — Peut-être la même cause n'est-elle pas non plus étrangère à l'effacement relatif de l'exégèse spécifiquement musicale dans le volume de la collection dédié à Wagner. Nul ne sera, certes, surpris que, sans négliger à priori le musicien, M. Henri Lichtenberger ait volontiers envisagé surtout, dans l'œuvre dramatico-lyrique de son héros, le « poète et penseur » qu'il commenta naguère, et c'était là déjà amplement de quoi remplir le cadre à sa disposition. Il eût fallu au moins autant de place pour traiter du pur ouvrier sonore, démêler ses filiations, ses emprunts, ses conquêtes originales, pour disséquer un art où s'enchevêtrent les apports les plus disparates, où les ressources plastiques aussi bien qu'expressives de deux siècles entiers s'amalgament harmonieusement au service du prodigieux génie qui s'en empare, les enrichit, les transmue ou les transfigure, et les épuise à tout jamais. Car ce que Wagner a touché se révèle inutilisable après lui. Son œuvre incarne la synthèse et le superbe aboutissement, mais marque aussi la fin d'une ère de la musique. Et c'est pourquoi, ainsi que le constate M. Lichtenberger, qui vient d'analyser les théories du dramaturge et les spéculations du philosophe, « Wagner n'est plus le maître que suivent nos musiciens contemporains ». Le stade de l'évolution harmonique instauré par le romantisme weberien se dénouce épuisé dès *Tristan* et se ferme définitivement sur *Parsifal*. Il fallait tourner la page. Nous l'avons fait, mais non sans quelque serrement de cœur. Et depuis, si nous avons connu d'autres beautés poignantes, nous n'en avons pas vu encore d'aussi radieusement formidables. Nous avons savouré d'autres ivresses, goûté des philtres non moins capiteux et subtils, mais nous n'avons pas encore éprouvé la pareille *puissance* d'une hypnose d'ivresse dionysiaque et de contemplation apollinienne qui nous arrachait à la terre, et qui nous transportait sur de si hautes cimes qu'il nous semblait vivre parmi les dieux dans une frénésie sereine, habiter un Walhall de lumière, être des dieux nous-mêmes avec l'univers sous nos pieds. Sans doute, ce temps est passé. Il est tombé, le voile d'illusion divine qui nous dissimulait les planches du théâtre, ses oripeaux, ses machinistes. Nous avons relégué Walhall et Montsalvat dans la remise des décors, l'anneau, le cygne et le dragon au magasin des accessoires avec la pharmacie d'Isolde, et Grane à l'écurie. Nous avons percé le néant d'une métaphysique entortillée de mégalomano-panthéisme, et le factice infus d'une humanité légendaire, titanesque, olympienne, immuablement surhumaine. Mais surhumaine, outrée, factice comme tout ce fatras, parce que notre réalité n'était point à la taille du visionnaire ; surhu-

maine parce que rêve d'un surhomme dont la seule musique était le condigne langage et de qui l'œuvre sonore se dresse impérissable sur ces décombres en sa « surhumaine » splendeur. Car, consciente ou non, en effet, c'est bien là l'occulte impression que désormais nous laisse sa beauté purement musicale, et rien n'est plus pénétrant que le rapprochement qu'indique M. Lichtenberger entre Wagner et l'olympien Gœthe. Ici ou là, nous ressentons confusément que notre humanité est dépassée, notre moi dissous, sublimé dans un macrocosme idéal, et, jusqu'en notre émoi incoërcible, nous discernons « l'art » du démiurge qui crée un monde à son image et à son envergure. Des génies de l'envergure du pur musicien Wagner sont rarissimes dans tous les arts et dans tous les siècles. En musique, il faut remonter à Josquin pour découvrir un équivalent alliage de la puissance gigantesque et de l'eurythmique beauté, une telle fusion de l'instinct ingénu et de l'intelligence spéculative, un aussi merveilleux équilibre entre la sensibilité spontanée et la maîtrise, entre le génie et la suprême activité de ce qu'on nomme le talent, pour quoi il n'est peut-être de comparable à *Tristan* dans l'art sonore que *le Miserere* du vieux polyphoniste. Et c'est aussi jusqu'à Josquin qu'il nous faut reculer afin de retrouver une semblable consécration unanime de l'élite qui glorifie, des multitudes qui acclament et des émules qui s'inclinent. Seulement, pour Wagner, le triomphe vint tard et, pour l'attendre, il n'avait pas l'opulence au berceau de Gœthe, ni les abbayes de Josquin. On reste confondu qu'il ait pu le préparer et l'atteindre, en lisant chez M. Lichtenberger la vie de misères mesquines, de luttes, de déboires, de soubresauts où se débattit jusqu'au bout cet être interrassable, tandis qu'il pétrissait son œuvre harmonieux et colossal. On est presque saisi de stupeur, comme au spectacle d'une force de la nature, devant ce vainqueur du destin lançant, quasi-septuagénaire, *Parsifal* en défi au temps, et s'éteignant dans une apothéose. Celui qui déchaîna le vertige ébloui des foules frémissantes gît à Bayreuth, dans le jardin de Wahnfried, « sous un grand bloc de marbre sans ornements, sans inscription ». Mais point n'est besoin qu'on y grave celle que nos souvenirs balbutient et que les pèlerins murmurent qui vont se pencher sur sa tombe : « *Ruhe, du Gott...* »

Memento. — *La Musique à Lyon au XVIII^e siècle*, par Léon Vallas, premier volume d'une histoire et reconstitution de la vie musicale dans l'antique cité française, accueilli par son Université comme thèse de doctorat ès-lettres. Malgré quelques coquilles dans les chapitres sur « l'Harmonie » et « le Tempérament », fort intéressant est tout ce que M. Vallas dit de Rameau qui fut organiste à Lyon en 1714. Travail des plus sérieusement documentés. Exemple qui devrait bien être imité dans nos provinces. — *La Belle Musique*, par M. Jean d'Udine, que l'auteur s'amusa à calligraphier

et à orner de dessins à la plume. Heureusement que M. A. Devambez y ajouta des illustrations en couleur charmantes. Joli cadeau à faire à un enfant, toutefois pas au-dessus de sept ans, si on ne veut pas risquer de faire trop rigoler le lecteur. — *Souvenirs de M*lle *Duthé*, de l'Opéra (1748-1830), publication qui relève à peine de ma rubrique. La préface de M. Ginisty pourtant y dévoile, au plus galant de nos siècles, les origines d'une tradition que des esprits chagrins et jansénistes s'obstinent à tort ou à raison à reconnaître et à tracer dans notre Opéra d'aujourd'hui. Il paraît que l'établissement était alors une manière de « lieu d'asile », de quoi les pensionnaires dûment enregistrées jouissaient *ipso facto* de la prérogative d'une entière liberté de mœurs à la barbe, non seulement de leur famille déchue de tout pouvoir sur ces émancipées, mais aussi de certaine brigade de la maréchaussée qui opérerait aujourd'hui dans les fourrés du Bois de Boulogne. De sorte que, si l'honneur est comme une île escarpée et sans bords, notre Opéra offrait à celles qui en étaient dehors un vrai bord d'élection pour un abri hospitalier et sûr. — *La Religion de la Musique*, par M. Camille Mauclair. Livre éloquent d'un poète qui devient de plus en plus musicien. Pages excellentes entre beaucoup d'autres sur Liszt, Wagner et *Boris*. Visible cicatrisation de la tumeur debussytophagique, traumatisme éphémère ; symptômes de ravelisme réparateur. Sensibilité toujours exceptionnellement délicate et assimilatrice.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Le Septième Salon d'Automne. — Il y en a deux. Nous le savions dès longtemps et nous avons toujours, ici, tenu compte de cette fondamentale dualité du Salon d'Automne. Mais elle est, cette année, si nettement accusée par le système de présentation, — du reste, excellent, et dont il faut sans réserves louer M. Manguin, son initiateur, — qu'elle prend une importance neuve et qu'on croit devoir la signaler comme une caractéristique essentielle.

On y peut aussi voir un utile avertissement.

L'une des deux parties du Salon d'Automne est une « filiale » du Champ-de-Mars, l'autre un Salon des Indépendants, choisi, concentré, typique. La rencontre des deux groupes somme la production du temps, met en présence des adversaires irréconciliables, nous offre une démonstration par le fait de l'intérêt de certains efforts et de l'inutilité des autres. Les origines du Salon d'Automne le destinaient à ce rôle, puisqu'il est né d'une entente, un peu artificielle, entre des esprits très différents, qui venaient, ceux-ci, tout justement, du Champ-de-Mars, voire des Champs-Elysées, et ceux-là des Indépendants. L'intérêt d'une comparaison immédiate entre les tendances et les œuvres les plus opposées n'est pas discutable ; son danger, non plus. N'est-il pas à craindre que, trop occupés à s'entre-dévisager, les deux partis ennemis en oublient quelques traits constitutifs de leur

propre personnalité? Que les pompiers fassent les malins, il n'y a pas grand dommage; mais si les fauves rentrent leurs griffes, il y a lieu de s'inquiéter.

« L'incohérence n'a pas disparu complètement, » prononce un critique bien pensant. Quelle menace! Il y a de quoi trembler quand on sait ce que les critiques bien pensants entendent par incohérence. S'ils ont raison de dire que l'incohérence a presque disparu au Salon d'Automne, concluez, hélas! que le Salon d'Automne a presque perdu tout intérêt. Ce serait à dire que les Artistes Français y auraient dévoré les Indépendants. Mais on n'est pas toujours aussi bien renseigné qu'on est bien pensant. Avant de passer condamnation, il conviendrait de discuter l'insidieuse louange...

Ne nions pas le péril, du moins. Il y a lutte: il y aura victoire et défaite. Les amis du critique bien pensant disposent, comme lui, d'appréciables avantages matériels. Il y a tentation; y aura-t-il défaillance?

On reproche aux jeunes, aux encore jeunes, de tarder à se décider, de « piétiner ». Reproche, pour plusieurs, mal fondé. J'ai eu la joie de signaler, ici même, plus d'un beau départ, — par exemple, l'an dernier, celui de Pierre Girieud. Belles fortunes rares, sans doute; mais comment pourraient-elles se multiplier, dans l'instant où nous sommes? Ceux qui se plaignent de l'avarice du destin se rendent-ils compte de l'importance prodigieuse d'un tel événement: la prise de possession de soi d'un artiste, sa double accession à la conscience de sa vision et à la maîtrise de sa technique? Savent-ils que, pour parvenir à ce prodige, la nature a dû s'acheminer par de lents chemins et dépenser beaucoup de temps et de force en d'infructueuses expériences?

Or, la génération en train de se chercher, et qu'on adjure, sans intelligence ni bienveillance, de se trouver tout de suite, a derrière elle l'effort immense et infiniment productif de plusieurs générations extraordinairement douées et fécondes. Éblouis encore par l'impressionnisme, troublés par le symbolisme, gênés par la tyrannie de la science, trahis par la déchéance des doctrines idéalistes, nos artistes, presque tous très intelligents et chez qui le sens critique est singulièrement développé, manquent un peu de fatalité, peut-être. C'est souvent le malheur des enfants accablés par un grand héritage. La nature en eux se replie, se recueille, se repose, — à la veille d'un nouvel épanouissement.

Ne nous étonnons et ne nous affligeons pas que soient si clairsemées les réalisations très éclatantes, si nombreuses les ébauches, les notations, les simples indications de paysages et les natures-mortes. Admirons, au contraire, que nos artistes se réduisent à ces tentatives modestes, plutôt que de faire nombre avec les suiveurs

empressés sur la trace des impressionnistes ou sur le chemin de l'Institut. Félicitons-nous, même, si nous pouvons, à travers tant d'intentions et de tentatives hésitantes, contradictoires et, parfois, « incohérentes », de discerner une direction désirable et susceptible de se généraliser.

I

En dépit du « piétinement », qui, donc, s'explique, les talents conscients et déterminés ne manquent point; c'est d'eux qu'il faut parler d'abord.

Je ne chercherai pas à marquer les traits communs qui, malgré les apparences, pourraient, au fond et en définitive, relier les esprits, très différents, dont les studieuses et multiples recherches lassent la patience des bons critiques.

Peut-être, plus tard, découvrira-t-on entre eux des affinités qui pour l'instant nous échappent : on verra très bien, n'est-ce pas, dès qu'elles l'auront atteint, vers quel but se dirigeaient les forces...

Un point, toutefois, reste constant, sur lequel, à diverses reprises déjà, j'ai, ici, insisté; mes observations d'aujourd'hui corroborent mes observations d'hier, et il demeure vrai que les meilleurs de nos jeunes artistes ont une préoccupation foncière, sinon exclusive, de décoration. Leurs unanimes recherches dans ce sens tendent à des réalisations extraordinairement variées. Je ne sais pas de meilleure réponse que cette variété même aux inquiétudes qu'on exprimait naguère sur la probable monotonie d'une génération d'artistes orientée toute à l'expression décorative. Que sera-ce quand il nous sera donné d'assister à l'aboutissement complet d'ambitions belles, mais qui n'ont pas encore trouvé toutes à s'ordonner, à s'organiser, à se régulariser?

Mais dès aujourd'hui l'écart des conceptions, des traitements, s'affirme avec une franchise, une netteté et souvent un éclat admirables.

Voyez, par exemple, des peintres comme Van Dongen, Pierre Girieud, Charles Lacoste, Gaston Prunier, Pierre Laprade, Alcide Le Beau, des sculpteurs comme Francisco Durio et Aristide Maillol. Il serait difficile de désigner des tempéraments plus distants les uns des autres. Pourtant les uns et les autres affirment avec une égale résolution le même dessein d'ordonner selon l'esprit la fête de la matière, de l'obliger à dire leur pensée, leur sentiment, et tous ils pratiquent cet art essentiellement spirituel qui, des formes ordinaires, universelles, en les synthétisant, déduit un chiffre nouveau, le millésime d'un temps.

Le goût de M. Van Dongen pour cette ineffable mêlée d'inanité et de perversité qu'on lit sur ses visages de femmes me gênerait s'il était moins monstrueux. Mais cela va jusqu'à la tragédie. Il est im-

possible de contester sa puissance d'expression, impossible de ne pas admirer la simplicité des moyens auxquels il se réduit. Admirer : je ne dis pas aimer.

Nommer M. Charles Lacoste tout aussitôt après M. Van Dongen, sera-ce chercher un effet par les contrastes ? Certes, les sensibilités des deux artistes n'ont rien de conciliable. La réserve, si délicate, si aristocratique, la discrétion qu'on est tenté de trouver excessive, la rare et lyrique distinction, enfin, de M. Lacoste, tout en lui semble condamner le cynisme de M. Van Dongen, et ce n'est pas pour les sujets choisis par ce peintre de figures et ce peintre de paysages qu'on peut comparer l'un à l'autre les deux artistes. Aussi ne les comparé-je point, et si je rapproche leurs deux noms, c'est seulement pour préciser deux termes extrêmes de l'expression décorative. Car il ne faut pas refuser de convenir qu'ils ne soient par là du moins apparentés. Si incommunicables entre eux que soient leurs mondes intérieurs, leurs préférences et leurs visions, aussi leurs techniques, ils n'en procèdent pas moins tous les deux d'une pensée et d'un sentiment qu'ils transcrivent en contraignant, en simplifiant ou en recomposant la nature; et c'est là l'essentiel de l'esthétique décorative. — J'ajoute avec joie que l'exposition de M. Lacoste indique dans son évolution un développement considérable. C'est délicieux et noble.

Plus près de la nature, plus simple et plus puissant, il est « mural » aussi, le style de M. Gaston Prunier. Cet artiste, des plus sûrs et des plus forts de cette heure, est de ceux qu'il faut invoquer d'abord si l'on veut rappeler aux amateurs inquiets combien harmonieusement s'associent et l'une l'autre se soutiennent la recherche décorative et l'expression émouvante. *Les Nuages sur la montagne*, ample spectacle, harmonieusement mouvementé où palpite une âme. Pourquoi pensé-je à Puvis de Chavannes devant une telle composition ? Parce que le Maître l'eût aimée. *Un Bord de forêt*, dessin, préparation, sans doute, pour un tableau, donne à penser que l'exposition d'un ensemble de dessins de cet ordre serait singulièrement intéressante.

M. Pierre Laprade, à la fois aisé et languissant, déploie, dans le geste qui lui est personnel et dont nous aimons la grâce, les décors de théâtre romanesque dont de loin le chiffre évoque son nom. Cela ne manque point une évolution bien décisive, mais cela soutient diversement une réputation justement acquise. Un désir de grandeur dans *la Louve d'Este*.

La Statuette égyptienne, *le Cheval*, *l'Arbre en fleurs* (dessin si coloré !), *le Paysage de Sicile* : M. Alcide Le Beau tient les promesses que dès le premier jour il nous fit. D'année en année, nous

le voyons, fidèle aux maîtres et aux desseins choisis, suivre un chemin sans digression, et qui monte.

Les fleurs, la vaste composition intitulée *Baigneuse* : M. Pierre Girieud conclut plus fortement encore cette année que l'an dernier (aux Indépendants, où s'affirmait déjà l'instant décisif dans la carrière de cet artiste) le pacte d'un esprit avec la nature. Chez celui-ci encore et très singulièrement l'importance de la vie intérieure est extrême ; ses décorations proclament le parti pris plastique d'une pensée. Et je n'éprouve aucune gêne à dire que son *Portrait de Charles et Albert Morice* est une œuvre de premier ordre. Ainsi traité, le portrait est dans la logique de cette doctrine et de ce talent. C'est le « portrait de style et de composition », la grande médaille expressive. Ces deux têtes, d'un homme et d'un enfant, ces deux profils rejoints par un commun caractère, par une ressemblance profonde, ce sont des effigies d'âmes. On voit que le peintre a studieusement consulté les formes sensibles, mais il en a tenu compte dans la mesure seulement où elles lui ont révélé des harmonies intérieures. Et il est étrangement captivant, presque poignant, de voir ce qui persiste de la finesse et de l'énergie de l'homme dans la physionomie de l'enfant, où elles se nuancent de malice douce et d'espérance ingénue ; la tristesse de l'homme mûr, qui se souvient et prévoit, s'atténue sans tout à fait s'effacer dans les traits puérils encore et déjà graves du jeune adolescent, avec l'imprécise conscience d'une hérédité ; force en attente, volonté qui se rassemble, cœur qui pense. Le succès de cette œuvre, au Salon, a été très grand auprès des artistes qui ont compris l'intérêt considérable de cette indication.

Le mot « génie » a été écrit à propos de Francisco Durio, cette année : justement. Sculpteur et céramiste, cet artiste est, je crois bien, le plus extraordinaire modeleur de forme et d'âme que nous ayons vu depuis Gauguin. *Le Bénitier*, *le Bas-relief*, *le Vase* et *la Veilleuse* — quatre grandes pièces en argent repoussé, patinées précieusement — sont moins des inventions, en ce que ce mot comporte d'artificiel et d'arbitraire, que des découvertes dans le domaine naturel de l'expression sentimentale. *Le Bénitier* surtout, cette femme accroupie, aux modelés sommaires et fermement explicites, qui recueille ses larmes dans ses mains, est purement un chef-d'œuvre plastique, puissamment poétique. L'eau bénite des larmes ! Et ce doux corps féminin, qui presque s'efface pour ne laisser voir que la douleur attendrie d'une âme lustralement épanchée...

— Il y a des analogies significatives entre l'art de Durio et celui de Girieud. Quel dommage que ces deux maîtres en art décoratif n'aient point d'élèves !

Avec M. Maillol, c'est à la sculpture plus précisément, ou traditionnellement, dite que nous venons. Toutefois, on le sait, les inten-

tions décoratives de M. Maillol signifient ce qu'il y a de plus personnel dans son art. Il procède par amplifications massives où ne subsiste que l'essentiel des modelés, où la forme humaine atteint aux plus grandioses proportions architecturales. L'homme, commune mesure des formes, de celles dont il procède et de celles qu'il conçoit. Mais M. Maillol nous a montré naguère des œuvres plus intéressantes que ses deux statues de cette année.

Les œuvres statuaires sont, en ce Salon, de moins en moins nombreuses. Elles font, certaines, par le mérite, considérable tout de même, la part de la sculpture ; serions-nous, en France du moins, — car l'apport étranger est négligeable, — à la veille d'une renaissance de la sculpture ? L'âme gothique va-t-elle se réveiller? N'oublions pas que notre race fut, longtemps, une race de sculpteurs.

Il serait, alors, bien désirable que nos artistes s'affranchissent de cette préoccupation sexuelle dont ils donnent — non pas les meilleurs, il est vrai — trop de preuves. Il y a là un signe de sénilité, inquiétant... On est heureux, de ne pas l'observer dans les œuvres de MM. Bourdelle — de belle filiation gothique, — Marque — qui atteint à la simplicité par la science, — René Carrière, — en train de se conquérir un domaine inépuisable et nouveau par l'étude de l'activité de l'homme en collaboration avec la nature, — Duchamp-Villon, Pimienta, Mlle Poupelet, les plus remarquables, à coup sûr, que nous ayons ici.

Je ne puis, dans l'espace qui m'est limité, faire la part que je voudrais à chacun des artistes que j'aime...

Des « compositeurs », des chercheurs de style, se réservent, s'en tiennent à l'étude proprement dite de chevalet, en laissant pressentir leur pensée préférée : MM. Georges Desvallières, Charles Guérin, Matisse, Jean Puy. Au contraire, intéressantes, mais discutables, les franches tentatives décoratives de MM. Manguin, O'Conor, Francis Jourdain, Manzana-Pissarro. *Le Jardin de Rodin*, par M. Maurice Baud, est un enchantement : musique de l'air coloré, joie symphonique de la lumière dans la jeunesse de l'année.

L'Hommage au Poète, de Mme Alice-Marie Alix, pure et belle pensée.

Mlle Emilie Charny, Mmes Gobillard, Lisbeth Delvolvé-Carrière, Mlles Alice Bailly, Krouglicoff, Jeanne Joly, Cécile Cellier.

Les *Intérieurs* et les *Paysages* de M. Ottmann gardent cette délicatesse nuancée que nous aimons tant chez ce rare artiste.

Les *Jardins* (Luxembourg) de M. Emile Roustan nous montrent le développement assuré d'un artiste qui, jeune, justifie notre confiance, notre espérance.

Les beaux *Portraits* (Naudin, Molard) de M. Achille Ouvré. Les *Têtes*, de M. Zak.

MM. Boussingault, La Villéon, Manfra, Marquet, Briaudeau, Bon, Urbain, Tarkhoff, Taquoy, Süe, Steichen, Peccatte, Peské, Pichot, Bouche, Deltombe, Boudot-Lamotte, Chamaillard, Camoin, Dusouchet, Fornerod, Ghéon, Klingsor, Lemman, Lempereur, André Lhote, Morerod, Morrice.

Une courageuse tentative, hasardeuse un peu, de M. Jacques Blot. Les grès de MM. Lenoble, Méthey ; les émaux de M. Blanchet ; les paravents de Mme Ory-Robin, de Mlle Desvalières ; les boîtes et les coupes de Mlle O'Kin...

Et je n'ai pas nommé Cézanne! Il expose pourtant un peu partout...

II

Il convenait de faire la première place à ceux qui, dans la bataille, luttent encore, mais la main déjà près du laurier.

Ils nous conduisent à celui qui, toujours haut, brandit le rameau sacré. Notre admiration salue, en s'enorgueillissant d'être fidèle, le grand Rodin. Le bronze — apporté trop tard pour être inscrit au catalogue — qui, placé au seuil du Salon, accueille les visiteurs, compte parmi les plus belles œuvres du maître. C'est une des innombrables figures destinées à *la Porte de l'Enfer* et détachées de l'ensemble. L'origine commune de ces compositions maintient entre elles une significative unité, celle de la douleur où l'âme coupable expie. Comme cette Ombre porte, dolemment, le poids de sa faute et de sa peine ! Qu'il est touchant, le geste accablé de cette humanité avouant les plus intimes mystères de sa beauté misérable avec une impudeur ingénue ! Et qu'elle est valeureuse, cette nudité où palpite la vérité ardente de la nature ! Les artistes observeront comment le modelé est ici donné par l'harmonie des mouvements autant que par l'étude, fidèle scrupuleusement, du modèle ; l'intense émotion qui émane de cette figure est vraiment le parfum de sa réalité, de sa perfection géométrique, de son exactitude. Rodin trouve la pensée au fond de la matière, démontrant à sa façon, philosophe du marbre et du bronze, l'unité de la Substance.

III

Et ceux qui se trompent, — qui nous semblent se tromper?

Au fait, se trompent-ils tous, soit qu'involontairement nous méconnaissions le mérite de certains d'entre eux, soit que d'autres exploitent consciemment une formule injustifiable et pourtant productive ?

Je ne veux pas insister sur ces questions pénibles et qu'il n'est guère précieux d'approfondir quand nous n'y sommes pas contraints par d'insolents triomphes. Selon la méthode qui toujours me tenta,

je me contente de passer sous silence des noms ailleurs répétés, bruyamment, et que le lecteur, à part soi, murmure. On observera sans doute aussi que je ne me suis point arrêté aux manifestations trop nombreuses, marquées du signe Champ-de-Mars ou Artistes français, dont l'abondance risquait d'induire en erreur les visiteurs du Salon d'Automne : c'est du vrai Salon d'Automne, de lui seulement, que je rends compte, et le compte-rendu d'un Salon n'est pas le commentaire d'un catalogue.

IV

Les distinctions de nationalités, en art, n'ont pas grand sens à l'heure qui sonne. Les mêmes préoccupations, sensiblement, se trahissent par delà toutes les frontières ; simplement, elles aboutissent avec plus d'éclat en tel lieu — hier et aujourd'hui, en France — que partout ailleurs. Mais les Italiens, depuis quelques années, se ressouvenant de leur gloire antique, prétendent enseigner au monde un art qui serait le leur, propre, exclusif, et le vrai : on sait les efforts récents des « Divisionnistes italiens ». A vrai dire, la prétention n'a point paru très justifiée ; sans nos impressionnistes les divisionnistes ne seraient pas, et même en procédant de ceux-là ceux-ci ne sont guère ; réserve faite de deux ou trois peintres très honorables de qui j'ai naguère entretenu nos lecteurs.

La section italienne, en ce Salon, s'est défendue des partis pris d'écoles ; elle est très éclectique. C'est peut-être pourquoi elle n'a pas réussi. L'appréhension de certains voisinages a écarté les meilleurs des peintres et des sculpteurs italiens. Il n'y a guère là que des valeurs de second plan ou, peut-être, des artistes trop jeunes encore pour la plupart — c'est du moins ce que je voudrais penser — et qui n'ont pas encore donné leur mesure.

Il faut toutefois mettre à part M. Bugatti le fils, extraordinaire animalier, M. Grimani, qui a le sens de la grande décoration, M. Conconi et son beau portrait de Carducci.

V

La section allemande ne nous réservait pas de surprises. Des huit artistes qu'elle réunit, M. Joachim von Bülow est certainement le plus adroit et le plus fort. Ce n'est pas la première fois que nous signalons ce talent épris de la demi-teinte significative ; *le Portrait de M^me^ de Bülow*, *le Paysage près de Berlin* nous le montrent en grand développement. Après lui, je nommerai M. Rœsler, pour ses figures, avec estime, sans enthousiasme.

On est un peu étonné que nos voisins d'outre-Rhin n'aient pas tenu à nous donner de leur art un témoignage plus abondant.

On attendait avec curiosité l'exposition rétrospective de l'œuvre de Hans von Marées. Elle est très intéressante, moins toutefois qu'on ne s'était promis. Peinture difficile, mécontente, douloureuse : elle dut coûter d'héroïques efforts, et l'on sent qu'ils restèrent insatisfaits. Ils eussent, à coup sûr, et c'est ici une grande louange, mené à la renommée et à la fortune un artiste moins pur et d'ambition moins haute. Mais von Marées, sévère à l'excès pour lui-même, cherchait la perfection, une certaine perfection, qu'il n'a point trouvée. Il n'était pas de son temps et ne l'aimait pas. Ses vrais contemporains vivaient à Venise, il y a quatre et cinq cents ans, et c'est à leur idéal qu'il apparente le sien, avec plus de volonté, je crois, que d'instinct. Il y a de la théorie et du calcul, dans son esthétique, peu de spontanéité ; il y a du moralisme aussi. Il est plus près qu'il ne l'eût pensé des Préraphaélites anglais. Le souvenir que je garde de lui, c'est la hantise d'une inquiétude qui confine au désespoir. Cela est sombre comme sa palette même. Du reste, sauf quelques portraits fort beaux, — son propre portrait avec Lembach, surtout, — point de réalisations complètes. Des désirs, dont la multiplicité déconcerte. Et il est curieux que ce trait, si moderne, caractérise un esprit et un talent si étrangers à tout ce que nous concevons sous ce mot : modernité.

VI

Une autre rétrospective d'étranger, celle du Hollandais Ten Cate. On ne songe pas à nier cet artiste définitivement et honorablement classé, coloriste délicat, aux gris délicieux. Sa mort récente circonstancie l'hommage que lui rendent ses confrères de France. Mais il faut bien convenir que cet art, sorte d' « impressionnisme de musée », ne nous intéresse déjà plus guère qu'historiquement. On évoque à propos de Ten Cate des noms précieux comme Jongkind, de grands noms comme Van Goyen, et c'est son honneur, et c'est son danger.

VII

Corot !

On ne peut être que très reconnaissant envers les organisateurs de cette rétrospective des figures de Corot. Faut-il convenir qu'elle aurait pu, ou dû être plus nombreuse ? Mais pour n'avoir pas tout ce que nous aurions désiré, ne méconnaissons pas, du moins, ce que nous avons. A défaut de *l'Eurydice blessée*, admirons *le Bain de Diane*, *la Femme nue*, et *l'Homme à l'armure*, et d'autres chefs-d'œuvre encore. Ce sont de grands enseignements. Mais la leçon eût été complète et d'autre portée s'il nous avait été permis de voir, auprès des figures, quelques paysages. Je n'oublie pas que les paysages

de Corot sont dès longtemps connus, consacrés, et qu'il n'en saurait donc être question dans un lieu *où l'on ne publie rien que d'inédit*. Mais je crains qu'on fasse, à ce scrupule du nouveau, ou de l'inconnu, de dommageables sacrifices...

VIII

Je ne sais trop si l'exposition de l'Art à l'Ecole relève de l'art ou de la pédagogie, ou plutôt encore, peut-être, de la psychologie générale. Quoi qu'il en soit, c'est très curieux, ces balbutiements d'enfants devant la nature ; car, vous le savez, les nombreux dessins coloriés exposés dans cette salle spéciale ont tous été exécutés par des enfants, de six à treize ou quatorze ans, à qui, sans instruction préalable, on a dit : Reproduisez ce que vous voyez, comme vous le voyez et comme vous pourrez. Quelques artistes ont sourdement protesté contre l'intrusion dans un Salon d'art de ces petits travaux, qui ne sont pas essentiellement artistiques, affirme-t-on. Mais cette affirmation est très discutable. Il ne serait peut-être pas sans intérêt de comparer les « barbouillages » de certains des ces petits exposants malgré eux (car ils n'ont pas été consultés et voilà du moins des peintres qui n'ont guère, en travaillant, pensé au Salon!) avec les produits voisins de tels professionnels mûrs. Et vraiment, il y en a de charmants parmi ces barbouillages. Est-ce à dire que leurs auteurs deviendront tous des peintres? Et faut-il souhaiter qu'ils le deviennent? Sans doute, à vingt ans, les meilleurs pourront faire d'affreuses académies honnêtes. C'est qu'on aura pris soin de leur apprendre qu'il y a des règles, selon lesquelles seulement il est permis de regarder la nature. Regarder la nature sans souci des règles, c'est regarder par soi, en soi. Carrière voulait qu'on permît à l'enfant de regarder en lui-même.

CHARLES MORICE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : les tableaux sous verre ; acquisitions et donations récentes. — Un nouveau musée : le Musée du Palais. — Dispersion de la collection Maurice Kann. — Un Velazquez de deux millions ; un Rembrandt de deux millions et demi. — Les collections de tableaux modernes du roi des Belges. — Le nouveau Musée de Kensington. — La nouvelle Galerie Schack. — Un Musée d'aérostation à Munich. — Memento bibliographique.

Voilà donc, comme on nous en avait menacés, les chefs-d'œuvre du **Louvre** mis sous verre ! C'est tout le remède qu'on a trouvé pour prévenir le retour des actes de vandalisme auxquels la folie contagieuse de quelques détraqués s'est exercée depuis deux ans successivement sur *le Déluge* de Poussin, *la Chapelle Sixtine* d'Ingres, *le Reniement de saint Pierre* des frères Le Nain, et tout dernière-

ment, au lendemain de l'acquittement, par le tribunal, de l'individu qui avait endommagé cette dernière toile, *le Portrait de Henri II duc de Montmorency*, également des Le Nain. Un crédit de 20.000 francs ayant été voté par le Parlement, à la demande du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, pour mettre sous verre les tableaux les plus précieux, on a procédé, le mois dernier, à cette opération. La plus grande partie des toiles du Salon Carré, de la salle La Caze, de la galerie des Sept mètres, et par-ci par-là quelques œuvres capitales, comme *l'Embarquement pour Cythère*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, les fresques de Botticelli provenant de la villa Lemmi, sont maintenant recouvertes de glaces. Le dernier attentat ayant été commis dans la salle des Le Nain, on s'est même empressé, avec un zèle un peu candide, de protéger indistinctement toutes les toiles qui la garnissent, préférant faire attendre les Poussin et les Chardin. Comme l'a déjà dit ici M. Armand Point dans une lettre de juste protestation (1), le résultat est déplorable : toutes les peintures un peu sombres, — tels les deux *Philosophes* de Rembrandt, et toutes les toiles accrochées sur la paroi Sud du Salon Carré (côté des *Noces de Cana*) et de la Grande Galerie, par exemple *la Sainte Anne* de Léonard — ont cessé de devenir visibles par suite du miroitement du verre. Quant aux autres, toutes leurs qualités de finesse et d'atmosphère ont disparu, elles ont perdu leur « âme ». S'imagine-t-on, d'ailleurs, les avoir mises ainsi à l'abri d'un acte de vandalisme? Que, demain, un monomane, au lieu d'un canif, s'arme d'un « coup de poing » ou assène un coup de canne sur ce fragile obstacle, le dommage sera-t-il moins grand? « Du moins nous entendrons! » a répliqué un gardien, sans doute enclin à somnoler. — Evidemment! et le malfaiteur sera aussitôt arrêté (c'est, du reste, ce que demandait Valentine Cantrel, qui érafla *la Chapelle Sixtine* d'Ingres); mais la peinture risquera d'être en bien piteux état et peut-être irrémédiablement abîmée... En réalité, — nous l'avons déjà dit et nombre de nos confrères ont émis la même opinion (2) — il n'y a qu'un remède efficace pour éloigner du Louvre les vagabonds et les déclassés : établir, cinq jours sur sept, à l'entrée, un tourniquet payant (dont seront affranchis, cela va sans dire, au moyen de cartes permanentes, les artistes et autres personnes que leurs études appellent au musée), tourniquet dont le produit servirait à la fois à installer dans les salles un plus grand nombre de gardiens et à accroître les médiocres ressources de la caisse des musées. C'est ce qu'on fait dans la plupart des galeries d'Eu-

(1) Où il n'a eu que le tort de faire erreur sur les personnes, confondant M. Jean Guiffrey, conservateur adjoint au Louvre, et M. Jules Guiffrey, ancien administrateur des Gobelins, qu'il suppose être le conservateur actuel du département des peintures.

(2) Lire, entre autres, un excellent article de M. Pierre-Gauthiez, *Musées payants*, dans *l'Echo de Paris* du 14 octobre dernier.

rope, et,sauf à Londres, pour les raisons qu'a dites M. Armand Point, nulle part le besoin ne se fait sentir de cacher les tableaux aux regards pour les protéger ; et les musées, par leurs acquisitions, tirent un large profit du droit d'entrée payé très volontiers par les touristes. Mais cette réforme si naturelle et si avantageuse, dont les musées de la Ville de Paris bénéficient depuis bientôt deux ans, est combattue, pour ceux de l'Etat, par des arguments de politiciens, de grandes phrases sonores et creuses sur l'éducation artistique de la démocratie, — laquelle, soyez-en sûrs, n'éprouve pas le besoin pressant d'un commerce si fréquent avec Léonard et Rembrandt. Et donc, pour l'amour de cette chère démocratie, pour l'agrément aussi des loqueteux qui en hiver encombrent les salles et les banquettes où personne ensuite n'ose plus s'asseoir, nous voici condamnés, nous autres que les œuvres d'art intéressent, à perdre la vue des chefs-d'œuvre de notre Louvre... Il est nécessaire qu'un mouvement général de protestation se produise qui amène l'Administration des Beaux-Arts et le Conseil des Musées à reconnaître leur erreur et à faire disparaître à tout jamais ces glaces malencontreuses.

L'acquisition récente, par la Société des Amis du Louvre, d'une œuvre exquise de notre xv^e^ siècle français nous apporte, au milieu de ces désagréments, une joie très vive qui pourrait être sans mélange si sans aucun doute ce tableau n'était destiné, lui aussi, à ne nous être montré qu'emprisonné sous un linceul de verre qui empêchera d'en savourer toute la délicate beauté. C'est le petit portrait à mi-jambes, sur fond sombre, d'un enfant en blanc, coiffé d'un bonnet et les mains jointes, qui paraît, étant donnée sa pose d'adorant, avoir été détaché d'un tableau votif. On n'a pas oublié la charmante effigie, attribuée à Jean Bourdichon, du petit dauphin Charles-Orlant, fils de Charles VIII, qui figura à l'Exposition des Primitifs français en 1904, et qu'un généreux amateur a sauvée récemment d'un exode définitif à l'étranger en l'achetant pour la donner plus tard au Louvre. Le petit portrait que vient d'acquérir le musée en est comme le frère, non seulement par les dimensions, mais surtout par la parenté de l'exécution, large et grasse, où se révèle la main d'un maître, peut-être le même que l'auteur du *Charles-Orlant*. C'est là un joyau précieux, qui rayonnera d'un doux éclat dans la salle de nos chers Primitifs.

Une autre œuvre intéressante a été acquise récemment aussi par le département des antiquités grecques et romaines : une tête en marbre, trouvée en Grèce, d'une femme au visage régulier et à l'expression très vivante (malheureusement le nez est absent et le menton a été éraflé), où M. Héron de Villefosse croit reconnaître une effigie d'Agrippine l'aînée, femme de Germanicus. Cette acquisition ajoute une belle pièce à la série déjà si riche (c'est une des plus belles

et des plus complètes qui soient) des portraits d'empereurs et d'impératrices romains que conserve le Louvre.

Il y a quelques mois, lors de la vente de la collection du peintre Landelle, une *Tête d'homme*, attribuée à Watteau, fut revendiquée à la fois par le musée du Louvre et par la Société des Artistes français, à cause de la rédaction ambiguë d'une phrase du testament. Une solution vient d'intervenir entre le ministre de l'Instruction publique — en fait le Louvre — et la Société des Artistes français, solution qui donne satisfaction au musée, sans porter préjudice aux intérêts charitables que la Société des Artistes français était obligée de défendre. La belle œuvre dont il s'agit a été vendue à l'amiable, *en usufruit*, à un amateur qui désire garder l'anonymat et qui s'engage, par acte notarié, à la laisser au Louvre, à la seule condition qu'elle figurera dans notre musée national comme provenant de la collection Charles Landelle.

Un nouveau musée vient d'être créé à Paris et inauguré en juillet dernier : le **Musée du Palais de Justice**, où seront conservés les documents et souvenirs curieux ayant trait au Palais. On y voit déjà, entre autres choses, les états successifs du monument à travers les âges ; la Cour du Mai au XVII^e^ siècle telle qu'elle était encore avec ses pavillons construits du temps de Louis XI, coiffés de toits aigus décorés d'une dentelle de pierre, et qui encadraient de façon charmante l'ancienne Sainte-Chapelle. Puis on assiste aux incendies du Palais sous Louis XVI et plus tard sous la Commune, et aux reconstitutions qui s'ensuivirent. De nombreuses gravures rappellent les événements qui se passèrent d'ordinaire en ce lieu : audiences solennelles, lits de justice ; puis ce sont des portraits de magistrats et d'avocats célèbres, des livres à gravures, des manuscrits, des souvenirs de la période révolutionnaire, etc., et des vues des quelques monuments qui avoisinent le Palais.

§

Trois ventes sensationnelles viennent d'avoir lieu. La maison Duveen de Londres, qui, il y a deux ans, avait acquis au prix de vingt et un millions la belle collection Rodolphe Kann, de Paris, vient d'acheter pour la somme de douze millions et demi la fleur de la **collection Maurice Kann**. Moins importante que celle de Rodolphe Kann, celle de son frère, riche surtout en peintures de l'école hollandaise et de l'école anglaise, n'en renfermait pas moins nombre de merveilles. Outre une exquise décoration de boudoir peinte par Boucher, à la demande de la marquise de Pompadour, pour son château de Crécy, une douzaine des plus beaux tableaux viennent de quitter Paris : quatre Rembrandt admirables : *le Commissaire-priseur Haaring*, le *Portrait d'un homme tenant une loupe* et son pendant,

une *Femme à l'œillet*, ce dernier provenant de la collection fraternelle, puis un *Pèlerin en prière* (les trois premiers, avec *le Champ de blé* de Jacob van Ruysdaël, ont été aussitôt acquis pour cinq millions de francs par M. Benjamin Altmann, de New-York); trois portraits par Frans Hals; des Albert Cuyp; un très beau portrait de femme, *Mrs Siddons*, par Reynolds; puis des marbres et des faïences italiennes de la Renaissance; des émaux champlevés ou peints de Limoges; une riche collection de boîtes du XVII^e^ siècle français, etc.

D'autre part, un des principaux collectionneurs anglais, le **capitaine Holford**, vient de vendre aux Etats-Unis, pour la somme, dit-on, de deux millions, un des plus beaux tableaux de Velazquez: le portrait du duc d'Olivarès, ministre de Philippe IV, debout près d'une table, vêtu d'un costume noir sur lequel se détachent la croix de l'ordre d'Alcantara, la clef de gentilhomme de la Chambre, et un large baudrier d'or. Cette œuvre, peinte en 1624, a appartenu à la maison d'Altamira, puis a fait partie des collections anglaises Hughe Baillie et Scarisbrick.

Enfin, M. **Ch. Taft**, frère du président des Etats-Unis, aurait acheté à Londres, pour la somme de deux millions et demi, un tableau de Rembrandt : *Jeune femme se levant d'une chaise*. L'un après l'autre, ainsi, les chefs-d'œuvre prennent le chemin de l'Amérique.

Le **Roi des Belges** continue de se débarrasser de ses collections. Après les tableaux anciens (1), la galerie moderne va être mise en vente l'an prochain et, pour l'instant, est exposée, pendant deux mois, au Musée de Bruxelles au profit de la caisse de retraite des artistes. Cette collection moderne comprend deux cent cinquante tableaux, dont un portrait de Napoléon I^er^ datant du séjour que fit l'empereur à Laeken en 1812, avant la campagne de Russie ; deux pastels par Lawrence, représentant Léopold I^er^ et sa première femme, la princesse Charlotte d'Angleterre ; un portrait de Marie-Louise, première reine des Belges, par Winterhalter ; *Faust et Marguerite*, d'Ary Scheffer ; un grand plafond, œuvre de Millet ; *Homère aveugle*, de Ingres ; des marines de Joseph Vernet ; *l'Enseigne du maître d'armes*, par M. Carolus Duran, et des œuvres maîtresses de la plupart des peintres belges : *l'Institution de la Toison d'Or*, de Leys, qui figura à l'Exposition Universelle de 1867 à Paris ; *la Lecture de la sentence de mort aux comtes d'Egmont et de Horn*, de Gallait ; *les Adieux de Charles I^er^ à ses enfants*, du baron Wappers ; la *Roma*, d'Eugène Smits ; *la Visite*, *l'Alsacienne*, *Tous les bonheurs*, et *les Quatre saisons*, de Alfred Stevens ; *la Chasse au rat*, de Madou ; *Au loup !* de Charles Verlat ; des œuvres des principaux paysagistes belges contemporains, etc.

(1) V. *Mercure de France*, 1^er^ août 1909, p. 545.

De nouveaux musées, ou, pour parler plus exactement, des aménagements nouveaux de musées déjà existants, viennent d'être inaugurés solennellement à l'étranger. A Londres, c'était, en présence du roi Edouard VII, le célèbre **Musée d'art industriel de South Kensington** (officiellement Victoria and Albert Museum), considérablement agrandi et entièrement transformé par l'adjonction de galeries encadrant l'ancien musée, et dont on s'est appliqué à faire avant tout un musée d'études techniques, en classant ses immenses richesses rigoureusement par matières : arts du feu, arts du bois, arts de la pierre, arts du tissu, etc., de préférence à la présentation, plus évocatrice au point de vue historique et artistique, mais moins utile à des artisans, par époques et par pays.

A Munich, l'empereur d'Allemagne est venu inaugurer, le 18 septembre, la nouvelle **Galerie Schack** — un pompeux et classique palais à la mode de Berlin — où a été réinstallée la célèbre collection de tableaux léguée, comme on sait, à Guillaume II par le comte Schack il y a plusieurs années, et dont l'empereur laisse la jouissance à la capitale bavaroise.

Dans cette même ville, le **Musée bavarois d'art industriel** s'occupe, ce qui est bien d'actualité, de constituer un département de modèles aéronautiques. Il possède déjà le premier appareil volant de Lilienthal, les modèles des dirigeables Zeppelin et Parseval et autres de même nature. Le département sera divisé en plusieurs sections : la première sera consacrée aux ballons libres : elle montrera les premières montgolfières et d'autres sortes de ballons; la deuxième section sera consacrée aux ballons captifs ; la troisième aux dirigeables et aux aéronats. Un groupe d'autres sections comprendra les « plus lourds que l'air » et montrera des spécimens de parachutes et de cerfs-volants, puis décrira par de nombreux exemples le vol des oiseaux, pour arriver au vol artificiel. La direction du musée sollicite le concours de tous ceux qui s'intéressent à l'aviation, dans le but d'enrichir sa collection.

Memento. — La maison Artaria, de Vienne, a publié à part un travail de grande valeur qui a paru récemment dans la revue *Kunst und Kunsthandwerk : Der Gœsser Ornat im k. k. Oesterr. Museum für Kunst und Industrie* (gr. in-4, 41 p., av. 34 fig. et 3 planches en couleurs). Il s'agit d'un magnifique parement d'autel, accompagné d'une chape, d'une chasuble et de dalmatiques non moins belles, datant du XIII[e] siècle, décorés de figures et d'ornements, et dans un état de conservation admirable, provenant du monastère de Gœss, en Styrie, et qui compte parmi les richesses les plus précieuses du Musée des Arts industriels de Vienne. L'étude historique et critique que lui a consacrée M. Moriz Dreger est accompagnée de superbes reproductions en noir ou en couleurs de toutes les pièces de cet « ornement » unique.

[1] A lire :

Dans la *Gazette des Beaux-Arts* de janvier, février et mars 1909 : *Les Récentes acquisitions du département des peintures au Musée du Louvre*, par M. Paul Leprieur ; — (avril et septembre) : *La Galerie Querini-Stampalia à Venise*, par M. Emil Jacobsen ; — (mai) : *La Collection Victor Gay aux Musées nationaux*, par M. Gaston Migeon (1) ; *La Nouvelle Pinacothèque du Vatican* 3, par M. Maurice Pernot ; — (octobre) : *Les Lampes romaines du Musée Alaoui*, par M. L. Hautecœur.

Dans le *Bulletin des Musées de France* (1908, n° 5) : des études de M. H. Stein sur le *Portrait de Pierre Quthe*, par François Clouet, acquis l'an dernier par le Louvre ; de M. L. Metman sur des dessins de Pineau au Musée des Arts décoratifs ; de M. G. Brière sur des dessins de l'époque de la Restauration au musée de Versailles ; de M. P. Vitry sur la salle Puget au Musée de Marseille ; — (n° 6) : des articles de M. P. Leprieur sur le *Portrait de vieille femme* de Memling acquis par le Louvre ; de M. P. V. sur le musée du mobilier national au Louvre ; de M. H. de La Tour sur la donation Armand Valton au Cabinet des Médailles ; — (1909, n° 1) : article de M. Paul Vitry sur un médaillon en marbre de l'atelier de Germain Pilon récemment acquis par le Louvre et représentant Charles IX à cheval ; et reproduction du *Portrait de Marie Leczinska* par Nattier récemment entré au musée de Versailles (2) ; — (n° 2) : article de M. Lechevallier-Chevignard sur la collection Grollier au musée céramique de Sèvres ; et *la Tristesse de Mona Lisa*, par M. Salomon Reinach : l'auteur résume les commentaires infiniment divers et souvent étranges qu'a suscités le tableau de *la Joconde* et ajoute une hypothèse nouvelle à celles qu'a déjà suscitées ce portrait. Suivant lui, le sourire qui flotte sur les lèvres de Mona Lisa ne recèle aucun mystère et n'est que contraint : lorsque Léonard la peignit (1429), elle venait de perdre une petite fille et Léonard aurait essayé de la distraire de sa mélancolie et d'éveiller un sourire sur ses lèvres en travaillant, comme en témoigne Vasari, en compagnie de musiciens ; — (n° 3) : articles de M. L. Metman sur la collection Emile Perrin (meubles, gravures et objets d'art du XVIII[e] siècle) au Musée des Arts décoratifs ; de M. Paul Lafond sur les sculptures espagnoles du musée de Pau ; — (n° 4) : articles de M. Héron de Villefosse sur le buste antique dont nous parlons plus haut, récemment acquis par le Louvre ; — de M. Carle Dreyfus sur les douze émaux de Monvaerni entrés dernièrement au Louvre (3) ; de M. Paul Marlière sur le musée de Valenciennes ; de M. P. Vitry sur la création annoncée et désirable d'un musée de l'œuvre Notre-Dame à Paris ; de H. Chabeuf sur un médaillon du Grand Dauphin par Jean Dubois à l'Académie de Dijon.

Dans *les Arts* (février 1909) : article de M. Gaston Migeon sur la collection de M. Ch. Mège, composée principalement d'objets d'art du Moyen âge et de la Renaissance, ivoires, bois sculptés, orfèvreries, tapisseries, etc., et comprenant aussi quelques tableaux flamands ou allemands, des sculptures italiennes, etc. ; de M. Jean Guiffrey sur les récents enrichissements

(1) V. *Mercure de France*, 16 mai 1909, p. 359.
(2) V. *Mercure de France*, 1[er] avril 1909, p. 543.
(3) V. *Mercure de France*, 16 mai 1909, p. 361.

du département des peintures au Louvre ; (mars) : article de M. J. O. Kronig sur des tableaux primitifs néerlandais de la collection du comte Valencia de San Juan ; de M. A. de Ridder sur la riche collection Barberini (objets d'art antiques de toute espèce) récemment acquise par le gouvernement italien pour le Musée Kircher de Rome ; — (avril) : fascicule consacré entièrement à la collection de tableaux de feu Maurice Kann, dont nous annonçons plus haut la vente : texte du signataire de ces lignes, avec 37 belles reproductions ; — (août) : livraison consacrée à la riche collection de M. Piet-Lataudrie dont les plus belles pièces ont été léguées à nos musées(1) et vont être prochainement exposées : étude de M. G. Migeon accompagnée de 51 fig. ; — (septembre) : article de M. A.-J. Rusconi sur la nouvelle Pinacothèque du Vatican, accompagnée de 15 illustrations.

Dans *le Musée* (août 1908), publication d'une admirable statuette grecque, de style archaïque, que possède le Musée de New-York ; — (septembre-octobre) : article de M. A. Sambon sur le Musée de Naples ; — (novembre) : *Le Musée des Thermes de Dioclétien*, par M. Jean de Foville ; — (décembre) : article de N. de Romé sur une statuette antique en bronze, *le Faune à l'amphore*, récemment acquise par le Musée métropolitain de New-York.

Dans la *Revue de synthèse historique* (octobre 1908), étude de M. L. Réau — tirée à part — sur *l'Organisation des Musées*, travail remarquable par la largeur des vues générales, l'étendue de la documentation et, la plupart du temps, la justesse des appréciations.

Dans la *Revue de Paris* (15 mars 1909), étude très documentée du même sur les Musées de Berlin.

Dans la revue genevoise *Nos anciens et leurs œuvres* (1908, n° 2) : étude, illustrée d'excellentes reproductions, de M. Georges Nicole sur la collection d'antiques de M. Etienne Duval, à Pregny, près Genève, réunion de beaux marbres acquis jadis à Rome par le possesseur, et où se trouve une réplique remarquable de l'*Apollon Musagète* de Scopas.

Dans les *Monatshefte für Kunstwissenschaft* (novembre 1908) : article de M. A.-J. Rusconi sur la collection Doria Pamphili, de Rome, riche en tableaux anciens de l'école italienne. — Dans le supplément de cette revue, *Der Cicerone* (août 1909), article de M. Curt Glaser sur les nouvelles acquisitions d'œuvres d'art de l'Extrême-Orient par le Musée de Berlin.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Sander Pierron : *Henri Boncquet* (G. Van Oest, Bruxelles). — Alphonse Germain : *Les Néerlandais en Bourgogne* (*idem*). — M. Fierens Gevaert : *Les Primitifs flamands* (*idem*). — La Chanson populaire dans les campagnes. — Une exécution d'œuvres de Pierre Benoit au village. — M. Raphaël Verhulst : *Telamon et Myrtalee*. — Le Théâtre. — Memento.

En ces derniers temps, la Belgique a vu s'épanouir une radieuse et généreuse floraison de sculpteurs, peut-être même supérieurs à ses peintres. Quelques-uns, comme Lambeaux et Constantin Meunier, avaient conquis une renommée universelle, quand la mort les a

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1909, p. 541.

emportés après leur féconde carrière. Victor Rousseau est en train, lui aussi, de s'imposer à l'admiration de l'étranger. D'autres, malheureusement, ont été fauchés avant d'avoir pu réaliser complètement leur œuvre. De ce nombre est **Henri Boncquet**, auquel M. Sander Pierron, un de nos meilleurs critiques, vient de consacrer un fort beau livre. Comme Pierre Braecke, Godefroid de Vreese, Jules Lagal, ce statuaire était originaire de la Flandre Occidentale. On lui doit quelques œuvres de toute beauté, dans le genre gracieux et intimiste, surtout de délicieuses figures de femmes, d'éphèbes, d'enfants. Les cariatides et les appliques qu'il exécuta pour l'hôtel du baron Empain compteront parmi les merveilles du genre. « Ces appliques, dit M. Pierron, nous montrent deux compositions allégoriques de la plus charmante fantaisie, d'une grâce quasi dix-huitième siècle. Boucher aurait aimé cette plasticité délicate, saine et dodue. Parmi un attirail bucolique : crotales, flûte de Pan, masque de faune ; ou parmi un attirail industriel : pignon, enclume, feuilles de chêne, trois amours se groupent, en des attitudes véridiques et vivantes ; les formes grassouillettes donnent à ces compositions un vif éclat de santé qui s'accorde, d'ailleurs, admirablement avec le rôle de ses figurines unies, lesquelles constituent, en somme, des chapiteaux d'un naturalisme audacieux et charmeur. Qu'ils soient vus de face, de côté ou de dos, ces amours sont d'une espièglerie ravissante. Admirez notamment la vérité de celui qui fait un effort si justement observé pour se hisser sur la corniche où déjà se dressent ses deux camarades, dont l'un l'aide à accomplir à son tour son ascension... Ils n'ont point d'ailes, ce sont des gosses authentiques et ils sont des exemplaires embellis, mais avérés, de l'enfance que nous observons tous les jours chez les nôtres... Ce sont de petits Flamands, de ceux-là même qu'on voit l'été, demi-nus, se chamailler, se culbuter aux abords des fermes, dans le foin ou les herbes amoncelées et qui exposent au ciel bleu des membres ronds et charnus, et des visages joufflus dans le cadre hirsute de blonds cheveux indociles. Ils sont les frères ressuscités des enfants des deux Duquesnoy. Dans le bronze où ils sont coulés, les bébés de Boncquet vivent de toute la calme joie de petites bêtes heureuses et inconscientes. » J'ajouterai à ces lignes de M. Pierron que, dans ces deux chefs-d'œuvre, Boncquet a donné un pendant flamand aux exquises théories d'enfants de Donatello et de Della Robbia dans la *cantoria* de la cathédrale de Florence.

M. Alphonse Germain traite avec une érudition très documentée, et une forme sympathique et élégante, des **Néerlandais en Bourgogne**. Il étudie notamment l'œuvre des sculpteurs Claus Sluter et Claus de Werve : Sluter fut le fondateur de toute une école que son neveu De Werve porta à son apogée. Le premier fut

l'auteur du puits et des statues de la chartreuse de Champmol, édifiée par Philippe le Hardi, le second sculpta les figures du tombeau de ce prince. M. Germain décrit ce mausolée en s'arrêtant surtout aux pleurants, personnages épisodiques plus originaux que les anges et que le duc même : « Supérieurs au gisant par leur facture, ils impressionnent et retiennent par leur criante humanité. Chacun d'eux mérite une attention particulière, car chacun d'eux est un type pris sur le vif et rendu avec une rare intelligence des caractères. On découvre aisément la psychologie de ceux dont rien ne masque le visage, tant est juste l'écriture de leurs signes individuels. Et tous sont si pénétrés de l'esprit de leur temps qu'ils s'imposent à l'attention des historiens. On sait aujourd'hui que ces pleurants reproduisent dans ses grandes lignes le cortège funèbre du duc; c'est leur ample costume de deuil qui fit croire, au moment de la reconstitution, que tous ces personnages étaient des moines, quoique ceux-ci soient nettement reconnaissables. Avec le clergé séculier et les chartreux, s'avancent des laïques facilement distincts malgré le camail qui les enveloppe : officiers et gens de la maison ducale. Il y a des seigneurs et il y a le maître-queux. C'est en raccourci l'entourage de Philippe à Dijon. On y découvre les plus diverses mentalités, de la pensante à la triviale; on y goûte les maintiens les plus contrastants, depuis ceux qui commandent le respect jusqu'à ceux qui frisent la turlupinade. Des religieux prient, de hauts fonctionnaires paradent, des subalternes s'abandonnent à leurs petites habitudes. Qui n'a remarqué le brave plébéien, aux continuateurs toujours abondants, qui transforme ses doigts en mouchoir? »

Plus loin M. Germain résume ainsi le rôle de Sluter et de son neveu : « Avec Claus de Werve, le mouvement régénérateur de la sculpture bourguignonne s'était accentué. Les Bourguignons étaient mûrs alors pour tirer parti en artistes des enseignements de Sluter. Individualiser des têtes, établir des corps pleins de vie, imprimer un sens aux attitudes comme aux gestes, ce fut bientôt leur préoccupation dominante; et plus d'un s'efforça d'exprimer des sentiments. Par malheur, certains exagérèrent jusqu'au disgracieux, voire à l'horrible, le caractérisme de Sluter et leurs imitateurs, bientôt légion, creusèrent avec une sorte d'enthousiasme religieux les physionomies les moins attractives. Plus une face était rustaude ou faubourienne, une expression bizarre ou triviale, un corps malitorne ou ramassé, plus ils exultaient à en faire saillir les singularités. Longtemps ils cultivèrent toutes les variétés de la laideur humaine avec une dilection de caricaturiste. »

Nous pourrions ajouter que cette hantise de la laideur physique fut l'écueil et le défaut de la plupart des artistes des écoles néerlandaises, que les plus grands, Rembrandt même, n'y échappèrent pas

toujours et que l'exagération du caractère, ou caractérisme, a dégénéré en caricaturisme chez des maîtres flamands contemporains de la valeur d'un Eugène Laermans par exemple.

Vient aussi de paraître le tome deuxième de l'ouvrage de M. Fierens Gevaert sur **les Primitifs flamands**. C'est comme le précédent un volume d'érudite et saine critique, — si nous voulons bien entendre que la critique ne doit pas être toujours le dénigrement, mais plutôt l'étude attentive des productions d'une époque — et nous avons plaisir à suivre l'auteur dans cette excursion parmi les chefs-d'œuvre qui nous restent des écoles de Gand et de Bruges, aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. Les peintres du moment se nomment Hugo Van der Goes, Justin de Gand, Simon Marmion; c'est ensuite le délicieux Memling, Gérard David et ceux qui sont connus pour être de son école : Albert Cornelis, Adrien Ysembrant, Ambrosius Benson, Jan Van Eckele, Jean Prévost. On a beaucoup de difficultés sans doute à identifier la plupart des productions de l'époque et c'est avec de grandes réserves que l'on peut donner par exemple à Adrien Ysembrant des œuvres jusqu'ici, simplement désignées comme appartenant au « maître des Sept Douleurs ». D'autres personnalités, comme le « maître de la légende de sainte Lucie », le « maître de la Légende de sainte Ursule », le « Maître du Saint-Sang », demeurent anonymes. Mais c'est dans toutes les peintures si miraculeusement conservées la même impression d'opulence, de somptuosité; les compositions ne sont pas théâtrales si l'ordonnance peut être critiquée; il reste toujours le fini, la perfection de l'ouvrage, où la plupart des maîtres modernes pourraient tout apprendre. M. Fierens Gevaert enfin, dans un excellent résumé des travaux antérieurs, a définitivement réduit la poétique légende de Memling à des données plus rationnelles. Ce sont bien évidemment les droits et le devoir de la critique; mais quand même, nous pouvons dire que pour sa beauté nous la regretterons toujours. Une série de très belles planches hors texte accompagne ce volume comme le premier.

Dans un article du *Guide Musical*, une de nos plus sympathiques authoresses et esthètes, M^lle^ May de Rudder, bonne musicienne autant que charmante écrivain, plaide en faveur de la **Chanson populaire** dans nos campagnes. « Combien la chanson populaire est plus caractéristique, plus vivante et captivante que dans les livres, dit-elle entre autres, lorsqu'on la surprend sur les lèvres des simples gens pendant qu'ils travaillent aux champs, au logis, ou lorsqu'elle nous vient de loin comme une voix de l'air ou du vent, emportée dans l'espace, nuancée par la distance et la pureté de l'atmosphère. Mais, hélas! la simple chanson populaire est de plus en plus abandonnée. On marche des lieues sans en entendre une seule, on reste des jours entiers dans les auberges rustiques, dans les fermes et

cottages flamands ou wallons sans que l'humble musique se manifeste. Mes récentes et pourtant longues stations d'été au Luxembourg ne m'en ont révélé que deux : l'une peu caractéristique, naïve et traînante, chantée vers le soir par un petit vacher lorsqu'il rassemblait ses bêtes pour les reconduire à l'étable. Il est à remarquer que cet enfant chantait des heures entières, allongé sur l'herbe ou courant dans la prairie, et que, dans tout son répertoire, ne figurait que cette seule mélodie populaire ; le reste n'était que stupides, laids et même malhonnêtes refrains importés des grandes villes, et c'était pitoyable de surprendre cela sur ces lèvres d'enfant, dans ce merveilleux et tranquille paysage. L'autre chanson populaire que j'entendis était vraiment belle ; un peu lente aussi, d'un ton mélancolique, très doux cependant, c'était comme une émanation directe de l'heure et du pays mêmes. Elle n'avait pas d'aussi tristes voisines que la précédente. Un petit chevrier la chantait d'une voix claire à la nuit tombante, poussant devant lui ses chèvres, mais paraissant tout absorbé par la mélodie qui comptait un nombre respectable de couplets. Nous marchions doucement derrière lui, sans parler, de peur de l'interrompre ; sur la route, il faisait presque noir, des lumières s'allumaient aux maisons de la bourgade toute proche. A l'une des premières maisonnettes, les chèvres s'arrêtèrent et l'enfant continuant à chanter y entra. Sous l'impression de cette touchante musique, nous avons poursuivi le chemin en silence. C'est la seule fois que si belle émotion nous fut donnée là-bas. »

Pour réagir contre la corruption du goût populaire, par les ineptes ou graveleux couplets de revues, quelques sociétés d'enseignement et d'éducation de nos grandes villes, le *Willemsfonds* entre autres, la puissante et active ligue flamande, organise sous les auspices de la municipalité même, des *liederavonden* ou « veillées de chansons » dans nos écoles primaires. L'entreprise est trop récente pour que nous puissions en constater les résultats.

D'autres louables efforts se font encore pour relever le goût esthétique des masses aussi bien à la ville qu'à la campagne. Mlle May de Rudder se fût réjouie comme nous si elle avait assisté, un de ces derniers, tièdes et lumineux dimanches de septembre, à l'exécution en plein air sur la place de Jette Saint-Pierre, une bourgade proche de Bruxelles, de deux cantates écrites pour petit orchestre et voix d'enfants par feu l'illustre compositeur national **Pierre Benoît**. L'une surtout, *Entrons dans le monde!* (*De Wereld in!*), dans laquelle les petiots, garçons et fillettes, se livrent à leurs jeux en exprimant naïvement leurs aspirations vers la vie et l'avenir, un chef-d'œuvre de grâce et de fraîcheur, produisit une touchante impression, chantée par une bonne centaine d'élèves des écoles de la ville de Bruxelles. C'était plaisir de voir les rudes figures d'ouvriers

ruraux et faubouriens s'attendrir et s'illuminer à ces mélodies primesautières et inspirées, écrites sur de nobles et simples paroles. Quelle saine et édifiante leçon ! Un jeune maëstro, M. Charles Candael, chef d'orchestre de l'opéra flamand d'Anvers, dirigea ce concert avec une flamme et une conviction communicatives qui lui valurent, ainsi qu'à ses mignons interprètes, ovation sur ovation.

Puisque je vous parle de musique nationale, je vous apprendrai que le compositeur Jean Blockx met la dernière main à une partition destinée à soutenir et à commenter la très belle tragédie flamande de M. Raphaël Verhulst, **Telamon et Myrtalee**, qui nous paraît toute indiquée pour être représentée sur un théâtre en plein air sous les auspices de la ligue pour la protection des arbres et des sites. A côté d'une touchante histoire d'amour formant la trame principale de la pièce, *Telamon et Myrtalee* présente une donnée secondaire, mais peut-être plus originale et plus poétique encore : un roi de la Grèce fabuleuse s'est laissé séduire par les trésors que les marchands phéniciens lui offrirent en échange des épaisses futaies de son royaume. Aussitôt le sol se dessèche, les sources tarissent, le désert remplace la contrée fertile et riante. Après la mort du roi, Hyllos, le rôle le plus réussi de la tragédie, un philosophe banni par le monarque pour lui avoir reproché son vandalisme et prédit la ruine du royaume, a pris en main le gouvernement du pays. Il commence par ordonner au peuple de reboiser la plaine et le flanc des collines. Ce sera le seul moyen de ramener les dieux exilés par les cognées sacrilèges et de rendre sa prospérité à la terre autrefois élue. En effet, avec les arbres renaissent la beauté, la richesse et le bonheur. L'œuvre de M. Verhulst est écrite avec un grand charme et la musique de M. Blockx fera encore ressortir les délicates pensées de cette tragédie délicieusement tempérée par l'idylle et la pastorale.

La **saison théâtrale** présentera plus d'un attrait artistique. A la Monnaie, ce sera la série de toutes les grandes œuvres de Gluck données en matinées; et aussi la reprise de la tétralogie de Wagner. Au Parc, nous aurons *la Route d'Emeraude*, d'Eugène Demolder, *le Mur de Marbre*, de MM. Albert Giraud et Sylvain Bonmariage, une reprise du *Philippe II*, de Verhaeren.

Memento. — *La Belgique artistique et littéraire* (septembre). Une étude de M. Broocoorens, sur Léon Cladel ; *la Capitale du Congo*, par M. Fritz Van-der-Linden.

Revue Générale (septembre). Albert Counson : *Chateaubriand en Belgique;* May de Rudder : *Au Jardin des Roses.*

Durendal (août). Deux jolis contes de M. Louis Delattre.

Société Nouvelle (août). Elie Reclus : *le Pain*; Aristide Pratelle : *Isadora Duncan.*

Revue de Belgique (août). M. Emile Cammaerts : *Guido Gezelle, prêtre poète.*

La Vie Intellectuelle (septembre). M. Louis Delattre : *La Littérature française et l'esprit humain ;* M. Georges Rency : *Le Coq de l'Août.*

Le Thyrse (septembre). Des pages de MM. Verhaeren, Delattre et Sylvain Bonmariage.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Gœthe : *Faust*, première et deuxième Parties, traduction de Suzanne Paquelin ; 2 vol. ; Paris, Alphonse Lemerre, fr. 10. — Alphonse Séché et Jules Bertaut : *Gœthe* (la Vie anecdotique et pittoresque des Grands Ecrivains) ; Paris, Louis Michaud, 2 fr. 25. — Daniel Halévy : *la Vie de Frédéric Nietzsche ;* Paris, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Faust. — Le *Faust* de Gœthe est l'œuvre littéraire étrangère qui a le plus souvent été traduite dans notre langue. Il existe, de la première partie, vingt-six versions en prose et en vers ; la seconde, malgré ses difficultés presque insurmontables, a déjà été présentée cinq fois au public français. Cette étrange fascination qu'exerce le poème allemand sur certains esprits curieusement doués s'explique peut-être par le fait qu'il est précisément l'œuvre la plus étrangère au génie français. *Faust* est complètement intraduisible. Non seulement nous ne possédons pas d'équivalent pour rendre sa langue et l'allure de son style, mais encore certains côtés de son esprit, toute son atmosphère morale, ne sauraient être adaptés à nos conditions. A vrai dire, il ne peut donc être question de faire saisir complètement les beautés du *Faust* au public français. Mais il s'agit de les lui laisser entrevoir, de les lui faire deviner. Longtemps encore on s'y efforcera, d'une façon plus ou moins heureuse, selon que l'on a adopté tel ou tel procédé, et il est probable que nous verrons éclore encore, au cours des années qui vont venir, de nombreux *Faust* plus ou moins bien venus.

Le procédé employé par Mlle Suzanne Paquelin, qui vient de donner en français, coup sur coup, le premier et le second *Faust*, au point de vue philologique, se justifie pleinement. La traductrice a rendu vers par vers les deux poèmes dramatiques de Gœthe. Elle s'est même attachée, « sans se soustraire aux règles et aux exigences de notre idiome », à respecter l'ordre des mots, des phrases et les inversions du poète. Pour quelqu'un qui possède seulement quelques notions d'allemand et qui veut lire *Faust* dans le texte, le travail de Mlle Paquelin pourra être d'un secours précieux. Il rappelle les versions juxtalinéaires des éditions classiques des auteurs grecs et latins. Cette tentative est certes extrêmement louable et il convient de dire qu'elle a pleinement réussi.

Quant aux beautés littéraires de l'œuvre, c'est une autre affaire.

Il nous semble bien qu'en maint passage elles ont presque complètement disparu. Mlle Paquelin a renoncé à tous les artifices dont se servent habituellement les traducteurs. Or, tout l'art de traduire est fait d'artifices. S'il est impossible de rendre en français la coupe du vers gœthien, on peut du moins en approcher de temps en temps par certains rythmes. Rien n'est plus facile que de rendre l'ampleur de certaines phrases par quelques habiles assonnances. La prosodie, que l'on qualifiait, il y a quinze ans, de symboliste, offrait de nombreux exemples dont il eût été utile de s'inspirer.

Mlle Paquelin écrit fort justement dans la préface de son second volume :

Il est dans l'esprit de la langue allemande de renverser à volonté l'ordre des mots et des phrases ; cette liberté de transposition, qui s'accentue en poésie, crée du retard et du trouble dans l'échange de la pensée ; puis l'allemand, par son défaut de précision, prête à l'amphibologie ; il n'est pas jusqu'à l'absence de ces termes radicaux, dont beaucoup n'ont d'analogues nulle part, qui ne soit un sujet de difficulté.

Mais n'est-ce pas précisément en voulant être trop clair, en appuyant avec trop d'insistance sur certains mots parfaitement inutiles que l'on altère le vers? La syntaxe moderne est si souple que l'on peut y plier la pensée de tous les génies étrangers, fussent-ils des plus diffus. Pourquoi reculer devant certaines inversions qui, si elles ne sont peut-être pas absolument conformes aux traditions de la langue classique, permettraient cependant de mieux saisir la forme poétique de l'original ?

Prenons un exemple au hasard. Le troisième acte du second *Faust*, celui d'Hélène, est certainement un des plus beaux du poème. La première scène se passe devant le palais de Ménélas, à Sparte. Méphistophélès y paraît sous les traits de la gorgone Phorkyas. Il s'adresse à Hélène et lui dit :

Wer langer Jahre mannigfaltigen Glücks gedenkt,
Ihm scheint zuletzt die hœchste Gœttergunst ein Traum.

Ces deux vers, qui formulent d'une façon très heureuse une fort belle pensée, sont traduits par Mlle Paquelin de la façon suivante :

Se souvenir de félicités diverses qu'on a goûtées pendant de longues années
Vous amène à considérer comme un rêve la plus grande faveur des Dieux.

Décortiquée par le traducteur, la pensée du poète perd toute sa beauté. Pourquoi ne pas écrire :

Pour qui se souvient des longues années de multiples félicités
La plus haute faveur des Dieux apparaît tel un rêve?

Ainsi nous remplaçons dans le dernier vers l'assonnance *hœchst* et *Gœtter* par une autre assonnance.

Mais voyez la scène suivante, quand Faust se présente à Hélène. Le décor est moyen-âgeux et les vers sont romantiques. La princesse grecque s'étonne de ce langage chez le seigneur allemand. Elle-même se met à parler en vers rimés, forme qui ne lui est pas coutumière. Elle s'étonne et Faust la rassure :

Das ist gar leicht, es muss vom Herzen gehn.
Und wenn die Brust von Sehnsucht überfliesst,
Man sieht sich um und fragt...

Et Hélène de deviner la rime que l'amant appelle :

... Wer mit geniesst.

Ce passage est rendu par Mlle Pacquelin de la façon suivante :

C'est bien facile ; il faut que cela parte du cœur.
Et quand le sein déborde de désir,
On se retourne et l'on cherche...

Hélène :

... qui partage votre jouissance.

Ici pour amener la rime, absolument indispensable, même dans la version la plus littérale, pourquoi ne pas remplacer « désir » par *langueur* et « jouissance » par *ardeur* ?

On dira peut-être que c'est là une simple puérilité de la part de Gœthe. Mais encore fallait-il la faire toucher du doigt au lecteur français. Sans vouloir attacher trop d'importance à ces détails, nous tenions cependant à montrer les graves inconvénients que présente la littéralité absolue. La probité excessive du traducteur ne devrait pas l'amener à détruire complètement l'apparence de l'œuvre poétique qu'est l'original.

Toutes ces critiques ne sauraient diminuer les mérites nombreux du travail de Mlle Paquelin, dont le principal est d'avoir rendu le second *Faust* parfaitement compréhensible. De nombreuses notes explicatives accompagnent le texte. De plus, deux très copieuses préfaces qui précèdent chacun des volumes, renseignent abondamment sur la genèse de l'œuvre. En tête de la seconde partie Mlle Paquelin a groupé tous les passages des *Conversations* avec Eckermann qui sont relatifs à *Faust*. Cet intéressant travail n'avait jamais été fait, même dans les éditions allemandes.

Goethe. — La collection « la Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains », que publie depuis quelques mois l'éditeur Louis Michaud, s'adresse surtout à un public populaire. MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut y ont assumé la tâche d'écrire la biographie de Goethe. La vie magnifiquement harmonieuse, faite de douleur, de renoncement et d'acceptation, qui fut celle du grand sage de Wei-

mar, est difficile à rendre accessible aux masses, corrompues par l'éducation démocratique. Mais Goethe fut un grand amoureux et l'histoire de ses passions successives a de quoi tenter les monographistes même les plus raffinés. Les deux auteurs l'ont abordé avec un rare bonheur. Sans avoir recours aux textes allemands, ils se sont documentés dans les ouvrages de Blaze de Bury, de M. Arthur Chuquet, et de ce bon M. Bossert, ayant du reste recours à *Vérité et Poésie* pour contrôler les commentateurs.

Ils nous content ainsi, non sans charme, l'idylle de Sesenheim, la passion malheureuse pour Charlotte, le flirt avec Lili Schœnemann et la charmante intrigue sentimentale du vieil homme avec Bettine Brentano. La liaison avec Mme de Stein, qui eut une influence si décisive sur l'esprit de Gœthe, aurait peut-être mérité de n'être pas simplement esquissée.

MM. Bertaut et Séché étudient également les relations de Gœthe avec la France. Là encore il y aurait eu beaucoup de choses à dire. Les auteurs ne parlent, par exemple, de la bataille d'Iéna qu'à propos du mariage avec Odile et simplement pour caractériser les relations entre la maîtresse et la mère de Gœthe. Mais si cette copieuse brochure, ornée de nombreuses illustrations, peut faire connaître davantage l'auteur de *Faust* dans le grand public français, nous ne saurions avoir assez de gratitude à l'endroit des deux patients biographes. On ne le lira jamais assez. *Mehr Gœthe !* comme disent les Allemands.

§

La Vie de Frédéric Nietzsche. — Si les écrits de Frédéric Nietzsche deviennent de plus en plus une *matière* française, la vie du philosophe est encore fort imparfaitement connue. Le petit volume de M. Daniel Halévy répond donc à un véritable besoin. Sobrement écrit, sans aucun souci de vaine polémique, il résume ce qu'il convient actuellement de connaître des destinées intellectuelles et de la vie extérieure de Nietzsche. M. Halévy traite avec une grande réserve les *problèmes* sur lesquels les Allemands se sont appesantis depuis dix ans. Les détails concernant les relations du philosophe avec Overbeck, sur le « malentendu » Lou Salomé, ne sauraient nous intéresser. Réservons aussi notre jugement sur les causes de la maladie de Nietzsche, car les documents les plus importants nous font encore défaut pour pouvoir parler en connaissance de cause.

M. Halévy a utilisé avec beaucoup de bonheur les trois volumes de la biographie de Nietzsche écrite par sa sœur, ainsi que les recueils de correspondance. De ci de là il a pu corriger ses appréciations, fixer tel épisode mal connu d'après des volumes de souvenirs pu-

bliés dans ces dernières années, ceux de Deussen, de Lansky, de Mlle de Meysenbug. Le volumineux pamphlet de Bernoulli, qu'il a consulté avec la prudence qui s'imposait, lui a également fourni quelques matériaux. Mais partout il a su se faire une opinion personnelle. L'histoire de l'amitié de Nietzsche et Wagner n'a, par exemple, jamais été écrite en allemand avec le subtil entendement que M. Halévy a su mettre dans son récit. A côté des grandes figures de premier plan, il nous dessine un Jacob Burckhardt qui est d'ordre supérieur.

Nous pourrions reprocher à M. Halévy d'avoir trop laissé dans l'ombre la personnalité de la sœur de Nietzsche. Evidemment, le rôle joué par Mme Foerster a été considérablement grossi, même par certains critiques français. Mais, de là à ignorer à peu près complètement celle qui fut pendant de longues années la compagne de tous les instants, il y a encore un pas considérable à franchir. Halévy n'a pas voulu s'expliquer dans son livre au sujet de cette singulière réserve (il l'a fait ailleurs), mais s'il consent à relire attentivement les deux volumes des lettres de famille du philosophe, son esprit d'équité le forcera à convenir qu'il est allé un peu trop loin dans son ostracisme.

L'espace nous manque ici pour appuyer par des arguments tout le bien que nous pensons de la *Vie de Frédéric Nietzsche*. Rendons grâce à l'auteur, pour terminer cette courte notice, d'avoir renoncé à certaine terminologie qui lui était particulière. Il y a deux ans, il nous faisait un grief d'avoir traduit *Unzeitgemaess* par *Inactuel*. M. Andler lui avait soufflé le terme belge *Intempestif*. Aujourd'hui nous sommes d'accord. Il y a bien encore Zarathoustra, qu'il s'obstine à écrire « Zarathustra ». S'il veut absolument que l'*u* se prononce comme *ou*, il faudrait demander une réforme de l'orthographe française.

MEMENTO. — L'excellente publication *Das Theater* paraît maintenant régulièrement tous les quinze jours. D'un prix extrêmement modique (chaque fascicule ne coûte qu'un mark), elle égale par le luxe de ses gravures toutes nos publications similaires. Le fascicule du 1er octobre a reproduit de beaux Toulouse-Lautrec avec un article de M. René Schickélé ; celui du 15 octobre est entièrement consacré au grand acteur allemand Joseph Kainz.

HENRI ALBERT.

LETTRES PORTUGAISES

José Joaquim Rodrigues de Freitas : *Paginas Avulsas*, précédées d'un préambule de D. Carolina Michaelis de Vasconcellos ; Livraria Chardron, Porto. — *Notas sobre Portugal*, deux volumes par Antonio Teixeira Judice, Silva Eelles, Fonseca Cardoso, Rocha Peixoto, Julio de Mattos, Antonio Arroyo, Joao Barreira, Joaquim de Vasconcellos, Ernesto Vieira, etc. ; Imprensa nacional, Lisboa. — Memento.

De plus en plus, les préoccupations du monde civilisé se tournent

vers l'étude des réalités pratiques de la vie; à mesure que s'élargit le champ des découvertes scientifiques, s'exaspère l'effort méthodique vers la richesse, et l'instabilité même de cette richesse fait croître les inquiétudes. Chaque nation, chaque état passe incessamment en revue ses moyens de combat, suppute ses chances d'avenir et craint pour sa survivance. C'est la connaissance exacte du terrain où se livre la bataille qui doit faciliter le triomphe; aussi voit-on se développer, sur la base d'une recherche impartiale dans le classement raisonné des faits, le souci d'apprécier des nécessités pour en tirer parti et profit, et non plus pour justifier momentanément l'application de telle ou telle doctrine économique.

A ce point de vue, José Joaquim Rodrigues de Freitas fut un précurseur, et **les Pages détachées**, qui nous mettent aujourd'hui sous les yeux l'immense horizon embrassé par cet esprit d'élite, continuent d'ouvrir, malgré la date où elles furent écrites il y a douze ou quinze ans, les plus utiles perspectives.

Pour mieux connaître des conditions de rénovation de sa propre patrie, Rodrigues de Freitas se préoccupa d'avoir, sur les questions économiques auxquelles il s'était voué, une appréciation mondiale en même temps qu'historique.

Son étude consciencieusement réfléchie sur l'économiste portugais Oliveira Marreca, qui s'abstint toujours également d'être un dogmatique, nous le montre exégète averti des diverses doctrines économiques, dont il discute judicieusement le bien fondé. Il se méfie des entraînements irréfléchis, mais il croit aux bienfaits de l'évolution et à la solution progressive des problèmes sociaux les plus malaisés, dans un grand esprit de justice.

Rodrigues de Freitas est précis et sobre; son style, toujours net et ferme, ne sent ni l'effort, ni l'exagération, et ce journaliste s'exprime partout comme un savant qui a des lettres. Il ne demande rien à la rhétorique, mais il sait clairement détailler son argumentation et, s'il expose les idées des autres, il est rare qu'il intervienne autrement que pour conclure, toutes confrontations opérées.

Toutes ces *Pages détachées* ne sont pas d'égale valeur; mais chacune enseigne quelque chose; car chacune est apte à nous faire constater le vaste savoir positif de l'auteur. A propos de ce Fernando de Bulhoès, qui devint saint Antoine de Padoue, disciple de saint François d'Assise, Rodrigues de Freitas nous dénonce la corruption des mœurs ecclésiastiques et le bien fondé d'une prédication nouvelle en face d'une démoralisation qui semblait donner raison à l'hérésie albigéïste, et l'on sent bien tout le prix que le penseur attache aux répercussions de la moralité individuelle dans le domaine économique et social. Rodrigues de Freitas ne croit pas, en effet, à la suprématie de ce brutal concept d'organisation sociale : la lutte pour la vie; il lui

oppose la loi de sympathie, réalisée par le principe d'association, et l'individu souverain, dégagé de tous liens traditionnels, lui apparaît comme un intolérable despote. Ce qu'il prétend placer comme élément pondérateur entre la concurrence et l'association, entre l'Etat et l'Individu, ce sont les accords sociaux statuant en dernière instance. Ainsi s'exprime à son sujet Duarte Leite Pereira, et l'on pourrait tout aussi bien emprunter à l'économiste érudit qui écrivit *les Crises commerciales* ses propres conclusions.

On n'apprécierait que mieux la valeur de son esprit toujours en garde contre les exagérations de doctrine, et généreux avant toutes choses. Après avoir fait l'historique des crises les plus marquantes du négoce européen et cherché à en résumer les causes, ce qui lui permet de s'élever en passant contre le monopole et la spéculation, tous deux négateurs de la valeur réelle des produits, il croit pouvoir prédire que les crises commerciales sont appelées à diminuer d'intensité avec le temps :

Ce sont des phénomènes propres à la période d'expérience des grands instruments de crédit; l'usage de ces instruments, l'observation de ces phénomènes diminueront les probabilités de sinistre... L'étude minutieuse des mers a rendu la navigation moins périlleuse. L'étude des opérations de crédit et des causes de variation de la valeur des produits aplanira les difficultés du négoce.

Ne doit-on pas espérer également de profondes transformations dans les façons d'agir de l'humanité? L'ambition démesurée, le sacrifice de la tranquillité d'esprit, la passion d'amasser de grosses sommes ne diminueront-ils pas à mesure que l'homme prendra mieux conscience de la noblesse de ses facultés?

Certainement oui. Et l'on acquerra la compréhension de la richesse-instrument opposée à la conception de la richesse-fin.

Cette simple modification d'aspect de la pensée générale peut à elle seule obvier à la fréquence des crises.

On voit de quel côté se rattrape l'idéalisme natif de Rodrigues de Freitas. Il croit à la nécessité des harmonies sociales et ne se fait faute de légitimer ses convictions, dans son appréciation des *Théories anarchistes*, où il combat Kropotkine. Il ne séparait point le Bien du Vrai et il ne s'était habitué, semble-t-il, à serrer de près les réalités que pour mieux contempler l'idéal. C'est pourquoi il lui paraît indispensable que les principes de l'économie domestique, de l'hygiène, du droit commun soient enseignés à la femme; c'est pourquoi, d'autre part, il vitupère la corruption politique.

Et s'il est vrai que telles études sur *l'Emigration portugaise au Brésil*, sur *la Question du change*, sur *Une Expérience de banque*, sur *la Question coloniale* intéressent plus particulièrement les Portugais et l'avenir du Portugal, il ne faudrait pas croire que cer-

taines réflexions ne puissent nous instruire à distance. *Une digression à Tras os Montes* nous renseigne sur le fonctionnement de la défunte Compagnie des Vins du Haut Douro, organisée par le marquis de Pombal, et fait songer aux inconvénients qui pourraient résulter un jour ou l'autre de l'institution de la « bande de garantie ».

Mais les questions économiques en elles-mêmes excèdent notre compétence. C'est parce que Rodrigues de Freitas sut à la fois étudier, penser, écrire, que nous nous devions de signaler ici les parties intéressantes de son œuvre. Dans *la Question du Latin*, il se prononçait pour l'enseignement des langues vivantes et se montrait ainsi le propagateur de tout un programme d'idées et de réformes où l'Allemagne contemporaine a puisé sa grandeur. C'est que Rodrigues de Freitas était un fervent de la culture germanique. Et cependant nous avons montré tout à l'heure comme il demeurait foncièrement latin dans son optimisme même et son idéalisme démocratique. Il reste ainsi quelque chose, dans ses meilleures démonstrations, qui continue de planer trop haut et ne saurait s'appliquer à des circonstances précises. Aussi la semaille qu'il répandit a-t-elle peu germé et fructifié.

Il eut les idées les plus justes, la vision la plus nette et la plus désintéressée; il releva les erreurs de l'industrialisme abrité derrière de factices mesures législatives ; il conçut la nécessité de dégager ce que j'appellerai la mission économique des patries, en fonction de leurs ressources, de leur contexture ethnique, de leur tradition, de leur orientation, de leur étendue ; mais il n'alla point jusqu'à dégager pour certains cas pathologiques qu'il avait sous les yeux le remède approprié.

Au fait, et quoi qu'il en ait pensé, les sociologues sont peu de chose à côté des découvreurs, des inventeurs, qui aident à transformer les conditions du travail, à faire varier le prix de revient des produits, à abaisser le coût des transports, à changer la direction et l'assiette des échanges.

Depuis plusieurs siècles, ces inventeurs ont été surtout anglais, français, allemands, et c'est précisément quand il fut donné au Portugal de trouver les grandes routes des mers, qu'il put s'approprier un instant le monopole du commerce. Depuis, d'autres facteurs sont intervenus contre lui à l'avantage de ses concurrents ; d'abord l'exiguïté de son territoire et les crises politiques, ensuite la naissance d'une industrie européenne basée sur l'emploi de la houille, en même temps qu'un certain défaut de préparation de la part des dirigeants les titanions pour l'exercice de ces formes nouvelles d'activité.

Le Portugal, cependant, ne doit point désespérer ; il possède géographiquement une situation commerciale par excellence, et sur ce point, les aptitudes de ses fils sont également indiscutables. Il com-

mande la route européenne de l'Amérique du Sud et particulièrement du Brésil, ce pays aux ressources incalculables, qui parle sa langue Angleterre et Portugal, quelle que soit la différence actuelle de leurs richesses, ont peut-être les mêmes destins : l'union de plus en plus étroite avec leurs anciennes colonies d'Amérique, en face de certains périls européens.

Economiquement, le Portugal et le Brésil ne sauraient cesser d'être liés, et nous avons déjà eu maintes fois l'occasion de signaler le mouvement qui porte de plus en plus les deux peuples l'un vers l'autre. Les meilleurs écrivains du Brésil sont maintenant édités à Porto et, voici qu'à son tour le Portugal prend prétexte de l'Exposition de Rio-de-Janeiro pour mettre sous les yeux de la grande nation sœur le tableau raisonné de sa vie scientifique, agricole, commerciale, artistique.

Ces **Notes sur le Portugal** sont un copieux et instructif travail en deux volumes, publiés sous la direction de l'ingénieur Antonio Teixeira Judice et où collaborèrent les noms les plus autorisés du Portugal scientifique. L'Introduction géographique et géognostique signée Silva Telles est composée d'après les données les plus précises de l'observation contemporaine, et l'on retrouve dans le chapitre consacré à l'*Anthropologie* portugaise le résumé des beaux travaux dont Fonseca Cardoso rendit compte à *Portugalia*. *Les formes de la vie communaliste* en Portugal sont étudiées par Rocha Peixoto, qui nous révèle des faits curieux en voie d'abolition. Nous ne saurions nous attarder ici sur l'examen de tout ce qui concerne, en ce premier tome, l'agriculture, l'industrie ou l'enseignement proprement dits ; mais le second volume a de quoi nous retenir particulièrement, puisqu'il a trait exclusivement aux manifestations de la vie esthétique du peuple portugais, en fonction du milieu et de la race.

Fort de cette opinion que le paysage conditionne l'expression esthétique, Antonio Arroyo divise les *Terres portugaises* en quatre zones principales du Nord au Sud, zones différenciées par leurs caractères morphologiques spéciaux, par la végétation, le climat, la densité de population. Ces caractères différents se transposent et s'expriment dans la chanson populaire, qui, de toutes les manifestations du folk-lore, est celle qui reflète le mieux les conditions naturelles de son milieu natif.

A l'appui de cette classification minutieuse et supérieurement compréhensive du paysage portugais, MM. João Barreira et Joaquim de Vasconcellos, celui-ci pour l'*Art décoratif* et l'*Orfèvrerie*, celui-là pour l'*Habitation* et l'*Architecture*, viennent nous révéler l'existence en Portugal d'un goût et de formes traditionnels remontant jusqu'aux époques préhistoriques. Ces formes et ce goût, contrariés par

les invasions et par les modes savantes, sont la plupart du temps demeurés rustiques et sont toujours prêts au réveil.

Ils s'apparient aux productions esthétiques des peuples méditerranéens. Selon Joaquim de Vasconcellos, l'Espagne ne dut sa suprématie artistique qu'à la chance politique qu'elle eut d'occuper les centres de la civilisation antique et de la culture médiévale (Italie, Pays-Bas, Allemagne du Sud . Durant ce temps, les Portugais abandonnaient l'Europe et s'élançaient vers l'Orient.

José de Figueiredo explique autrement et plus justement peut-être le phénomène, quand il nous dénonce l'attentat de l'unitarisme castillan contre la nationalité portugaise comme auteur principal de la décadence lusitanienne.

Quoi qu'il en soit, des études de la valeur de celles dont les *Notes sur le Portugal* sont le résumé sont bien capables de ramener les artistes d'aujourd'hui vers les sources de rajeunissement, qui sont toutes nationales. Ce qu'avait failli réveiller en peinture et en musique l'influence bienfaisante des maîtres flamands peut maintenant s'épanouir. La même sorte d'efforts peut procurer tout à la fois le salut économique et la résurrection esthétique. Celle-ci, du reste, est en pleine voie de floraison.

Notre pays, dit Antonio Arroyo, attend chaque jour le Messie qui réparera tout. Il ne veut pas se convaincre que toute œuvre utile et personnelle doit résulter d'une accumulation de petits efforts méthodiquement dirigés, que toute œuvre nationale doit être collective, que la masse pénétrée d'idées supérieures de civisme et d'altruisme doit aujourd'hui se substituer au grand homme des temps passés.

Il conclut en exhortant ses compatriotes à aimer leur pays, à exalter l'idée de patrie ; car c'est par là seulement que l'Italie et l'Allemagne modernes sont devenues ce qu'elles sont.

Nous terminerons nous-mêmes en ajoutant que, sans cesser de croire à l'avènement possible du génie, les collectivités ont le devoir de préparer cet avènement; car le génie n'est que l'élargissement d'une conscience que sa sensibilité a rendue capable de vivre pour un peuple entier.

Memento. — Nous sommes en retard avec le Brésil. Nous nous proposons d'étudier prochainement l'œuvre poétique et verlainienne d'Alphonsus de Guimaraens en même temps que quelques autres livres de vers, notamment le *Visionario*, de Matheus de Albuquerque, qui est plein d'un réel souffle.

D'Alberto Osorio de Castro, un Portugais qui s'inspire à Timor et qui a revécu le songe camonéen, vont paraître *les Fleurs de Corail*, dont nous connaissons d'admirables extraits.

A Londres, l'éminent lusophile Edgar Prestage achève de publier une traduction anglaise du *Frei Luiz de Souza* de Garrett.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Stephanos Ramas : *I Loxi Stratokopi ;* Elefthéroudakis éditeur, Athènes. — Palamas et ses disciples. — Dr Sarafidis : *Ikharoumeni epistimi ;* Politis, Le Caire. — Pol Arcas : *les Deux Testaments*, traduction Faignet ; « Le monde Hellénique », Athènes. — Pol. Dimitracopoulos : *O Koursaros*, drame en trois actes ; « Athinai », Athènes.— D. Tangopoulos : *Stin oxoporta ;* « Serapion », Alexandrie. — Ch. Varlendis : *Khamozoi ;* Athènes. — Memento.

Dans l'avant-propos de sa traduction du *Louki-Laras*, le marquis Le Queux de Saint-Hilaire disait, en 1879 :

On ne saurait aujourd'hui se rendre un compte exact des souffrances, des misères de toutes sortes qu'ont éprouvées les Grecs qui habitaient l'Orient au moment où éclata la Révolution de 1821, Révolution qui, malgré l'héroïsme des combattants, ne devait aboutir qu'à la libération d'une partie très minime du territoire grec. Aujourd'hui, on voit clairement les fâcheux résultats de cette délivrance insuffisante, qui n'a satisfait ni les Hellènes ni les Occidentaux.

Un peu plus loin il ajoutait :

La France s'occupe d'obtenir la rectification des frontières que la diplomatie européenne a semblé vouloir donner à la Grèce, pour entraver plutôt que pour activer son développement intérieur.

Trop justes paroles, que nous remettent en mémoire les courageuses réflexions de Stephanos Ramas sur l'éducation intellectuelle et sociale de l'Hellénisme. Trois études réunies sous un titre original et que l'on peut ainsi paraphraser : **Hors des chemins battus**.

Pour l'auteur de la *Réforme de l'enseignement*, l'ennemi c'est le pédantisme, le culte de la fausse science, l'automatisme des préjugés respectueux de valeurs fictives et hostiles à la confrontation de ces valeurs avec la réalité.

Ce qu'il incrimine, ce sont les méthodes moyenageuses de culture exclusive de la mémoire pour la conquête du vain diplôme, c'est le prestige accordé au mot au détriment de l'idée, c'est la déformation des cerveaux par le dogmatisme livresque, qui n'apporte à l'homme que des notions toutes faites sans le secours du contrôle individuel. Ce que veut Stéphanos Ramas, c'est l'acquisition primordiale de données pratiques, c'est l'étude directe de la vie réelle, l'épanouissement de la pensée nourrie d'observation exacte et de précision scientifique. Il s'insurge contre l'éducation classique, qu'il accuse de fomenter tous les préjugés de la classe dirigeante : le préjugé patriotique, qui consiste à considérer le peuple grec comme plein de ressources natives ; le préjugé social, qui fait de chacun l'esclave du qu'en-dira-t-on ; le préjugé littéraire, qui investit de noblesse la langue et non pas le sens des mots.

Le remède est dans une éducation rationnelle, à la fois physique, morale et intellectuelle.

Nous connaissons de longue date ces revendications, qui ont motivé en France certaines réformes et qui ont surtout porté leurs fruits en Allemagne.

Ce fut ici même la guerre au latin, l'exaltation des langues vivantes, l'apothéose des sciences physiques et naturelles. Il y eut des profits et des pertes : car, si l'enseignement doit surtout avoir pour objet de faire concevoir au cerveau des idées justes, aisément contrôlables, le point de vue strictement utilitaire peut amener un rétrécissement de l'horizon intellectuel et moral, la croissante stérilité du terrain où naissent les idées générales, aliment des élites. De là une certaine confusion des valeurs, qu'il s'agit de vérifier, de renouveler et de classer : chez les deux partis il y a erreur. Ce qu'il faut restaurer c'est l'adaptation oubliée des fonctions aux aptitudes, et les archaïsants ne se trompent que d'avoir imaginé des valeurs fixes, quand la vie n'est faite que de mouvement. Il n'y a de mérite que dans l'effort, dans la volonté active et réfléchie, et la routine même à la décadence.

Le Bon et le Beau ont dans la Vérité une source commune, c'est pourquoi **Palamas et ses disciples**, reprenant une pensée chère au grand Solomos, ont eu raison de proclamer que tout ce qui est faux nuit à la patrie et que la question linguistique est la clef du problème politique et social en Grèce. Le peuple, en effet, ne peut prendre conscience des réalités qu'à l'aide de mots vivants, adéquats au présent et vibrants de tout leur sens natif.

Au souffle de l'Occident, toute une chimie intellectuelle inédite entre en action ; des combinaisons nouvelles se préparent, au milieu des préoccupations réalistes qui sont chères à notre époque, et voici que l'idée de *langue* s'accouple à l'idée de *vérité*. L'idée de régénération sociale ne demande, comme on l'a vu par le livre de Stephanos Ramas, qu'à s'amalgamer aux deux premières. Et c'est probablement ce qui arriverait très vite, si la préoccupation patriotique n'entrait en jeu, si le royaume grec contenait la majorité des Grecs. C'est là justement que les paroles du marquis Le Queux de Saint-Hilaire acquièrent toute leur portée. Oui, les frontières que la diplomatie européenne a données à la Grèce ne peuvent qu'entraver son développement intérieur ; car ce développement doit tenir constamment compte de la situation faite aux Grecs de Turquie.

De là un respect exagéré de la Tradition, qui va jusqu'au fétichisme et qui n'est au surplus qu'une forme de l'instinct de conservation. Eperdûment les deux tronçons de l'Hellénisme cherchent à se rejoindre et croient retrouver un lien supérieur dans la langue savante. La réalité est autre ; c'est dans la langue vivante que réside leur plus durable unité ; car cette langue peut seule devenir l'instrument du perfectionnement social.

Il importe grandement aux Grecs de ne pas laisser faire aux Turcs le pas décisif — et je ne crois pas qu'ils le fassent, malgré toutes les promesses que l'on semble fonder actuellement sur eux. Le seul moyen que l'Hellénisme ait de forcer un jour son ennemi séculaire à lui rendre justice et à lui faire droit, c'est de se montrer le plus instruit, le plus actif et le plus volontaire ; car, ainsi que l'a dit Jules Simon : « Le peuple qui possède les meilleures écoles est le premier des peuples ; s'il ne l'est pas aujourd'hui, il le sera demain. » Paroles que Stéphanos Ramas place fort à propos en épigraphe de sa *Réforme de l'enseignement*. L'Europe, en effet, n'est plus guidée que par ses convoitises ou ses rivalités, et la France, qui doit songer à sa propre conservation, ne peut plus élever la voix pour la Grèce. Celle-ci doit donc compter d'abord sur elle-même. Elle a une arme à sa disposition que les Turcs ne lui raviront point de longtemps, c'est l'idée.

Les variations nietzschéennes dont le Dr Sarafidis dédie les enseignements « à la femme et à l'ouvrier » sous le titre de **la Gaie Science**, ornent de poésie des vérités parfois amères. L'auteur ne manque ni de talent ni de courage, et je crois bien qu'il se cache un optimiste derrière ces aperçus philosophiques et sociaux, qui visent surtout à réveiller ce que les plates satisfactions du moment pourraient laisser s'endormir.

Stéphanos Ramas propose avec netteté un plan défini à ceux qui veulent construire ; Sarafidis semble s'inquiéter plutôt de ceux qui construiraient ; mais on peut craindre que le tour la plupart du temps négatif de sa pensée ne s'adapte qu'imparfaitement au milieu grec, qu'elle déborde et où elle apporte encore une fois des échos étrangers.

Sarafidis est surtout artiste ; comme tel, il a la grâce, il ne fatigue point son lecteur ; il sait ramasser ses effets et préfère viser juste que frapper réellement fort. Par contre, il conclut peu, et je crois que ce n'est point le ravaler que d'évoquer à son sujet Emmanuel Roïdis, qui ne connut point Nietzsche, mais qui fut un esprit très cultivé, avec le don..... de l'esprit. Quoi qu'en pense l'auteur, nous sommes convaincus que l'emploi délibéré de la langue populaire n'aurait en rien diminué la saveur aristocratique de ses réflexions sur *la Nature*, sur *l'Art*, sur *le Beau*, sur *Notre Moi*, sur *l'Amour du prochain*, sur *la Science de la joie*, pages que l'on peut aimer retrouver et feuilleter plusieurs fois, malgré l'absence de numérotage typographique au cours du volume.

Il faut avoir le courage d'envisager la vie dans sa vérité sans se livrer aux vains pessimismes, et la Grèce n'a qu'à interroger les grands hommes de son passé pour trouver le critérium de son présent.

Nulles théories pompeuses ne surpassent l'ironie d'un Lucien, et il faut reconnaître que la Grèce d'aujourd'hui a gardé la tradition de l'humour, qui peut aller depuis la raillerie la plus fine jusqu'à la satire la plus mordante. Avant toutes choses l'humour hellénique possède la grâce ; avec Lascaratos, avec Souris, il est aristophanesque et plein de verve ; avec Roïdis, il est érudit et marie Lucien à Voltaire ; avec Pol Arcas, il est imaginatif et lyrique. En tout cas, je ne crois pas qu'il ait rien inspiré jusqu'ici de plus haut que **les Deux Testaments**, œuvre amère, originale, désenchantée et qui cependant ne décourage point de l'action.

La première partie, *le Testament d'or* ou Conseils de l'auteur à son Coq, contient, sous forme de pensées, certaines vérités que La Rochefoucauld n'eût pas dédaigné de mettre à nu ; mais c'est dans la seconde partie, *le Testament de fer* ou Confession de mon Coq, que l'on éprouve vraiment le frisson. Alors on conçoit réellement, comme le dit l'auteur, que « la vérité est terrible et qu'à la faire passer sous les yeux telle qu'elle est elle ne peut provoquer que l'horreur ou le rire ». Pour flageller les travers sociaux, Pol Arcas retrouve la fantaisie de Heine et mêle les inventions de Swift aux cruautés de l'*Ecclésiaste*.

C'est bien là mettre à profit d'heureuse façon la quintessence de l'observation personnelle de l'homme de théâtre et du romancier que Pol Arcas est avant toutes choses. Il y a beau temps, au reste, que la publication du *Zlap*, journal en vers tout entier rédigé en patois rouméliote, et celle de la *Scoupidiade*, épopée satirique sur une charrette d'ordures en patois ionien, avaient fait de Pol Arcas l'émule des Souris ; mais ces tours de force journalistiques gardent toujours les faiblesses de l'impromptu. Au contraire, le souci primordial d'intéresser, de séduire, d'émouvoir, à l'écart de toutes revendications doctrinales, a permis au dramaturge de plus de trente pièces tragiques ou comiques de conquérir la faveur du public. Innova-t-il ? Moins, certes, que ne le voudraient les amateurs des plus récentes modes ; pourtant il sait se montrer personnel, tout en respectant les règles du théâtre. Ses pièces ont le mouvement et la vie et son récent drame byzantin en vers, **le Corsaire**, nous montre une fois de plus comme il sait faire agir ses personnages. Toutefois, nous pensons que, parmi les œuvres théâtrales de la même série, c'est encore *le Bouffon du Roi*, dont les qualités scéniques sont le plus évidentes. Voilà un drame qui supporte la comparaison avec les bonnes pièces de Bernardakis.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille décourager les novateurs. Ce que tenta Tangopoulos avec *les Chaînes*, ce qu'il renouvelle avec son récent acte **Sur le seuil** est, en effet, tout autre. Ce sont là des œuvres de combat social, relevées de satire, et leur inté-

rêt, que le naturel du dialogue ne laisse pas languir, est, pour une large part, emprunté aux idées qu'elles mettent en œuvre.

Aussi, les personnages qui les animent semblent-ils ne vivre que d'une vie un peu factice, où les sentiments ordinaires sont sans force profonde. Mais comme, en réalité, le drame dont l'intrigue nous est offerte intéresse le destin entier de la collectivité, l'attrait théâtral est quand même puissant, et il serait injuste de méconnaître la valeur scénique de ces tentatives, qui sont l'honneur de la langue populaire. Au fait, *Sur le Seuil* pose un problème angoissant, celui de la femme libre.

Il est d'autres essais. Les uns, à base de symbolisme ou de psychologie, voire de folk-lore, les autres de réalisme.

L'écueil, chez les intellectuels, est le défaut d'action véritable ou la monotonie des situations. Paulos Nirvanas écrit ainsi des pièces d'un grand charme lyrique, dans une atmosphère adorable de songe, et Grégoire Xénopoulos puise dans la série de ses contes zantiotes de tragiques sujets qui le font applaudir. Il nous y faudra revenir. Au fait, les conteurs contemporains de la Grèce, par leur amour du détail pittoresque et vécu, par leur observation minutieuse des sites et des visages, auront puissamment aidé à l'éducation intellectuelle de leur milieu. Qu'on lise Karkavitsas, dont *la Capitaine* vient de paraître au *Monde Hellénique*, qu'on lise Ephtaliotis, et l'on jugera de tout ce qu'on peut espérer d'un futur théâtre néo-grec. A cette moisson de contes, chacun à son tour apporte sa gerbe fleurie et, auprès des *Histoires* de Vlakhoyannis, il faut placer les récits finement observés, doucement émus, vécus jour à jour que, sous le titre d'*Humble Vie*, nous offre aujourd'hui Varlendis, un vaillant du démotisme, dont nous analyserons prochainement un drame nouveau : *la Muette*.

Memento. — Notre prochaine chronique rendra compte du mouvement dramatique, toujours très actif en Grèce.

Précisément la *Maria Pentayotissa* de Paulos Nirvanas vient de paraître en volume aux éditions de *Néa Zoï*. Ce nous sera prétexte à analyser en même temps deux drames de Sotiri Skipis, *Haya-Barbara* et *la Nuit du Premier Mai*, ce dernier paru à *Sérapion* d'Alexandrie.

Néa Zoï continue de tenir une place des plus dignes au sein des lettres néo-grecques ; elle publie notamment une suite d'études fort captivantes sur les poètes heptanésiens Tertzetis, Delviniotis, signées De Viazis, une magistrale traduction des *Sept Contre Thèbes* par Gryparis, des chants rhodiens de noces par Despota, des vers de Marcoras, de Martzokis, etc.

Panathinaia publie de beaux vers de Provelengios : *les Deux cultes* et le nouveau drame de Pandelis Horn : *Melanchra*. *Le Monde hellénique*, devenu franco-grec, achève le curieux petit roman de Kambysis : *Amis et ennemis*.

Au *Noumas : Les Feux de la lagune*, de Costis Palamas.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Hans Thoma. — L'Allemagne entière a célébré, le 2 octobre, et dès l'été par de grandes expositions à Francfort et à Carlsruhe, le soixante-dixième anniversaire de la naissance de Hans Thoma, le peintre actuel certainement le plus cher à son cœur. Originaire de Bernau, dans la Forêt Noire, ce petit paysan, devenu un grand artiste, est aujourd'hui Directeur de l'Académie grand-ducale badoise. Avec son camarade et, une partie de son existence, voisin de Francfort-sur-le-Mein, Wilhelm Steinhausen, on peut le considérer comme le dernier représentant, dans l'Allemagne moderne, de l'esprit rêveur, placide et doucement contemplatif de l'époque, qu'on appelle avec tant de poésie le *Stille Garten*, celle de recueillement et de pensée, qui a précédé la fondation du Nouvel Empire, et dont Ludwig Richter Moritz von Schwind, Schick, Friedrich et Waldmuller sont de si typiques représentants.

Mais l'héritage du *Jardin silencieux* se complique chez Thoma de la connaissance et de l'étude du fait Boecklin et du fait Marées. Aussitôt cet instinctif produit un peu l'impression d'un Barbare, tatoué d'italianisme gauche et provincial. Mais si sa poésie primitive contracte dès lors, de loin en loin, quelques touchants ridicules, elle gagne en intensité par le contraste entre le naturel, toujours revenant au galop, et l'acquis indigeste. Jamais Hans Thoma n'est mieux à même d'exprimer les sites et la vie campagnarde de son Allemagne du Sud qu'à ses retours des lacs italiens. Il faut bien noter, du reste, que le Maître peint avec sincérité, rudesse et amour, tout ce qui reste, *encore aujourd'hui*, dans sa province, de la bonne vie allemande d'autrefois, telle qu'elle nous fut racontée dans *Hermann et Dorothée* ou *Louise*. C'est donc *un moderne*. D'autres, comme Rudolf et Matthaeus Schiesstl, ou Rudolf Spiegel, lorsqu'ils font leur domaine de cette même Allemagne en voie de disparition, non seulement la *reconstituent*, mais, en la reconstituant, ils archaïsent, et jusque dans leur façon de peindre. Ils se comportent, en Allemagne et en Allemands, comme en Angleterre les préraphaélites, auxquels ils ressemblent si peu, du fait de ne se préoccuper que de la vieille Allemagne à la façon des vieux maîtres exclusivement allemands. Hans Thoma, à la bonne franquette, peint de son mieux, devant ce qui, dans la vie des champs, lui plaît depuis son enfance. Un gros dessin, rude et scabreux, qui sent encore le labour, puis des couleurs aussi belles que les peut imaginer un rustre, à la fois violentes et pleines de charme, parce que parfaitement adéquates aux sujets. Ces mêmes couleurs que, dès ses vingt ans, l'étudiant en ses pèlerinages devait retrouver dans les églises et les musées d'Allemagne et réchauffer ensuite au contact des maîtres italiens. Mais ce qui lui fait une phy-

sionomie toute à part dans l'art allemand moderne, c'est que, sous le professeur, le paysan n'a jamais disparu ; que, sous le voyageur, épris à son tour des beaux mythes classiques, le raconteur d'histoires à la Auerbach persiste dans sa naïveté ; que, sous le Wagnérien d'occasion, entraîné à Bayreuth par son biographe le Dr Heinrich Thode, le garçon de ferme se sente mal à l'aise et que les fantasmagories tétralogiques lui aient toujours porté la guigne.

Il n'est jamais plus grand, plus classique même, que lorsqu'il revient au train d'agriculture de la métairie natale, et nous chante les travaux et les récréations de la ferme ou du village ; ou lorsqu'il nous décrit sans prétention les sites des pays où il habite le plus volontiers, les campagnes du Taunus et les bords du Mein, les revers de la Forêt-Noire, du côté de la Suisse, et quelquefois la contrée basse des récits de Victor Scheffel, Waldshut, Sæckingen, Lauffenburg, la chute du Rhin. Il y a des trésors dans cette portion de son œuvre. Le sens indubitable qu'il a de la beauté plastique, malgré des fautes de dessin tellement grossières, qu'il est absolument inutile et sans mérite de les lui reprocher, se démontre bien plus, dans l'allure et le port qu'il prête à ses adolescents, ramenant des chevaux à la mangeoire, ou jouant du violon, pour eux tout seuls, le soir, au clair de lune ; à ses valets d'écurie et à ses sauvageons de bergers ou de chevriers, à ses semeurs dans les glèbes, à ses petites filles dans les fleurs et les baliveaux, que dans les visées ambitieuses de ses tireurs à l'arc, de son Apollon, ou dans les sombres chevauchées de ses chevaliers, casqués et cuirassés, trop petits sur des chevaux trop grands. Cependant parfois des nus, très beaux de proportions, et très naïvement conçus embellissent ses paradis pastoraux, qui sentent l'étable et la basse-cour, ou ses jardins d'amour qui mêlent si gauchement les arcades de Florence à des pièces d'arsenal du Musée germanique. Adam et Eve, les garçons nus au bord des sources, lui réussissent assez, chaque fois du moins qu'il les imagine sans prétention aucune. Comme les enfants ; lorsqu'il les copie naïvement. Dès qu'il veut inventer des nuées d'angelots, des musiques de putti, à la Rubens, il entasse les fœtus et les avortons. Il nous a donné, sous le titre *Rêves du soir*, un jardin des Hespérides d'estropiés et, sous prétexte de *Filles du Rhin*, et de *Walkures*, je ne sais combien de membres cassés ou de paires de jambes trop courtes. Beaucoup de ses académies ont dû tomber d'un arbre, d'un cheval, ou des bras de leur nourrice dans leur enfance. Cela ne le gêne pas le moins du monde. Il sait que ce qui le sauve, c'est une poésie ingénue et rude qui ne s'acquiert pas, un don de composition spontanée, d'émotion native... Alors il méprise un peu, je crois, tout ce qui s'acquiert par routine. Son royaume n'est pas académique, Dieu merci !

Donc des nus en façon d'Icares, de Charons, de tritons, de famil-

les de faunes ; les travaux de la campagne et les promenades dans les prés ; de beaux paysages ; et des scènes wagnériennes, et une série de compositions religieuses, telles les grandes subdivisions de cette œuvre. Le type le mieux réussi des tableaux de la première catégorie serait certaine évocation, toute naïvement glorieuse, du printemps alpestre, où un grand jeune homme, élancé et nu, vogue au fil de l'eau, sur le dos d'un brochet, à travers un petit lac encaissé et se détache, étirant ses membres harmonieux, d'une muraille de glaciers et de névés, qui fondent en cascades à travers les précipices. C'est jailli de composition, sobre de dessin, presque élégant de proportions, et toute la splendeur du printemps, au lac d'Uri ou au Kœnigsee, est exprimée là. Il en a fait une lithographie en couleurs, qui conserve le charme et l'aspect de belle réussite exceptionnelle du tableau.

Pour type des travaux de la campagne, je prendrais volontiers ce *Retour*, où un garçon en blouse marche, tête découverte et recueilli, auprès d'un cheval (trop petit cette fois), qui porte en croupe un amour, sans doute invisible pour le jeune homme, dont l'attitude est si bien celle que j'ai vue à ses pareils, le soir, sur les routes catholiques de Bavière et d'Autriche, quand la cloche, sonnant l'angelus, leur met à la main leur bonnet. Thoma se recommence aussi souvent que cela lui chante. Sous le titre, *le Jeune poète*, il existe une jolie transcription, moyen âge, assez variée du reste, du même sujet, en lithographie ; et là, la proportion du gentil petit seigneur au cheval est enfin exacte Il y a quelques années, une troupe de quelques chèvres dispersées à travers des rochers moussus et des troncs de sapin fut admirée à la Sécession de Munich. C'était un tableau des débuts, qui reparaissait je ne sais comme. J'ai du reste découvert, il y a dix ans, dans les portefeuilles d'un des vieux camarades de Hans Thoma, à Florence, des dessins charmants et à peu près parfaits de beaucoup de sujets, qu'il devait traiter bien plus tard avec ces grosses balourdises, que j'ai dites. Hans Thoma a été complètement lui-même dès le principe, tout rond en son œuvre comme en sa personne. On peut affirmer que cette œuvre n'a pas subi cette loi de développement, dont les effets sont si merveilleux à suivre chez tant d'autres maîtres, et je doute qu'une chronologie serrée nous le montre en progrès. Il connaît des hauts et des bas continuels, suivant le bonheur de l'inspiration.

Ou de la rencontre, quand il s'agit des paysages. Je dirai tout uniment que c'est le plus grand paysagiste que l'Allemagne allemande (en opposition à la prussienne, à l'hanséatique, à la polonaise, à la juive) ait produit de nos jours. C'est, en tout cas, celui qui l'exprime le mieux. Ou pour préciser géographiquement et nous restreindre encore, l'Allemagne du type Souabe et Franconie. Mais si je dis

Allemagne allemande, c'est que, bien souvent, à côté des paysages spéciaux de cette région (*la Chute du Rhin*, tel vallon ou pâturage de la Forêt Noire, tels groupes de vieux arbres à Oberursel) ce sont les caractères généraux et légendaires de l'Allemagne du Sud et du Centre (Bavière exceptée, et encore !) qu'il sait mettre en évidence. C'est entre de lointains horizons de collines, la grande plaine et ses cultures variées, parcourue par les méandres d'un beau fleuve, avec un sombre et subit rideau de pluie, qui traîne aux approches de la grande ville et abat son ombre sur la cathédrale de grès rouge, dont la flèche en coupole s'aperçoit de partout. Et s'il se représente *l'Age d'or*, c'est une ronde de petites filles, dans des prés bocagers, d'un type spécial aux rives du Mein. Et la même année 1876, il en donnera un double dans un de ses *Paradis. Le Séjour des bienheureux*, de 1879, et *l'Orphée*, de 1898, présentent des exemples assez réussis de la combinaison de deux des rubriques, que nous venons de parcourir, et, si l'on veut, *l'Été*, de 1894, des trois : les petites filles, aux pieds, aux bras et aux têtes nus, y nouent une ronde de bas-relief antique ; les garçons, en pantalon sans bretelles, y montent une rosse débonnaire et la plaine, de toutes ses ombellifères, s'épanouit au soleil. Car notre artiste aime trois choses en particulier, ou du moins une insistance, évidente fait croire à cet amour : détailler de beaux avant-plans d'ombellifères, suivre au ciel le vol des cigognes et surprendre à la surface de l'eau les ronds subits, formés par le saut du poisson, qui a cru happer une mouche.

Dans tous ces paysages, très colorés et très lumineux, pas trace des préoccupations techniques à la mode. Ni divisionnisme français, ni problème de couleurs allemand ! Les belles *tempera* bœckliniennes obéissent docilement aux exigences du sujet, plus souvent rêvé ou ressouvenu que copié. Tout vient de l'idée poétique. Rien n'obéit à la préoccupation de la belle matière, et la matière est belle tout de même. J'aime particulièrement les beaux bleus chauds de l'automne montagnard sur les pâturages, dont les gazons, encore verts, tournent à la peluche vieil-or, tant ils sont saturés de soleil. Et j'aime aussi ces avant-plans, faits d'un tout mince ruisseau, au milieu de quelques pierres et de quelques touffes, qui, de ses petits bassins successifs, creuse les prés par la médiane et vient droit au spectateur.

Il serait cruel de s'attarder aux compositions wagnériennes, surtout à cette randonnée de chevaliers du Graal, sous Montsalvat, que le Maître composa spécialement pour l'Exposition Internationale de Paris avec cet instinct infaillible qui pousse les Allemands à vous envoyer, sous prétexte de gagner vos suffrages, précisément les œuvres où ils se retrouvent le moins eux-mêmes. Visitant M. Hans Thoma à Francfort, en janvier 1899, je pris la liberté de l'en dissuader. Un sourire non équivoque de supériorité me fit comprendre que je pouvais ren-

gaîner mes bons conseils. C'est le meilleur de la force de cet artiste que de ne jamais douter de lui-même, de ne jamais hésiter à se recommencer quand il le juge à propos, pas plus qu'il ne se fait scrupule de reprendre à son compte, ici et là, tel tableau de Maître, dont il lui semble avoir le droit de donner sa version à lui. Il ne s'agit pas de copier, mais de s'offrir à soi-même l'analogue de l'œuvre, qu'on n'a pu emporter d'un Musée. On s'est beaucoup étonné de ces deux ou trois annexions publiques de chefs-d'œuvre italiens et une fois d'un français : l'homme nu, tête aux genoux, de Flandrin, au Louvre, par un artiste qui n'a jamais été à court d'imagination. Il nous répondrait ingénument qu'il a reconnu son idée chez les autres. Au pays de Wagner et de Brahms, l'invention d'un thème est d'importance très secondaire. M. Thoma a du reste des réponses épiques. A un qui lui demandait si, jamais, dans la nature, il avait vu un ciel rose en plein midi : « C'est justement parce que je ne l'ai jamais vu que l'envie me vint de le faire. »

Les œuvres religieuses, d'un caractère tout évangélique, sont souvent fort bonnes, encore parce qu'exécutées avec naïveté et conçues avec une parfaite bonne foi. Il fut, lui aussi, l'enfant qu'il nous a montré apprenant à lire, dans la bible de la Mère-grand à besicles, au milieu des bordures fleuries du courtil potager. Il fut, lui aussi, l'époux heureux, derrière qui l'Amour, une belle série d'années, déjoua les approches du squelette macabre. Il fut, et il est toujours, l'homme attentif, qui médite sous la pâle main levée d'un Christ bénissant. Mais il a blanchi beaucoup, depuis le jour où la Mort fut décidément victorieuse d'Eros, et où les Saintes Familles, les Madones et les *Fuite en Egypte* ne s'ornent plus de l'imposante figure de Matrone italienne de Mme Hans Thoma. Ses lithographies nous ont dit la renonciation aux empires de la terre, l'angoisse de Gethsemani, la crucifixion et la mise au tombeau avec des accents retrouvés d'Albert Durer ; des mouvements de draperie, retrouvés de la Bible de Schnorr et parfois des paysages, vus en Tyrol ou dans la Haute-Italie. Et puis il y eut tous les vieux saints de la campagne : saint Christophe, passant un tout petit enfant sur l'épaule, telle une virgule dans une longue phrase, à travers l'inondation ; saint Georges, gardien nocturne de la vallée, dont la lune fait reluire d'argent la cuirasse dans les ténèbres bleues. Et je sais des collectionneurs, peu suspects de naïveté, qui s'attendrissent de l'air si fatigué du petit âne au repos, dans la lithographie de *la Fuite en Egypte*.

En Allemagne tout est plus complexe qu'ailleurs. Je ne sais pas de chose simple, qui ne s'y décompose en série de problèmes. C'est ainsi que la bonhomie, en apparence toute d'une pièce, d'un Hans Thoma comme celle d'un Bruckner, nous réserve les plus étranges surprises. C'est que, en ce grand empire, nullement centralisé, grâce à Dieu,

avec leur amour de la culture, les gens les moins faits pour s'assimiler certaines connaissances y prétendent le plus, et qu'il est une seule séduction, à laquelle chez eux ne résiste aucun paysan : celle de se donner un vernis de pédantisme. Le génie veut y être très savant et le poète très philosophe. Le naturel de Hans Thoma apparaît dans son œuvre en continuel conflit avec ses ambitions. Né artiste à la façon d'un pommier sauvage de la Forêt Noire, il est permis de se demander si la greffe italienne lui fut réellement salutaire. Quoi qu'il en soit, c'est certainement le Barbare, que notre culture latine apprécie le plus en lui, comme en son œuvre la traditionnelle poésie de l'Allemagne du Sud.

WILLIAM RITTER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Marquis Costa de Beauregard : *Pages d'histoire et de guerre;* Plon. 3 50

Edouard Driault : *La Politique extérieure du premier Consul (1800-1803);* Alcan. » »

Jean Lorédan : *La grande Misère et les Voleurs au XVIII^e siècle. Marion du Fouet et ses associés ;* Perrin. 5 »

Frédéric Masson : *Jadis et Aujourd'hui.* 2^e série ; Ollendorff. 3 50

Littérature

Albert de Bersaucourt : *Paul Verlaine;* Falque. » »

Gaston Boissier : *L'Académie française sous l'Ancien Régime ;* Hachette. 3 50

Abbé Paul Halflants : *La Littérature française au XIX^e siècle, 2^e partie, 1850-1909;* Bruxelles, Dewit. 3 50

*** *Machado de Assis et son œuvre littéraire;* Louis-Michaud. 3 50

Marc Aurèle : *Les Pensées;* trad. de A.-P. Lemercier ; Alcan. 3 50

Philosophie

Charles Lalo : *Les Sentiments esthétiques.* Alcan. 5 »

F.-W. Mariassy : *Aperçus de philologie française;* Schleicher. » »

Th. Ribot : *Problèmes de psychologie affective;* Alcan. 2 50

Poésie

Jean Rayter : *Les Révoltes;* Fasquelle. 3 50

Marcel Wyseur : *Coups d'ailes;* Gand, Impr. Siffer. » »

Psychologie

Alfred Binet : *Les Idées modernes sur les Enfants;* Flammarion. 3 50

Dr Binet-Sanglé : *La Folie de Jésus,* II. *Ses connaissances, ses idées, son délire, ses hallucinations;* Maloine. 5 »

Publications d'Art

Alphonse Germain : *Les Néerlandais en Bourgogne ;* Van Oest. » »

Gaston Migeon : *Les Arts du Tissus;* Laurens. 10 »

Questions morales

Henri Laumonier : *Trois Années de poste ;* Hanoï. « L'Avenir du Tonkin ». 3 50

C. Wagner : *A travers les Choses et les Hommes ;* Hachette. 3 50

Roman

Paul Besnard : *Par les Genêts et les Bruyères;* Cornély. 2 »

Henry Bordeaux : *La Croisée des Chemins;* Plon. 3 50

Théodore Cahu : *Les Bruits du Palais Royal ;* Libr. Universelle. 1 50

Cécile Cassot : *Outragée ;* Libr. Universelle. 3 50

Félicien Champsaur : *L'Abattoir (1870-1871)*; « L'Ermitage ». 3 50
Arthur Conan Doyle : *Nouveaux Mystères et Aventures;* trad. d'Albert Savine; Stock. 3 50
Mme Henri Delas : *Révoltée;* Libr. des Saint-Pères. 2 50
Marcel Dhanys : *La Fille de Racine;* Ollendorff. 3 50
Marc Evian : *L'Etoile;* Ollendorff. 3 50
Fazyl Bey : *Le Livre des Beaux;* trad. du turc, avec une introduction et des notes par un Pacha à trois queues; Sansot. 6 »
Léon Hendryk : *Le Devoir du Bonheur;* B. Grasset. 3 50
Rudyard Kipling : *Sous les Déodars*, trad. d'Albert Savine; Stock. 3 50
Alfred Kurz : *Sous leur masque;* Soc. d'éd. et publicat. Paris. 2 »
Camille Lemonnier : *La Maison qui dort;* Fasquelle. 3 50
Jean Nesmy : *La Lumière de la maison;* B. Grasset. 3 50
Henri de Noussanne : *Roman pour ma fiancée;* Calmann-Lévy. 3 50
Jehanne d'Orliac : *Le Cahier des Charges;* Sansot. 3 »
Elise Orzeszko : *Meir*, trad. du polonais par B. Kozakiewicz; Fasquelle. 3 50
Léon Riotor : *En Auto;* Lemerre. 3 50
Albert Trachsel : *La Montagne fantastique;* Genève, Impr. Centrale. 3 50
Charles Val : *Les bons Contes font les bons Amis;* Méricant. 3 50

Sociologie

Jean Grave : *Réformes, Révolution;* Stock. 3 50

Théâtre

Pierre Broodcoorens : *Eglesygne et Flourdelys*, pièce en 3 actes; Bruxelles, L. Verhellen. » »
Albert du Bois : *L'Aristocrate* (*Lord Byron*); Fasquelle. 3 50
Georges Rens : *L'Homme en Noir*, monodrame en vers; Bruxelles, « Belgique artistique ». » »

Voyages

Pierre de Bouchaud : *Bologne;* Laurens. 3 50
N.-M. Butler : *Les Américains;* trad. par Mme Emile Boutroux; Cornély. 2 50
Lucien Th. Lécureux : *Saint-Pol-de-Léon;* Laurens. 2 50
Henri Longnon : *Le Château de Rambouillet;* Laurens. 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

L'Inauguration du Monument de Charles Guérin. — Une lettre du Dr Martin Kriele à propos de l'Université commerciale de Berlin. — La IIe assemblée générale de la Société des Bibliophiles. — La réouverture des cours du Collège libre des Sciences sociales. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

L'Inauguration du monument de Charles Guérin a eu lieu dans l'après-midi du dimanche 24 octobre, aux Bosquets de Lunéville, dans ce parc superbe qui fut témoin de la splendeur de la cour du roi Stanislas. Ce fut une cérémonie inoubliable. Presque toute la ville, en plus des invitations lancées par la famille, avait tenu à rendre à ce moissonneur de beauté et qui illustra tant les lettres françaises un hommage de respectueuse admiration. Situé un peu en retrait de la Grande Allée, sous des ormes séculaires, non loin du jet d'eau, auprès duquel ce joaillier de vers aimait à rêver, ce monument représente un portique en marbre blanc d'ordre ionique à demi ruiné où la Jeunesse immortelle couronne de fleurs le médaillon de Charles Guérin, tandis qu'abîmée par la douleur la Muse pleure. C'est une des plus belles œuvres qu'aient signées les maîtres Horace Daillion et Lachenal, qui étaient présents.

Deux tribunes avaient été dressées, l'une en face de l'autre : la première

était réservée à la famille. Dans l'autre, on remarquait de nombreuses personnalités des lettres et de l'art : MM. Edouard Schuré, René Perrout, Ch. Sadoul, René d'Avril, Georges Garnier, Léon Tonnelier, de Roche du Teillon ; H. Bucher, de Strasbourg ; Gouttière-Vernolle, Ct d'Ollone, Renaudin, artiste peintre, Dr Henri Aymé, Blondel, doyen de la Faculté de Droit de Nancy.

Après l'exécution de la *Marseillaise* par la musique municipale, M. le Dr Briquel, membre du comité du monument et ami particulier de Charles Guérin, est monté sur l'estrade et, en des termes délicats et choisis, a fait l'éloge de ce poète « terrassé brusquement, en pleine activité, brisé dans l'épanouissement de son génie. Mais, ajoute-t-il, il était de cette élite qui ne meurt pas après la mort et dont l'œuvre demeure parce qu'elle est l'expression sincère, le chant limpide et rythmique d'une belle âme immortelle ».

Puis, l'orateur fait l'historique du monument, dû à un groupe d'amis fidèles et d'admirateurs. Au nom de ce comité il remercie tous les collaborateurs, tous les souscripteurs et, avant de remettre le monument à la Ville de Lunéville, il adresse une évocation émouvante à l'auteur du *Cœur Solitaire*, du *Semeur de Cendres* et de *l'Homme intérieur*.

Je vous revois dans votre chambre de penseur où vous ciseliez, en un labeur ardent et probe, ces poèmes de vie intense et de large pensée qui sont et demeurent vous-même pour ceux qui vous ont connu, aimé, compris. Je savais votre mépris pour la gloire éphémère, pour les triomphes d'un jour.

... Je vous entends, encore et surtout, me lire ces vers qui définissent toute votre œuvre.

... Seigneur, interrogez mon œuvre : elle répond
Que mon travail fut grand et mon âme sincère
Et telle que l'épi d'or fin jeté sur l'aire
Qui, frappé des fléaux, éclate en grain fécond.

Le voile tombe au milieu des applaudissements, pendant qu'une vive émotion s'empare des assistants, surtout de la famille du poète, qui le revoit revivre dans le marbre. L'Orphéon exécute la cantate : *l'Hymne à la nuit*.

M. Castara, maire de Lunéville et conseiller général, salue la mémoire de la jeune gloire qui entre dans l'immortalité. En un discours très littéraire, il étudie surtout Charles Guérin au point de vue lorrain.

C'est, dit-il, au milieu de nous qu'il est né, qu'il a grandi, qu'il a étudié, qu'il a esquissé presque furtivement ses premiers essais poétiques de collégien.

... Ses nombreux amis et admirateurs le pressaient d'aller se fixer à Paris, de « se déraciner » ; mais Charles Guérin se refusa toujours à « troquer contre les fiévreux et factice décor de la capitale, les sites héréditaires et pacifiants de sa chère Lorraine... ».

Et M. Castara termine sur cette péroraison très applaudie :

Son œuvre a doté d'un nouveau fleuron la couronne de notre petite patrie ; son génie apporte un nouvel éclat au glorieux patrimoine de la poésie française...

... Le jour de la Passion (dimanche 17 mars 1907) a vu mourir Charles Guérin : Nous fêtons, aujourd'hui, sa résurrection.

M. Henry Bordeaux, remplaçant M. Maurice Barrès, retenu par un deuil cruel, salue en même temps que Charles Guérin tous les jeunes gens de Lorraine tombés avant leur œuvre accompli : les Stanislas de Guaïta, les Alexandre de Metz-Noblat, les Henri de la Roncinière, les Charles De-

mange, etc. Il apporte « à Charles Guérin, qu'il a connu, son émotion personnelle » et cherche à analyser son âme.

Il portait en lui, dit-il, cette sensibilité moderne trop aiguë pour ne pas aimer à se caresser à la douceur de la terre. Il fut, dans son printemps, le poète de l'automne et du soir. Nul n'a trouvé des accents plus attendris pour fixer le recueillement qui descend sur les choses avec la tombée du jour et la qualité plus fraîche du vent et les nuances plus délicates de la lumière mourante.

... Bossuet a parlé de ces âmes qui perdent entièrement le goût de Dieu. C'est ce goût, malgré l'orgueil, malgré l'analyse, malgré toute la volupté moderne mystérieusement conserves, qui explique, dans ses replis secrets, le cœur douloureux de Charles Guérin. Son œuvre, c'est la cruelle aventure d'un cœur qui ne peut être rassasié que par Dieu, qui ne peut trouver son repos qu'en Dieu, qui résiste à s'abandonner à Dieu. Il y a chez lui, dans sa tristesse, dans ses découragements, dans son avidité, quelque chose de l'angoisse métaphysique d'un Pascal...

Ce discours, d'une grande portée philosophique, a fait une forte impression sur l'auditoire, qui l'a vivement acclamé.

Mme Lara, sociétaire de la Comédie-Française, est venue ensuite, au pied du monument, qui disparaissait sous les fleurs, lire un certain nombre de pièces de vers du *Cœur Solitaire*, de *l'Homme Intérieur* et du *Semeur de Cendres*.

Après l'œuvre si classique : *A Francis Jammes*, le dernier frère de Charles Guérin, âgé de 12 ans, est venu apporter à l'artiste une superbe gerbe, en lui disant ces simples mots : « En souvenir de Charles ! »

Très impressionnée, la foule s'est ensuite écoulée, tandis qu'une bourrasque violente versait une jonchée de feuilles d'or sur le monument, comme les enfants de chœur jettent des pâquerettes le jour de la Fête-Dieu. — J. NOURY.

§

Une lettre du Dr Martin Kriele à propos de l'Université commerciale de Berlin.

DR. RER. POLIT. MARTIN KRIELE
VOLKSWIRTSCHAFTLICHER BEIRAT
DES ÆLTESTEN-KOLLEGIUMS DER KAUFMANNSCHAFT
BERLIN C. 2, BŒRSE.

9 octobre 1909.

Monsieur,

Je viens de lire dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1909 un essai de Henri Schoen sur : « Les nouvelles universités commerciales en Allemagne » ; il y est dit : « Berlin va avoir son université commerciale très prochainement. »

Cela n'est pas exact. Berlin possède une école de commerce depuis 1906.

Hochachtungsvoll !

KRIELE.

§

La 11e Assemblée générale de la Société des Bibliophiles a réuni cette année à Munich un grand nombre de ses membres venus de l'Allemagne du Nord, d'Autriche et d'Amérique. Le comité présidentiel se composait de MM. Fédor de Zobeltiz (Berlin), Dr Witkowsky (Leipzig), Dr Schüddekopf (Weimar), Dr Payer von Thurn (Vienne), M. Sondheim

(Francfort-s.-M.) Le Dr Blei tint une spirituelle conférence sur Richard de Bury, évêque de Durham, chancelier et trésorier d'Edouard III d'Angleterre, auteur du premier ouvrage de bibliophilie, dit : *Philobiblion sive amore librorum* (sic) Les séances comportaient deux visites d'expositions : celle de l'histoire de la miniature dans la salle des Princes à la Bibliothèque Royale et Nationale, celle des gravures sur bois et sur cuivre du XVe siècle au cabinet des Estampes. Au banquet, selon le bel usage ancien, un ouvrage précieux a été distribué aux convives : c'était, cette fois, un recueil de chants liturgiques allemands, depuis le XVIe siècle jusqu'à Nietzsche, coordonnés par MM. Ernst Schulte-Strathaus et Karl Wolfskehl sous le titre *Die trunkene Mette*, à travers quatre siècles allemands, tiré à 200 exemplaires sur papier à la main, chez Drugulin, à Leipzig.

§

La réouverture des cours du Collège libre des Sciences sociales, 28, rue Serpente, dont le Président est M. Paul Deschanel, est fixée au lundi 8 novembre. L'enseignement, qui comprend l'étude des diverses doctrines sociales, est divisé en trois sections :

a) *Etudes historiques et descriptives :* M. Ajam, député : la Sociologie positiviste ; M. l'abbé Naudet : Histoire sociale de l'Eglise ; M. H. Lagardelle : Les idées socialistes en France ; M. Georges Blondel : La question sociale en Allemagne ; M. Martin Saint-Léon : L'organisation du travail, etc.

b) *Théorie et méthode* : M. Louis Marin, député : Méthodes ethniques et sociales ; Mme Piedallu, docteur ès-sciences : Biologie appliquée à la sociologie ; M. le Dr Sicard de Plauzoles : Hygiène sociale ; M. Jean Brunhes : Etudes de géographie humaine ; M. P. du Maroussem : La méthode monographique d'enquête ; M. Agache : Histoire sociale des Beaux-Arts, etc.

c) *Technologie* : M. Barriol : Les finances de la famille ouvrière ; M. Léon Guillet, Le développement des industries métallurgiques ; M. G. Coupan : Evolution scientifique de l'agriculture ; M. H. Bonnet : Les secours publics à Paris ; M. Barrat : L'alimentation, etc.

Il comprend, en outre, des conférences sur les Méthodes Juridiques, par un groupe de professeurs des Facultés de Droit de Paris et de Nancy, des conférences sur les conditions économiques et politiques de la femme, et un grand nombre de visites artistiques, industrielles et sociales.

Pour obtenir des renseignements complémentaires, on peut s'adresser au Secrétariat ou écrire à M. Bergeron, Secrétaire Général, 28, rue Serpente.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE PLAISANT ABBÉ DE BOISROBERT, *Fondateur de l'Académie Française, 1592-1662*, Documents inédits, par Emile Magne. Vol. in-18, 3.50.

CHARLES GUÉRIN, 1873-1907, par Jean Viollis, avec dix gravures et un autographe. Brochure in-8, 2 fr.

MUSES ROMANTIQUES : MADAME D'ARBOUVILLE D'APRÈS SA CORRESPONDANCE INÉDITE AVEC SAINTE-BEUVE, par Léon Séché. Avec deux portraits inédits et un autographe de Mme d'Arbouville, un portrait de Sainte-Beuve et deux

vues des châteaux de Champlâtreux et du Marais. Vol. in-8, 7.50 (3 japon à 30 fr., 10 chine à 25 fr. et 23 hollande à 20 fr., tous souscrits).

§

Le Sottisier universel.

Depuis que Paul-Louis Courier avait fait paraître ces vives, colorées, spirituelles et immortelles pages de *Candide*, de *l'Homme aux quarante Ecus*, rien d'aussi clair sur des matières aussi obscures, d'aussi léger sur des raisonnements aussi profonds ; n'avait été écrit, comme son devancier, Boucher de Perthes cherchait à mettre l'économie politique et commerciale à la portée de tout le monde. — *Alcius Ledieu : Boucher de Perthes, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 129.

Un bouc est à la disposition du public chez Henri Gaudin, au Basset-Coulon-sur-Clarens. — *Feuille d'Avis de Vevey*, 28 septembre.

Il avait pour compagnons deux surveillants, dont l'un était phtisique et l'autre malade de la poitrine. — *Le Journal*, 9 octobre.

On crut d'abord qu'il devait s'agir d'un incendie, et les pompiers avec les autorités accoururent à Olgirate. Mais on dut heureusement constater qu'il s'agissait d'un court-circuit au lieu d'un désastre de toute autre nature.. Vingt abonnés ayant l'électricité chez eux, en voulant fermer leur commutateur, avaient été foudroyés. — *Le Journal*, 18 août.

Coquilles.

Corbin, l'individu arrêté sous l'inculpation d'avoir poignardé et vidé, près de Sablé, la petite Clémentine Gonthier... La petite victime, dont l'état depuis hier s'est encore amélioré... — *Le Matin*, 24 septembre.

Nouvellement introduite, l'action *Lupa Nark* [pour *Luna Park*]. — *Cote Desfossés*, 16-17 octobre.

Depuis hier, il y a eu deux décès, soit au total six décès, dont sept enfants. — Bruxelles, *La Gazette*, 1er septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

PARIS. — 85, Rue de Rennes. — VIe Arr.

NOUVEAUTÉS

CHARLES MAURRAS

ENQUÊTE SUR LA MONARCHIE

1900-1909

a Fonction royale. — Vertu propre du pouvoir monarchique. — La Dynastie capétienne. — Le Roi et les Républiques locales. — La Reorganisation professionnelle. — Le Gouvernement des partis et ses conséquences. — Qu'une République aristocratique est impossible en France. — La Dictature nécessaire. — Le Parlementarisme. — L'Organisation maçonnique. — L'Affaire Dreyfus et son rôle. — La ligue de la Patrie française. — Les quatre États confédérés : Juif, Protestant, Maçon et Métèque.

1 volume in-8 de LVI-559 pages (3e édition)..... 7.50

PIERRE LASSERRE

L'enseignement officiel

I. CROISET, Historien de la Démocratie Athénienne

Avec une Lettre-Préface de Charles MAURRAS

volume in-16 de 130 pages..... 2 »

GEORGES VALOIS

A MONARCHIE ET LA CLASSE OUVRIÈRE

1° La Révolution sociale ou le Roi;
2° Les résultats d'une enquête

scussion des réponses Les préjugés contre la monarchie. — Le rôle de l'État dans la production. — L'opposition fondamentale de la démocratie et du syndicalisme. — L'Affaire Dreyfus, es anarchistes et l'organisation ouvrière. — Le rôle des intellectuels. — Utilisation des idées narchistes pour la conservation de la République. — Accord secret du capitalisme juif et tranger et du parti socialiste. — La franc-maçonnerie et les syndicats. — Le syndicalisme ntégral. — Le nationalisme et la défense des intérêts agricoles. — La grande propriété. — Le nonde des producteurs.

volume in-16 de 400 pages..... 3 50

GEORGES VALOIS

L'HOMME QUI VIENT

PHILOSOPHIE DE L'AUTORITÉ

volume in-18 de XXVI-270 p..... 3 50

2e édition. Ouvrage couronné par l'Académie française.

ARMAND PRAVIEL ET J.-R. DE BROUSSE

L'ANTHOLOGIE DU FÉLIBRIGE

ceaux choisis des poètes contemporains de langue romane, avec traduction française en gard, notices biographiques et bibliographiques, et un avant-propos sur la langue d'Oc, le élibrige, son organisation et ses dialectes.

volume in-16 de 350 pages..... 3 50

Envoi franco contre mandat-poste

5e ANNÉE

POESIA

5e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tous pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Viélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stuart Merrill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès, — Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ada Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria, — Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

Par fascicule in-8 de 130-150 pages. — Deuxième année, 1909. — Le Numéro, 2 fr.

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE DU 15 OCTOBRE 1909

I. — LA TROISIÈME PUISSANCE (2), par **M. Géza Gardonyi.**

II. — LE PARLEMENT DE LA HONGRIE (1), par **M. le Comte Albert Apponyi**, Ministre Royal Hongrois des Cultes et de l'Instruction publique.

III. — LES MUSES FRANÇAISES CONTEMPORAINES (suite et fin), par **M. Émile Faguet**, de l'Académie française.

IV. — LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE EN AÉROPLANE, par **M. Paul Painlevé**, de l'Académie des Sciences.

V. — SOUVENIRS DU CANADA (2), par **M. le Comte Pierre Vay de Vaya.**

VI. — LES PROLÉTAIRES (3), pièce de *GRÉGOIRE CSIKY*, traduite du hongrois par **M. Paul Bert de la Bussière.**

CHRONIQUE DU MOIS :

VII. — CHRONIQUE FRANÇAISE DES LETTRES ET DES ARTS, par **M. Edmond Pilon.**

VIII. — CHRONIQUE HONGROISE.

IX. — LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE EN HONGRIE.

X. — XXVIIIe BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

LÉON SÉCHÉ

Madame d'Arbouville, d'après sa Correspondance inédite avec Sainte-Beuve (**Muses romantiques**), avec deux portraits inédits et un autographe de Madame d'Arbouville, un portrait de Sainte-Beuve et deux vues des châteaux de Champlâtreux et des Marais. Vol. in-8..... 7.50

ÉMILE MAGNE

Le Plaisant Abbé de Boisrobert, *Fondateur de l'Académie française, 1592-1662.* Documents inédits. Vol. in-18..... 3.50

JEAN VIOLLIS

Charles Guérin, 1873-1907, avec dix gravures et deux autographes. Brochure in-8..... 2 »

HENRI BACHELIN

Jules Renard et son Œuvre, Collection « **Les Hommes et les Idées** » avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

TRISTAN L'HERMITE

Les plus belles pages de Tristan l'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après DARET et une notice de AD. VAN BEVER. (*Les Amours. La Lyre. Les Vers héroïques. Les Heures de la Vierge. La Mariane. Les Parasites. Lettres amoureuses. Le Page disgracié. Ouvrages attribués à Tristan. Appendice : Biographie. Anecdotes. Jugements Littéraires. Bibliographie.*) Vol. petit in-16..... 3. »

SAINT-EVREMOND

Les plus belles pages de Saint-Evremond, avec un portrait et une notice de REMY DE GOURMONT. (*Œuvres mêlées: Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye. Sur les Femmes. Sur les plaisirs. La Morale d'Epicure. De la Conversation. Des Tragédies. Des Comédies. Pensées, Sentiments, Maximes. Réflexions sur le Peuple romain. Comédies : Les Académiciens. Les Opéras. Lettres. Appendice : Documents biographiques et littéraires.*) Vol. in-18..... 3.50

MARK TWAIN

Le Capitaine Tempête et autres contes. Traduit par GABRIEL DE LAUTREC. Vol. in-18 3.50

FRANÇOIS PORCHÉ

Au loin, peut-être..., poèmes. Vol. in-18..... 3.50

ANDRÉ GIDE

La Porte Étroite, roman. Vol. in-18..... 3.50

BULLETIN FINANCIER

Les tendances du marché continuent à être excellentes. La rente française s'avance à 98,50 ; l'Extérieure espagnole a gagné un demi-point à la chute du ministère Maura et à l'avènement du ministère Moret. Les fonds russes gardent à peu près leurs positions. Le 4 o/o consolidé s'inscrit à 91,65, le 4 o/o 1901 à 91,35, le 3 o/o 1891 à 77, le 3 o/o 1896 à 75,75, le 5 o/o 1906 à 105,05 le 4 1/2 o/o 1909 à 97,85.

Dans le groupe des établissements financiers, nous trouvons le Crédit Foncier à 805, le Crédit Lyonnais à 1.327, le Comptoir à 772, la Société Générale à 695.

Les actions des grandes Compagnies de chemins de fer sont généralement animées. *L'Est* cote 949, *le Midi* 1155, *le Lyon*, 1340, *le Nord* 1739, *l'Orléans* 1372,50, *l'Ouest* 950.

Dans le domaine des affaires signalons l'emprunt extérieur 5 o/o or de la province de Mendoza placé par MM. Bernard et Jarislowsky, Louis Dreyfus, et la Banque espagnole del Rio de la Plata.

Quant à l'emprunt ottoman de 7 millions de livres turques, dont 5 millions réservés à la France son placement est imminent. Il se fera par l'intermédiaire de la Banque impériale ottomane, qui dirige avec habileté M. Deffès, et avec le concours des principaux établissements financiers. Ce emprunt sera représenté par des obligations 4 o/o de 500 francs nominal, dont l'intérêt annuel de 20 francs sera payable en or à Paris, Londres, Berlin, Francfort, Constantinople. Elles seront amortissables au pair en quarante ans et exemptes à tout jamais, ainsi que leurs coupons, de tout impôt, de toute taxe et de tout timbre dans l'empire ottoman. Les formalités seront remplies pour leur admission à la Cote officielle des Bourses de Paris, de Londres et de Constantinople.

Ces obligations jouissent d'une garantie spéciale sur les revenus des dîmes de divers vilayets précédemment affectés à l'indemnité de guerre russe, qui leur est affectée d'une manière exclusive irrévocable et inaliénable, et aussi d'une garantie complémentaire sur les revenus généraux de l'empire.

La déclaration a été faite au Timbre.

Le taux d'émission sera sans doute fixé à 86. On parle aussi d'un emprunt bulgare pour lequel un traité serait passé avec *le Crédit mobilier français*. Mais nous pensons que c'est une aimable plaisanterie. Le Crédit mobilier et son directeur M. de Lapisse sont peut-être capables de placer pour 500.000 fr. de titres, mais 100 millions ! Nous sommes bien obligé de penser à la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf !

LE MASQUE D'OR.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

FAILLITE

VENTE de la Compagnie de **VOITURES "L'URBAINE"** au Palais de Justice, à Paris, le 17 novembre 1909, à deux heures.

PROPRIÉTÉ A SAINT-OUEN (SEINE) rue Pierre, n° 64, avec 130m environ de façade, dite **"ATELIERS DE CONSTRUCTION"** de la Compagnie l'Urbaine. Cce : 35.985m. carrés environ.

Mise à prix baissée : 200.000 francs. S'adresser à Me Garnier, avoué à Paris, 6, avenue du Coq, Mmes Delarue et Labat, avoués, et à Me Ponchelet, syndic.

VILLE DE PARIS

TERRAIN A adjer sur 1 ench. Ch. des Not., Paris, **16 Nov.** 1909 **Bd. HENRI-IV, 473** mètres. Mise à prix. **305** f. le mètre.

2 TERRAINS r. **Jules-Cousin** et **Petit-Muse.** Sces **403m.** et **338m.** M. à pr. **270** et **200** f. le m. S'ad. Mes Mahonde la Quémantonnais et Delorme, 11, r. Auber, *dép. de l'ench.*

CHEMIN DE FER DU NORD

SAISON D'ÉTÉ (1909)

UNE JOURNÉE EN ANGLETERRE

Jusqu'au 30 Octobre inclus, les Touristes pourront se procurer à la Gare de Paris-Nord et dans les Bureaux de ville de la Compagnie les 31 Juillet et 14 Août exceptés, des billets d'aller et retour de

PARIS A LONDRES

aux prix très réduits ci-après :

1re classe, **56** fr. 25. — 2e classe, **34** fr. 3e classe, **25** fr.

(Non compris le droit de quittance de 0 fr.

Ces billets seront valables à l'aller : Nuit Samedi au Dimanche, départ de Paris-Nord 9 h. 15 soir viâ Calais-Douvres, arrivée Londres à 5 h. 29 matin.

Retour, Nuit du Dimanche au Lundi, de de Londres à 9 heures soir, viâ Douvres Calais, arrivée à Paris à 5 h. 50 matin.

Le Lundi, départ de Londres à 10 heures tin, viâ Folkestone-Boulogne, arrivée à 5 h. 45 soir.

Ces billets ne donnent pas droit aux gistrements de bagages, ne peuvent être longés et ne sont valables que dans les ci-dessus.

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

VOUVEAUTÉS :

MANÉ !
THÉCEL !
PHARÈS !

Roman antique

Par **JEAN SAMSON**

Flaubert nous a donné *Salambô*, Sienkiewicz *Quo Vadis*, M. Jean Samson nous transporte vec **MANÉ ! THÉCEL ! PHARÈS !** dans l'antique Babylone, reine du monde ancien par sa puis- ance, ses richesses, sa corruption.

Pouvoir qui croule sous le poids de la fange avec ses séides pourris de vices, prêtres déchus, mples désertés par les dieux, prostitutions sacrées, complots ourdis, invasions étrangères, em- rasement et fin d'un monde qui a, lui-même, préparé sa chute et forgé ses chaînes, tels sont les farants tableaux que M. Jean Samson offre à notre méditation.

n volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

BUREAUX ET BUREAUCRATES

Par **ALBERT CIM**

ous ceux qui s'intéressent au monde administratif, à l'innombrable légion des employés de l'Etat, liront avec grand intérêt le livre d'Albert Cim

n volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

F. MAUZENS

LES REPTILES DE PARIS

Panajon, Canaille et Cie

Touchante idylle entre une jeune institutrice et un richissime roi du volant. Des gens du grand onde veulent y mettre obstacle. Une lutte terrible s'engage entre eux et d'étranges autant qu'inat- ndus protecteurs de la pauvre enfant. **LES REPTILES DE PARIS** n'ont pas seulement la valeur ne œuvre palpitante, ils ont celle d'une admirable étude des salons et des bas-fonds de la capitale.

n volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

LES PETITS MANUELS

MAX et ALEX FISCHER

L'ART DE SE QUERELLER A TOUT PROPOS

A l'usage des époux qui s'ennuient
et que le sort inclément a dotés d'un trop bon caractère

Dessin de Lucien **MÉTIVET**

n volume in-18. Prix..... 4 fr.

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs **AUTEURS CLASSIQUES** Français et Étrangers

Prix du volume broché : 95 centimes. — Cartonné toile : 1 fr. 75

J.-J. ROUSSEAU

DU CONTRAT SOCIAL

ou Principes du Droit politique

Lettre à M. D'ALEMBERT sur les spectacles *Un volume*

Envoi contre mandat-poste

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Dauville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.